

13 ♔d5 ♘c6 14 ♔d7 ♚ac8oo) 10...d6 11
 cd5 (11 ♘b5 ♘e8 12 ♙c1 a6 13 ♘c3 ♚a7!
 [13... ♙f6 14 ♘d5!] 14 ♘d5 b5!; 11 ♘d5
 ♘d5 12 ♙d5! ♙d5 13 ♔d5 ♘d7 14
 ♚ab1! [14 ♔d6 ♙b2!; 14 ♙d6 ♚e8 干]
 ♙e5 ♚e8;

ÉCHECS

roman

édition établie, présentée et annotée par Laurent Demoulin

13...
 ♔d
 (13
 14
 ♙a6

15
 f4?
 f4]
 b3
 14 e4

♘e5 15 ♙e2!; 14... ♙a6 15 ♙e2) 13...a6!
 (► b5-b4) 14 ♙f3? (14 e4 b5 [14... ♙f6 15
 ♘f5! ♔c7 16 ♙f3] 15 ♘f5 [15 a3 ♘b6]
 b4! 16 ♘a4 gf5 17 ♔h5 fe4 18 ♙e4
 ♘f6 干; 14 a4 c4! [► 15...b5!; 14...f5 15
 e4!! ♙f6 16 ♘f5!; 15...fe4 16 f5! ±] 1^e
 ♙e3 [► ♘f3-d4] ♔c7; 15 ♔h'
 14... ♘hf6 15 a4 (15 e4 b5) 15...c
 16...b5! 17 ab5 ab5 18 ♚a8 ♙a8
 ♔b6) 16 ♙e3 (16 e4!?)
 (16... ♘c5 17 ♙c5 dc5 18
 ♙d4? ♘c5 ► ♘b3; 17

Jean-Philippe Toussaint
 Cahier d'archives
 #1

ÉCHECS

Roman de Jean-Philippe Toussaint
Texte établi par Laurent Demoulin et Isabelle Deleuse
Préface et notes rédigées par Laurent Demoulin
Couverture typographiée par Anna Toussaint
Édition électronique réalisée par Patrick Soquet

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

ARCHIVES

www.jptoussaint.com

TABLE DES MATIÈRES

Préface

Échecs ou le dynamisme romanesque des puissances immobiles

Laurent Demoulin

Notes sur le texte

Les trois versions

Laurent Demoulin

Échecs

Roman (1979 - 1983)

Jean-Philippe Toussaint

Ouverture - Milieu - Finale

ANNEXES

Échecs

Roman (version de 1981)

Jean-Philippe Toussaint

Ouverture - Milieu - Finale - Mat

Pages du manuscrit : 1981 - 1982 - 1983

Préface

Échecs ou le dynamisme romanesque des puissances immobiles

Laurent Demoulin

À Jacques Dubois

Présentation succincte

C'est le premier roman jamais écrit par Jean-Philippe Toussaint qui est ici présenté aux lecteurs : rédigé entre 1979 et 1983, *Échecs* met en scène deux joueurs d'échecs s'affrontant dans un espace clos. Ils sont enfermés en compagnie d'un arbitre et d'un journaliste spécialisé et si Koronskis, le narrateur, s'est présenté seul sur les lieux du tournoi, son adversaire, qui ne sera désigné qu'au moyen de l'initiale A., est accompagné par ses parents et par un militaire prénommé Hippolyte chargé de le guider dans ses parties et de rendre des comptes par téléphone au président d'une mystérieuse fédération. Ces différents personnages coexistent pendant des années dans le même espace coupé du monde et jamais l'on ne saura ni l'enjeu de ce tournoi infini ni le pourquoi de la présence d'un journaliste et, surtout, d'un militaire. Même s'il ne s'agit pas d'un roman à suspense, nous nous garderons de dévoiler ici la fin du récit.

La présente préface a pour ambition de situer ce roman singulier dans l'ensemble de l'œuvre de Jean-Philippe Toussaint, de résumer la genèse de ses différentes versions, d'en circonscrire les influences et de réfléchir enfin à ce qui le sépare des romans postérieurs.

Premier opus

C'est à plus d'un égard qu'*Échecs* doit être considéré comme la première œuvre de Jean-Philippe Toussaint.

D'abord, d'un point de vue chronologique, il s'agit bel et bien du premier roman que Toussaint ait écrit : *Échecs* précède en effet l'éclatante réussite de *La Salle de bain* (nous voilà débarrassé au passage d'un jeu de mots inévitable). En outre, ce premier roman est présenté aujourd'hui par l'auteur comme sa véritable entrée en littérature : c'est sans conteste *Échecs* que l'on reconnaît dans un passage du texte intitulé « Le jour où j'ai commencé à écrire » :

[...] à cette journée réelle de septembre ou d'octobre 1979 se mêle le souvenir du premier paragraphe du livre que j'ai écrit, qui racontait comment un homme qui se promenait dans une rue ensoleillée se souvenait du jour où il avait découvert le jeu d'échecs, livre qui commençait, je m'en souviens très bien, c'est la première phrase que j'ai jamais écrite, par : « C'est un peu par hasard que j'ai découvert le jeu d'échecs. » [\[1\]](#)

Toussaint s'est donc lancé *ex nihilo* dans l'écriture d'un roman par un beau jour de l'automne ou de la fin de l'été 1979 et il s'agissait d'*Échecs*, dont la première version a été écrite « en un mois, sur une vieille machine à écrire » ^[2]. Certes, la suite du « Jour où j'ai commencé à écrire » nuance quelque peu le tableau, Toussaint avouant non seulement avoir rédigé, adolescent, « moins d'une dizaine de ces mauvais poèmes que tout un chacun écrit dans sa vie » ^[3], mais aussi et surtout un scénario de film :

[...] j'ai écrit le petit scénario d'un court-métrage muet, en noir et blanc, d'un championnat du monde d'échecs dont serait déclaré vainqueur le gagnant de dix mille parties, championnat qui durait toute la vie, qui occupait toute la vie, qui était la vie même, et qui se terminait à la mort de tous les protagonistes [...]. ^[4]

... Nul doute que ce scénario, dont nous n'avons pas retrouvé la trace, constitue une version pré-littéraire d'*Échecs*, même si la mise en roman en a fait quelque peu évoluer l'intrigue initiale. Il s'ensuit notre deuxième point : *Échecs* est non seulement la première œuvre littéraire de Jean-Philippe Toussaint, mais aussi sa première œuvre cinématographique. Par la suite, on le sait, Toussaint réalisera plusieurs courts-métrages d'art et d'essai et trois longs-métrages : *Monsieur* (1990), *La Sévillane* (1992) et *La Patinoire* (1999). Si les deux premiers sont adaptés de deux de ses romans (en l'occurrence de *Monsieur*, bien entendu, et de *L'Appareil-photo*), le troisième est un scénario original. *Échecs* se présente comme un cas particulier dans cet ensemble, non seulement parce qu'il n'a jamais été réalisé en tant qu'œuvre cinématographique, mais aussi et surtout parce qu'il s'agit d'un passage non du roman vers le film, mais, au contraire, et de façon décisive, du cinéma vers la littérature. Cette novellisation avant la lettre a été suggérée à Toussaint par la lecture du livre de Truffaut *Les Films de ma vie*, dans lequel le cinéaste « conseillait à tous les jeunes gens qui rêvaient de faire du cinéma, mais qui n'en avaient pas les moyens, d'écrire un livre, de transformer leur scénario en livre, en expliquant que, autant le cinéma nécessite de gros budgets et implique de lourdes responsabilités, autant la littérature est une activité légère et futile, joyeuse et déconnante (je transforme un peu ses propos), peu coûteuse (une rame de papier et une machine à écrire), qui peut se pratiquer en toute liberté, à la maison ou en plein air, en costume-cravate ou en caleçon [...] » ^[5].

Enfin, *Échecs* est le premier roman de Jean-Philippe Toussaint à paraître directement de façon électronique, sans passer par une version en papier. Ce roman ancien profite ainsi du moyen de diffusion le plus moderne – cette œuvre de jeunesse jouit d'un média ultra contemporain, qui plaît particulièrement aux jeunes de ce début de XXI^e siècle. Il s'ensuit une sorte de distorsion temporelle intéressante, qui s'amplifie encore si l'on songe à la distinction narratologique séparant l'auteur (énonciateur postulé par le texte) et l'écrivain (être en chair et en os qui a matériellement produit le texte) : du point de vue du second, *Échecs* est antérieur à *La Salle de bain*, tandis qu'il est postérieur à *La Vérité sur Marie* du point de vue du premier. Une espèce de boucle se noue ainsi, qui permet à *Échecs* de trouver sa place, de façon paradoxale, au sein d'une des œuvres romanesques les plus intéressantes d'aujourd'hui.

Écriture d'Échecs

Ce premier roman a connu de nombreuses versions, comme Toussaint le confiait en 2005, au cours d'une interview concernant *La Salle de bain* : « [...] j'ai travaillé pendant environ cinq ans à un roman qui s'appelait *Échecs*, dont j'ai écrit neuf versions différentes, à la première personne, à la troisième personne, au présent, au passé. » [\[6\]](#)

Une version sous forme de scénario puis neuf versions du roman, *Échecs* a donc obstinément travaillé Toussaint et Toussaint a travaillé *Échecs* obstinément, et cela durant cinq ans, au cours d'une période de la vie, la jeunesse, où le temps passe encore relativement lentement. La dernière page du dactylogramme le plus récent à notre disposition porte la mention « (1979–1983) » : si l'on compte les deux *terminus*, cet intervalle recouvre bel et bien cinq années et correspond, pour la date initiale, c'est-à-dire 1979, au récit du « Jour où j'ai commencé à écrire ». En octobre 1979, Toussaint s'apprête à fêter son vingt-deuxième anniversaire et il atteindra l'âge de vingt-six ans en novembre 1983.

Qu'en est-il des neuf versions ? Nous n'en possédons que trois, qui sont décrites plus loin dans la « Notes sur le texte ». La plus ancienne date de 1981 et la plus récente de 1983 –cette dernière servant de base à la présente édition. Une version intermédiaire et incomplète, se présentant sous la forme d'une liasse de feuilles volantes, doit avoir été rédigée en 1982 ou en 1983.

Le texte évolue énormément d'une version à l'autre et ces trois états correspondent à trois campagnes d'écriture distinctes, durant lesquelles l'intégralité du roman a été dactylographié à nouveaux frais. Entre 1981 et 1983, si l'anecdote d'ensemble reste inchangée, de nombreuses variations s'observent à différents niveaux. Ces changements sont d'abord d'ordre stylistique : l'écriture, d'emblée maîtrisée, s'assagit avec les années, Toussaint renonçant à certaines trouvailles verbales trop spectaculaires. Des néologismes comme « Le pantalon s'accordéonne » ou des verbes introducteurs originaux comme « haine-t-il » disparaissent sans laisser de traces. La réécriture à cet égard est patiente et obstinée, de sorte que peu de phrases sont maintenues telles quelles.

D'autres modifications concernent la conduite du récit : la narration s'épure très sensiblement d'une version à l'autre et gagne en sobriété. Des éléments essentiels de l'intrigue sont explicites dans un état, suggérés dans l'autre : par exemple, le nombre absurde de victoires qu'il faut avoir remportées pour gagner le tournoi (10 000 parties) n'est mentionné que dans le manuscrit de 1981. Les transitions entre les scènes sont effacées au profit d'un pur principe de juxtaposition et les scènes elles-mêmes sont élaguées. Des notations de nature psychologique disparaissent également, les comportements étonnants de certains personnages cessant d'être expliqués.

D'autres amendements encore concernent le narrateur, Koronskis. Celui-ci s'affine et devient moins caricatural, moins clownesque au fil des versions. Il gagne aussi en humanité. Dans les états anciens du texte, il se montre d'une arrogance et d'une prétention extrême, ne cessant de se vanter, de souligner sa beauté, son génie, sa supériorité, son élégance : « On n'est pas moi impunément. », s'exclame-t-il entre autres. Son mépris vis-à-vis de son adversaire se résume en une formule de 1981 : « On ne joue pas au même jeu : j'ai mille ans d'avance ! ». D'une version à l'autre, le caractère de Koronskis évolue vers plus de modestie et d'altruisme. Les notes accompagnant la présente édition du texte de 1983 souligneront cette évolution à maintes reprises. Il est à noter que le même mouvement a lieu au sein du roman, quelle que soit sa version : en vieillissant, Koronskis s'adoucit.

Le mouvement général des corrections apportées par Toussaint à son roman au fil des réécritures est donc de l'ordre de l'épure, à tous les niveaux, le roman devenant à la fois moins touffu, plus grave et plus abstrait avec le temps... Moins épais, également : si la version de 1981 comptait plus de 32 000 mots, celle de 1983 en compte moins de 24 000. En remettant vingt fois son

ouvrage sur le métier, en le polissant sans cesse et en le repolissant, Toussaint n'a ajouté que quelquefois et a souvent effacé.

Mais toutes les versions disponibles sont écrites au présent et à la première personne. Nous n'avons donc malheureusement pas trace des tentatives au passé ou à la troisième personne évoquées par Toussaint en 2005.

Échecs chez les éditeurs

Les versions de 1981 et de 1983 en notre possession sont constituées de photocopies reliées et brochées : sans doute s'agit-il de manuscrits expédiés alors aux éditeurs. Mais peut-être ont-ils été précédés par des envois plus anciens. D'après les souvenirs de Toussaint, que j'ai interrogé à ce sujet [\[7\]](#), une première version, aujourd'hui perdue, fut en effet confiée en 1979 à Claude Durand, qui travaillait alors au Seuil et que connaissait Yvon Toussaint, le père de l'écrivain. Claude Durand répondit par lettre de façon généreuse et encourageante sans donner pour autant au jeune homme le moindre espoir de publication.

La version de 1981 en notre possession fut lue avec intérêt par Érik Orsenna : Jean-Philippe Toussaint suivait alors à l'Institut d'Études Politiques de Paris, dans le cadre de son Diplôme d'Enseignement Approfondi (DEA) d'histoire du XX^e siècle, un séminaire qu'Orsenna donnait à l'époque sous son vrai nom (Érik Arnoult) au sujet l'américanisation de la société française. Érik Orsenna rendit un avis favorable et chercha à publier *Échecs* chez Ramsay, maison où il avait fait lui-même paraître *Villes d'eau* en 1981. Mais Raphaël Sorin ne donna pas suite.

Dominique Rolin reçut l'avant-dernière version, qu'elle apprécia beaucoup. Elle s'impliqua pour qu'elle soit publiée chez Denoël, mais en vain.

Enfin, la version de 1983 arriva dans les mains d'Alain Robbe-Grillet, qui reçut Toussaint dans son bureau de lecteur aux éditions de Minuit. Le néo-romancier se montra charmant et désinvolte. Il se souvenait à peine d'avoir lu *Échecs* et ne s'en cachait guère. Il demanda au jeune auteur de lui lire un passage de son choix. Toussaint lut alors à voix haute le paragraphe durant lequel le narrateur mange des tripes, ce qui fit rire son auditeur... mais ne déboucha pas sur une publication.

Quelle que fût l'étendue de ses déceptions à l'époque, aujourd'hui, Toussaint est *a posteriori* content (ou disons : soulagé) de ces refus successifs : non seulement parce qu'il est particulièrement heureux d'avoir publié tous ses romans aux éditions de Minuit, mais aussi parce qu'il ne pouvait pas mieux entamer sa carrière que par *La Salle de bain*. Sa trajectoire aurait en effet été tout autre si elle avait débuté par une parution au Seuil, chez Ramsay ou chez Denoël. Et si Robbe-Grillet avait publié *Échecs* à l'enseigne de Minuit, *La Salle de bain* se serait trouvé dans la position inconfortable de second roman. L'échec d'*Échecs* est donc, *in fine*, la condition de la réussite de Jean-Philippe Toussaint.

Toussaint, Échecs, les échecs et les jeux

Néanmoins, Toussaint ne semble jamais avoir tout à fait oublié ce roman qui l'a occupé durant cinq ans. Au moment de la parution de *Monsieur*, quelques journalistes crurent à tort que ce second opus était en réalité un roman antérieur à *La Salle de bain*, car l'écrivain avait évoqué devant eux un livre qui se trouvait dans ses tiroirs, c'est-à-dire *Échecs*, qu'il n'avait donc pas encore renoncé à publier. Sans doute l'écrivain a-t-il rapidement changé d'avis par la suite et fermé à double tour le tiroir qui s'ouvre à nouveau aujourd'hui. Mais, s'il s'est ensuite gardé d'évoquer *Échecs* devant les journalistes, Toussaint a cité régulièrement ce premier roman dans les textes réflexifs qu'il a consacrés à son travail d'écrivain. Ainsi, en évoque-t-il le souvenir en 2005, dans *Mes bureaux*, livre paru en italien avec un titre français, et, très récemment, dans *L'Urgence et la Patience*.

Par ailleurs, *Échecs* est présent de façon subliminale dans les romans mêmes de Toussaint, notamment dans *La Salle de bain*, comme il s'en est expliqué lui-même au cours de l'entretien déjà cité :

Il y a un passage dans *La Salle de bain*, où le narrateur dit : « Je devais prendre un risque, le risque de compromettre la quiétude de ma vie abstraite pour. Je ne terminai pas ma phrase. » Cette phrase interrompue était comme une consigne secrète que je me donnais. Pour moi, cette « vie abstraite » faisait référence à *Échecs* (*Échecs* était un livre abstrait, un huis clos). Si j'avais dû terminer la phrase, cela aurait pu être : je devais prendre un risque, le risque de compromettre la quiétude de ma vie abstraite pour parler de moi, du présent, de mon époque. C'est ce que je n'ai cessé de faire par la suite. ^[8]

Nous reviendrons à cette confession cruciale en ce qui concerne *Échecs*, mais notons d'abord simplement la présence invisible du roman inédit dans le roman publié. D'autres traces du même genre se trouvent peut-être çà et là : s'il lui plaît de lire les notes qui accompagnent le texte présenté ici, le lecteur découvrira quelques petites hypothèses à cet égard.

De façon plus manifeste, *Échecs* est présent dans les textes postérieurs de Toussaint à travers le thème du jeu en général et du jeu d'échecs en particulier. En effet, les joueurs sont nombreux à peupler l'univers de Toussaint. Dans *La Salle de bain*, l'on croise des personnages s'adonnant au Monopoly et au bridge ^[9], tandis que plusieurs passages voient le narrateur organiser avec lui-même des tournois de fléchettes ^[10]. *Monsieur*, pour qui « la vie est un jeu d'enfant » ^[11], joue ou voit les autres jouer au mini-foot, au ping-pong, au scrabble, au billard, aux courses et, *last but not least*, à éplucher des oranges ^[12]. Il est question de billard, de mikado, de jeu électronique et de Jackpot dans *L'Appareil- photo* ^[13]. Sans doute la présence des jeux s'amenuise-t-elle par la suite, mais il faut, sans être exhaustif, encore au moins relever le récit ironico-épique d'un tournoi de pétanque qui occupe un texte entier d'*Autoportrait (à l'étranger)* ^[14], le joueur de football dont le nom propre se trouve dans le titre de *La Mélancolie de Zidane*, la partie de bowling de *Fuir* ^[15] et le rôle important des jeux de course dans *La Vérité sur Marie*.

Dans ce concert de joueurs, les adeptes des échecs savent se faire entendre. Il faut d'abord citer à cet égard un extrait d'une pièce de théâtre inédite intitulée *Les Draps de lit*, que Jean-Philippe Toussaint a écrite en 1982-1983, c'est-à-dire à une époque où il était toujours occupé par *Échecs*. Le jeu y donne lieu à un dialogue saugrenu, qui résonne comme une parodie du roman :

Moi (au peintre) – Vous jouez au échecs ?

Le peintre – Plus. Je n'y joue plus. Dans le temps j'y jouais, rarement mais toujours volontiers. Seulement les dernières parties ont été très pénibles.

La mère – Vous avez perdu ?

Le peintre – Non, très pénibles. Chaque fois que j'étais en train de jouer, on est venu m'annoncer la mort d'un proche.

La mère – Vraiment ?

Le peintre – Oui, trois fois cela m'est arrivé.

La mère – Ça doit déconcerter.

Le peintre – À quelques mois d'intervalle. Je ne pense pas qu'il y ait une relation, cela n'a rien à voir bien sûr, mais maintenant, merci, je préfère m'abstenir. Trois fois vous vous rendez compte, c'est à devenir anxieux. À devenir fou.

Un temps.

Moi – Assez rare qu'un joueur d'échecs devienne fou. Difficile de dire pourquoi. Une exception toutefois. Un joueur devenu fou... complètement fou... une caricature. Il se prenait pour le pion e4. Assis par terre, prostré, dans un coin, il regardait à gauche et à droite, à droite surtout ; il craignait f5. (Un temps) Il est mort d'un torticolis.

La mère (portant la main à son cou) – D'un torticolis, quelle horreur.

Ensuite, clin d'œil suivant, dans les romans publiés, Kabrowinski, le peintre de *La Salle de bain*, dont le patronyme rime avec celui de Koronskis, le narrateur d'*Échecs*, raconte qu'il a « passé la nuit à jouer aux échecs dans l'arrière salle d'un café » [\[16\]](#). De façon plus manifeste, vers la fin du roman, le motif des échecs s'inscrit dans une comparaison lors de l'un passage consacré à Mondrian, le peintre aux carreaux, emblématique de *La Salle de bain* :

Ce qui me plaît dans la peinture de Mondrian, c'est son immobilité. Aucun peintre n'a voisiné d'aussi près l'immobilité. L'immobilité n'est pas l'absence de mouvement, mais l'absence de toute perspective de mouvement, elle est morte. La peinture, en général, n'est jamais immobile. Comme aux échecs, son immobilité est dynamique. Chaque pièce, puissance immobile, est un mouvement en puissance. Chez Mondrian, l'immobilité est immobile. Peut-être est-ce pour cela qu'Edmondsson trouve que Mondrian est chiant. Moi, il me rassure. [\[17\]](#)

L'immobilité est donc dynamique aux échecs. Cette remarque de *La Salle de bain* résonne avec une phrase d'*Échecs* que Koronskis prononce dans un moment d'extase, lorsqu'il a trouvé le moyen de gagner une partie qu'il croyait perdue : « Je conçois mieux le dynamisme des puissances immobiles. » Par cette phrase, *Échecs* s'ancre pleinement dans l'œuvre de Toussaint, dont chaque roman contient une réflexion sur les liens entre l'immobilité et le mouvement. Néanmoins, le passage cité de *La Salle de bain* marque une distance très nette aussi bien par rapport à l'exaltation de Koronskis que par rapport au thème des échecs : ceux-ci sont relégués au rang de comparant dans une comparaison. En outre, cette comparaison est quelque peu ambiguë. D'une part, elle est valorisante, le jeu étant associé à un art, la peinture, et son dynamisme est souligné : il s'agit de mouvement en puissance. Mais, d'autre part, les échecs s'opposent à la peinture de Mondrian, dont l'immobilité est immobile et rassurante, et s'avèrent par contraste angoissants.

On retrouve une autre comparaison ambivalente, et plus longuement développée, dans *L'Appareil-photo*. Mais auparavant, les échecs apparaissent encore dans *Monsieur*. Le personnage éponyme, après avoir transmis à ses nièces les rudiments du jeu, observe leurs premiers pas avec attendrissement :

Il aimait tout particulièrement la façon qu'elles avaient de dire j'adoube lorsque, comme il le leur avait appris, elles touchaient

une pièce qu'elles n'avaient pas l'intention de jouer. C'était même la seule chose qui leur plaisait vraiment aux échecs, pouvoir dire j'adoube, et Monsieur finit par les soupçonner de faire exprès de bouger toutes les pièces à la fois, uniquement pour le plaisir de dire j'adoube. [\[18\]](#)

Cet extrait de *Monsieur* est intéressant dans la mesure où les échecs n'y constituent plus un moteur de l'intrigue, comme dans *Échecs*, ni un motif parodique, comme dans *Les Draps de lit*, ni même un petit détail rapide et pittoresque ou un motif de comparaison comme dans *La Salle de bain*, mais une occasion de pur jeu de langage. Une autre espèce de distance est prise ainsi par rapport au jeu lui-même.

Venons-en à présent à l'un des passages les plus frappants de *L'Appareil-photo* : le jeu d'échecs y sert à nouveau de comparaison. Le narrateur, enfermé dans les toilettes d'une station-service, fait part de ses réflexions au lecteur :

Personne n'était venu me déranger jusqu'à présent, et je m'attardais là tranquillement, songeant à ce problème d'échecs qu'avait composé Breyer où toutes les pièces étaient en prise, ce qui tenait au fait que lors des cinquante derniers coups aucun pion n'avait été déplacé ni aucune pièce capturée. Ce problème (je ne voyais pas le problème, personnellement), qui m'occupait délicieusement l'esprit pour l'heure, représentait à mes yeux un modus vivendi des plus raffinés. Dans ses parties officielles, du reste, Breyer faisait montre de la même courtoisie, confinant sagement toutes ses pièces derrière des lignes fermées et préparant des plans d'attaque à très long terme qui, dans un premier temps, consistaient simplement à accroître avec de minuscules raffinements infinis le degré de dynamisme potentiel de ses pièces (et dans un deuxième temps – à massacrer). Bien qu'elles aient été confirmées par de tels succès obtenus à l'épreuve de la réalité, les idées de Gyula Breyer suscitaient le scepticisme en général, voire une certaine suspicion, parfois, tant elles donnaient lieu à des lignes de jeu paradoxales, où les desseins poursuivis n'étaient jamais clairement définis et où les pièces, suivant une logique déroutante d'accumulation d'énergie mise sans fin en réserve, manquaient systématiquement à tous les devoirs de recherche d'espace et de liberté. Et, tandis que je continuais de m'attarder dans cette cabine en suivant tranquillement le cours de mes pensées, je sentais que la réalité à laquelle je me heurtais commençait peu à peu à manifester quelques signes de lassitude ; elle commençait à fatiguer et à mollir oui, et je ne doutais pas que mes assauts répétés, dans leur tranquille ténacité, finiraient peu à peu par épuiser la réalité [...] et que lorsque, exténuée, la réalité n'offrirait enfin plus de résistance, je savais que plus rien ne pourrait alors arrêter mon élan, l'élan furieux que je savais en moi depuis toujours, fort de tous les accomplissements. Mais, pour l'heure, j'avais mon temps : dans le combat entre toi et la réalité, sois décourageant. [\[19\]](#)

Alors que dans le passage cité de *La Salle de bain*, le motif des échecs entre, en tant que comparant, dans une comparaison classique (entre la peinture et les échecs), il apparaît ici d'abord pour lui-même et donne lieu à un développement, avant qu'un mode de vie ne lui soit comparé. Le schéma est donc *a priori* inversé, les échecs passant du statut de comparant (ou phore) à celui de comparé (ou thème)... du moins en apparence : la suite du passage montre bien qu'en réalité, il s'agit d'abord et avant tout pour le narrateur de réfléchir à son existence. Le renversement inverse a donc lieu au sein du paragraphe – de thème les échecs devenant phore. Le rôle de cette comparaison inversée est à l'image de son ambiguïté et s'avère, une fois encore, quelque peu paradoxal : le début de la scène voit en effet le narrateur se replier sur lui-même, se couper du monde et de ses compagnons, s'enfermer à la fois dans les toilettes et dans ses pensées. Les échecs semblent, dans un premier temps, l'encourager dans cette attitude. Mais, dans un temps second, la référence à une manière particulière de jouer, celle d'un grand joueur hongrois du début du XX^e siècle, montre que ce repli est provisoire et stratégique, qu'il s'agit, en quelque sorte, de reculer pour mieux sauter. Les échecs sont donc à la fois du côté des maux (le repli) et du remède (la victoire promise). L'écheveau est complexe car, au niveau purement narratif, la pensée des échecs marque la retraite du narrateur, qui abandonne ainsi notamment Pascale, la femme dont il est secrètement épris, tandis qu'au niveau métaphorique, la comparaison au jeu contient une explication de l'attitude du narrateur et une promesse d'accomplissement... qui, sur le plan amoureux, se réalisera d'ailleurs par la suite.

Si l'on met à présent ce passage en rapport avec *Échecs*, on peut y voir une nouvelle leçon : l'espèce de repli qu'a constitué l'écriture, durant cinq longues années, de ce roman brillant, abstrait et désincarné était une manière de préparation, d'accumulation de l'énergie créatrice qui devait s'épanouir par l'écriture d'autres romans [\[20\]](#).

Dernière étape, distanciation ultime : dans *L'Urgence et la Patience*, les échecs servent, fugitivement, de métaphore, non plus de la vie, mais de l'écriture même :

À l'état de veille, le livre s'est inscrit dans le cerveau avec la précision d'une position d'échecs, et, la nuit, quand on dort, l'étude des variantes se poursuit, comme un ordinateur qu'on laisserait tourner en permanence pour étudier l'immensité des calculs en jeu dans l'opération [...] [\[21\]](#).

L'acuité de l'écriture dans l'esprit de l'écrivain est comparée à celle des échecs dans celui du joueur et, parallèlement, les deux activités sont associées quant à leur aspect problématique : dans les deux cas, il s'agit de résoudre un problème. La comparaison se prolonge un peu, gagnant le mot « variantes », qui est à double entente, puisque l'on parle de « variantes » aussi bien pour un texte que pour une partie. Ensuite, les échecs laissent la place à un autre comparant, l'ordinateur... À notre tour d'adresser un clin d'œil à notre propre texte : nous revoilà à l'un de nos points de départ et à l'aspect électronique de la publication d'*Échecs*.

En conclusion de ce petit parcours, il faut retenir deux éléments contradictoires : les échecs reviennent régulièrement sous la plume de Toussaint, mais l'écrivain semble toujours chercher à les circonscrire, à les maintenir dans le cadre d'une métaphore (de la peinture, d'un *modus vivendi*, de la littérature), comme s'il s'agissait d'un motif obsédant dont il peinait à se débarrasser et dont il avait à se méfier.

Un roman sous influence ?

Il est temps de nous écarter du reste de l'œuvre de Toussaint et de nous approcher davantage d'*Échecs*, non pas encore pour considérer ce roman en lui-même, mais pour le parcourir de façon intertextuelle, c'est-à-dire pour y chercher la trace des influences qui nourrissaient le jeune écrivain au moment de sa rédaction. Durant l'entretien de 2005 déjà cité, Toussaint déclarait en effet au sujet d'*Échecs* : « J'y faisais mes gammes, en quelque sorte, je digérais mes influences. » [\[22\]](#) Et dans *L'Urgence et la Patience*, le romancier évoque le « choc, toujours vivant, dont je ressens encore aujourd'hui les ondes atténuées, que j'ai eue il y a trente ans avec la rencontre de l'œuvre de Beckett » [\[23\]](#). Après quoi, il explique :

C'est la lecture la plus importante que j'ai faite dans ma vie. Mon seul modèle, ai-je dit à Jérôme Lindon quand il a publié mon premier roman. [...] j'ai compris, en lisant Beckett, que c'était là une façon d'écrire possible. Les autres écrivains que j'admire, Proust, Kafka, Dostoïevski, je pouvais les admirer sans avoir besoin d'écrire comme eux, mais avec Beckett, c'était la première fois que je me trouvais en présence d'un écrivain auquel j'ai senti inconsciemment que je devais me mesurer, me confronter, de l'emprise duquel je devais me libérer. Sans en être vraiment conscient, je me suis mis à écrire comme Beckett (ce qui n'est pas une solution quand on cherche à écrire – car, qui qu'on soit, vaut mieux écrire comme soi). J'ai été au bout de cette impasse, j'ai connu une période d'abattement et de dépression. Cela a été une épreuve douloureuse, mais salutaire, j'ai dû me défaire de

cette influence décisive, de ce regard terriblement lucide sur le monde, noir, pascalien, en même temps que porteur d'énergie et d'un humour triomphant. [\[24\]](#)

Cette épreuve douloureuse mais salutaire désigne-t-elle *Échecs* ? Il faut répondre ici de manière nuancée, car Beckett n'est pas, loin de là, le seul écrivain dont on devine l'influence dans ce premier roman. Les ombres sont nombreuses. Passons-les rapidement en revue avant d'en revenir à l'auteur d'*En attendant Godot*.

Le sujet lui-même d'abord rappelle Nabokov et son roman *La Défense Loujine*, qui traite également d'échecs, de folie et d'enfermement, trio thématique qui caractérise également, bien entendu, *Le Joueur d'échecs* de Stephen Zweig. Si Nabokov, sans doute plus que Zweig, est un écrivain important aux yeux de Toussaint, notamment du point de vue stylistique, le lien entre *Échecs* et *La Défense Loujine* (ou *Le Joueur d'échecs*) s'arrête probablement à cette rencontre thématique générale : le roman de Toussaint est beaucoup moins réaliste que celui de Nabokov (ou que la célèbre nouvelle de Zweig). Il est plus abstrait, plus absurde et tout à fait décontextualisé historiquement.

Cela nous met sur la piste d'une influence plus nette, avouée par certains détails du texte : à plus d'un égard, *Échecs* est un roman kafkaïen, dans le sens courant du terme comme dans son sens littéraire. Dans le sens courant : l'univers décrit est régi par des règles illogiques, incompréhensibles, arbitraires et inéluctables. Dans le sens littéraire : le dépouillement même du récit et sa trajectoire implacable rappellent *Le Procès* ou *Le Château*, tandis que le personnage de l'arbitre pourrait prendre place parmi les fonctionnaires de la Justice du premier de ces deux romans. Enfin plusieurs détails du texte semblent évoquer Kafka. Ainsi, « Koronskis », le nom du narrateur, a certes été conçu à partir de celui du grand-père maternel de Toussaint, auquel le roman est dédié : Juozas Lanskoronskis. Mais l'aphérèse fait commencer ce nom par « K », comme celui de Kafka ou de son personnage Joseph K... Simple hasard ? Sans doute pas : dans la version de 1983, le prénom de Koronskis apparaît à une reprise : ce n'est pas « Juozas », comme le grand-père de Toussaint, mais « Franz », comme Kafka. En outre, Koronskis nomme la partie idéale qu'il imagine « l'optimum de K. »... Dans la version de 1981, non seulement le prénom Franz apparaît à de nombreuses reprises, mais Koronskis insiste lui-même sur l'initiale de son patronyme : « Je fixe le premier K de mon nom ». À quoi s'ajoutera encore un bref pastiche du *Journal* de Kafka (les notes accompagnant le texte la soulignent). Nul doute, en tout cas : Kafka est bel et bien l'un des intertextes d'*Échecs*.

Le thème du huis clos – écrire cette expression, c'est déjà le dire – peut également faire songer à Jean-Paul Sartre, d'autant que Toussaint a déjà révélé l'influence de l'existentialisme sur son œuvre [\[25\]](#). Mais c'est surtout Albert Camus que l'on croise dans *Échecs*, du moins dans la version de 1981. En effet, le chapitre qui raconte la première défaite de Koronskis s'y termine par la phrase : « Il faut désormais m'imaginer heureux. » Il s'agit, selon la terminologie de Gérard Genette, d'une transposition (c'est-à-dire d'une sorte de parodie sérieuse [\[26\]](#)) de la célèbre conclusion du *Mythe de Sisyphe* : « Il faut imaginer Sisyphe heureux » [\[27\]](#). Rien de ludique, rien de moqueur, ici. Toussaint ne se rit pas de la sentence de Camus. Au contraire, il donne un arrière-fond philosophique à son roman : Koronskis, qui affronte chaque jour le même adversaire devant le même échiquier, ressemble à Sisyphe remontant inlassablement son rocher au sommet de la montagne. En outre, cette citation détournée annonce le changement psychologique de son personnage, qui, on l'a vu, se montrera ensuite plus altruiste. Koronskis vient d'affronter sa première défaite et de comprendre la vraie nature de son enfermement, mais, comme l'écrit Camus au sujet de Sisyphe : « La clairvoyance qui devait faire son tourment consomme du même coup sa victoire. » [\[28\]](#) Néanmoins, malgré cette référence, *Échecs* s'avère, bien entendu,

nettement moins philosophique que *L'Étranger* de Camus ou que *Huis clos* de Sartre et, dans une certaine mesure, moins également que *La Salle de bain* ou que *L'Appareil-photo*.

Enfin, la présence de descriptions objectives et géométriques dans certains passages de la dernière version du texte, celle qui a atterri sur le bureau de Robbe-Grillet... rappelle certains aspects des romans de ce dernier, notamment de *La Jalousie*.

Samuel Beckett n'est donc pas seul en cause et son empire obsédant est peut-être encore plus directement sensible dans *Les Draps de lit*, la pièce de théâtre dont il a été question *supra*, où aucun autre intertexte ne se laisse deviner. Néanmoins, dans *Échecs*, l'influence du maître irlandais est patente et elle se marque à plusieurs niveaux.

Sur le plan thématique, l'aspect intemporel du récit ou le caractère vide de l'espace décrit en portent certainement les traces. Quant à l'absurde, si certaines de ses dimensions (telles que la prédominance du règlement intangible) sont proprement kafkaïennes, il présente, dans *Échecs*, également des accents beckettien, dans la mesure où nombre de situations déroutantes ne semblent même pas étonner le narrateur. La quête de victoire de celui-ci, ardente au début, finit par paraître dénuée de sens et rejoint à sa manière l'errance des héros de Beckett. Toussaint, dans *L'Urgence et la Patience*, résume la trilogie romanesque *Molloy*, *Malone meurt*, *L'Innomable* en une formule, « Molloy doit continuer » ^[29], qui définit tout à fait la fin de la trajectoire de Koronskis : il doit continuer, de manière intransitive et radicale. En outre, ce dernier présente des traits obsessionnels similaires à ceux des personnages de Beckett. Il fait circuler des morceaux de tripes de sa bouche à une boîte de conserve à la façon dont Molloy fait passer des cailloux d'une poche à l'autre de son paletot ou il dénombre ses membres comme Malone les objets de sa chambre.

Toujours sur le plan thématique, une autre piste nous est également donnée par Toussaint dans *L'Urgence et la Patience*. L'écrivain y considère en effet que tous les narrateurs de Beckett, quel que soit leur nom, renvoient à un même être : « Les personnages [...], les Molloy, Moran, Malone, Mahood, Worm, sont à peine caractérisés [...]. Ils prennent la parole à tour de rôle, mais ne sont pas vraiment différenciés, paraissent interchangeable, Molloy et Moran semblent des reflets l'un de l'autre [...] » ^[30]. Or, cette indistinction est aussi le fait des deux personnages principaux d'*Échecs*, Koronskis et A., son adversaire. Ils partagent en effet la même passion des échecs, la même obsession de la victoire et adoptent le même genre d'attitudes méprisantes vis-à-vis des personnages secondaires, particulièrement du journaliste. Cette proximité qui confine à l'indistinction est soulignée par le texte à plusieurs reprises. Ainsi, dans la version finale, peut-on lire : « Nos cerveaux n'étaient qu'un, tout entier sillonné par les infinies conséquences du sacrifice. À cet instant exact, je crois que nous atteignons la plus grande proximité possible entre êtres humains, l'union intellectuelle la plus pure. » Et quand, A., qui gagne en assurance au fil du temps, se lève en pleine partie, mimant l'indifférence ou la désinvolture, Koronskis s'exclame : « il se prend pour moi ». La figure inverse se rencontre également. En effet, le narrateur, après avoir jugé une réplique de son adversaire, s'interroge : « Qu'aurais-je dit, moi, à sa place ? » Et il répond : « Sans doute la même chose. » Les deux adversaires peuvent donc être considérés comme des doubles, plus ou moins indistincts, à l'instar des héros errants de Beckett. Dans la suite de l'œuvre de Toussaint, le narrateur, même si paradoxalement, il n'aura plus jamais de nom, bénéficiera d'une identité plus précise - ou du moins se distinguant nettement de celle des autres personnages ^[31].

Le style de Toussaint, dans la dernière version d'*Échecs*, peut également être comparé à celui de l'auteur de *L'Innomable* : un grand dépouillement syntaxique et rhétorique qui laisse parfois subitement la place à une phrase dense, brillante et métaphorique. La fin du texte est

particulièrement marquée par ce type d'écriture : les dernières pages d'*Échecs* sont le théâtre d'un véritable épuisement textuel. Celui-ci se marque par des phrases de plus en plus courtes, de plus en plus répétitives, par des paragraphes allant en s'espacant, par une invasion des blancs interlinéaires, comme dans les pages ultimes de *Malone meurt*. Nous sommes loin, en tout cas, des longues périodes, quasiment proustiennes, qui commenceront à caractériser le style de Toussaint dans *L'Appareil-photo* et qui s'épanouiront pleinement à partir de *Faire l'amour*.

Par ailleurs, l'influence du maître irlandais paraît changer de nature au fil des différentes versions du texte : ce n'est pas toujours la même période de l'œuvre de Beckett qui sert d'intertexte à *Échecs*, les corrections intimes du roman de Toussaint suivant étonnamment la trajectoire de son modèle. Comme je chercherai à le montrer dans les notes accompagnant le texte, le narrateur de la version de 1981 rappelle en effet les personnages clownesques que sont Murphy ou Molloy. Son caractère extravagant s'atténue ensuite, sa personnalité semble s'effacer à la façon dont s'amenuise l'épaisseur romanesque des narrateurs de *Malone meurt* et de *L'Innommable*. La version de 1983 développe le caractère abstrait, non narratif et vide, d'un récit au départ richement pourvu en petites anecdotes drolatiques : elle se rapproche ainsi du néant fascinant de la fin de l'immortelle trilogie. L'ontogenèse toussaintienne récapitule donc la phylogenèse beckettienne.

Comment faut-il lire Échecs ?

« L'intérêt du théâtre baudelairien, écrivait Roland Barthes, ce n'est pas son contenu dramatique, c'est son état velléitaire : le rôle du critique n'est donc pas de solliciter ces esquisses pour y prendre l'image d'un théâtre accompli, c'est au contraire de déterminer en elle la vocation de leur échec. Il serait vain [...] d'imaginer le théâtre que ces germes eussent pu produire ; il ne l'est pas de s'interroger sur les raisons qui ont retenu Baudelaire dans cet état de création imparfaite, si éloigné de l'esthétique des *Fleurs du mal*. » ^[32] En va-t-il de même pour *Échecs* ? Le propos de Barthes peut-il être transposé de Baudelaire à Toussaint ?

Oui et non. Il semble tout de même que l'écart qualitatif est moindre entre *Échecs* et *La Salle de bain*, qu'entre la pièce *L'Ivrogne* et le poème « Le vin de l'assassin » qui partage son argument. Même si je ne puis me targuer d'être un juge impartial, je crois pouvoir affirmer qu'*Échecs* ne manque nullement de qualités littéraires : c'est un roman moderne, original, dense, cohérent, ciselé, intelligent, précisément écrit. Mais, soyons honnête, l'on est tout de même loin de l'éclat des romans publiés sous la bonne étoile des éditions de Minit. Les indéniables qualités d'*Échecs* n'empêchent que, d'une part, l'on n'encouragera personne à découvrir Toussaint par ce biais-là – pour pénétrer chez lui, mieux vaut passer d'abord par *La Salle de bain* –, et que, d'autre part, ce roman des débuts se goûte certainement mieux en regard de l'œuvre entière qu'en lui-même – c'est pour cette raison, d'ailleurs, qu'il est ainsi accompagné d'une préface et d'un apparat critique.

En lisant *Échecs*, on cherche, presque inévitablement, les traces des romans qui suivent : les notes du texte relèveront une petite partie de celles-ci. En outre, le lecteur est à l'affût de ce qui fait défaut. Comme le note Pierre Bayard, « l'œuvre ratée frappe moins par son insuffisance de qualité que par son échec, c'est-à-dire par les signes à demi effacés de sa réussite virtuelle, par la nostalgie du destin qu'elle n'a pas connu. Elle porte la trace de ce qu'elle aurait pu être, et que sont parvenus à devenir d'autres textes du même auteur. » ^[33] En d'autres termes, qu'est-ce qui sépare *Échecs* de *La Salle de bain* ? On retrouve là le questionnement de Barthes à propos de

Baudelaire et la formule frappante du critique : quelle a été la vocation de l'échec d'*Échecs* ? La fin de cette préface se propose de réfléchir quelque peu à cette question.

Notons d'abord rapidement quelques différences entre *Échecs* et le reste de l'œuvre de Toussaint. L'écrivain, dans l'interview citée de 2005 a déjà relevé les principaux contrastes thématiques à cet égard : *Échecs* est un roman abstrait, intemporel, décontextualisé, alors que les romans publiés, résolument contemporains, sont situés aussi bien dans l'espace que dans le temps et participent à un certain réalisme.

Par ailleurs, l'œuvre de Toussaint est, de façon générale, tendue entre deux pôles : celui de la poésie et celui de l'humour. Des romans comme *La Salle de bain*, *La Télévision* et, dans une moindre mesure, *L'Appareil-photo* privilégient l'humour tandis que les romans du cycle de Marie sont davantage tournés vers la poésie et ce que Toussaint a appelé l'« énergie romanesque » [\[34\]](#). *Échecs* n'occupe pas une position claire à cet égard : la sécheresse des phrases ne permet pas de ranger ce roman du côté poétique, mais l'humour, déjà présent, est encore hésitant et semble retenu : il n'a pas encore trouvé son lieu de plein épanouissement que seront les parenthèses, dans *La Salle de bain* comme dans *La Télévision*. Il est en germe et attend de se développer pleinement.

Une autre caractéristique de l'écriture de Toussaint se signale par son absence dans *Échecs* : c'est l'écriture par fragments. Dans tous ses romans, Toussaint laisse à chaque paragraphe une autonomie relative, qui se traduit formellement dans *La Salle de bain* par leur numérotation et, dans les romans ultérieurs, par une ligne d'espace. Jamais il ne va à la ligne – sauf dans *Échecs*, qui est construit de façon plus traditionnelle et plus linéaire à cet égard.

Mais ces différents aspects sont encore relativement secondaires. Le point nodal concerne sans doute le narrateur. Toussaint, dans les versions que nous possédons d'*Échecs*, a opté pour un narrateur autodiégétique, c'est-à-dire pour un narrateur à la première personne et au centre du récit : c'est cette formule qu'il retiendra dans tous ses romans, sauf dans *Monsieur* (qui est rarement considéré comme son chef-d'œuvre). Cependant, la personnalité de Koronskis s'avère problématique, et cela, à deux égards. D'abord, elle n'est pas stable, comme nous l'avons déjà vu : agressif et méprisant au début du récit, il s'adoucit brusquement après un changement de chapitre qui matérialise une ellipse temporelle. Un motif psychologique explique sans doute cette mutation abrupte, car elle a lieu après que le narrateur, vaincu durant plusieurs années, rencontre enfin la défaite. Mais le lecteur n'assiste pas à son évolution et est placé devant le fait accompli de façon sans doute trop brutale. Ensuite, seconde difficulté, malgré cet adoucissement, Koronskis n'est guère sympathique. Il se montre parfois d'une froideur effrayante et ne s'en cache pas : quand le journaliste lui fait remarquer : « Vous n'avez vraiment aucune sensibilité », il répond : « Non, aucune. » Aussi le lecteur éprouve-t-il des difficultés à s'identifier au narrateur.

Or, le roman qui a donné à Toussaint envie d'écrire, *Crime et châtiment* de Dostoïevski, l'a touché précisément en raison du phénomène trouble de l'identification :

Je ne me souviens pas que *Crime et Châtiment* m'ait particulièrement plu. Non, c'est bien au-delà d'aimer ou d'admirer un livre. Mes yeux, simplement, se sont ouverts. Ce fut une révélation. Un mois plus tard, je me mettais à écrire. C'est ce livre-là, c'est *Crime et châtiment* qui m'a ouvert les yeux sur la force que pouvait avoir la littérature, sur ses pouvoirs, sur ses possibilités fascinantes. En m'identifiant au personnage de Raskolnikov, en connaissant ce frisson-là, de m'identifier à Rodion Romanovitch Raskolnikov – car je me suis tout de suite identifié au personnage terriblement ambigu de Raskolnikov – je commettais un meurtre moi-même. [\[35\]](#)

Peut-être Toussaint a-t-il voulu reproduire le même malaise en espérant que le lecteur se mette dans la peau d'un personnage antipathique, mais c'était un pari trop risqué : il est plus facile de s'identifier à un assassin sympathique qu'à un génie antipathique. L'écrivain s'est probablement rendu compte de cette difficulté. À la fin de la version de 1981, Koronskis, comme s'il demandait une adhésion qu'il n'a pas obtenue, justifie son mauvais caractère par son humour : « malgré l'insupportable mépris que je portais à autrui, j'étais plutôt amusant ». Et, dans les versions suivantes, on l'a vu, Toussaint a veillé à rendre son narrateur tout de même moins inhumain.

Et, si, dans le reste de l'œuvre, les différents narrateurs partageront certains traits avec Koronskis (une belle assurance, un sens du sans-gêne, une élégante discrétion, un penchant à l'introspection, des accès d'angoisse...), ils seront toujours à la fois plus cohérents et plus attachants. Ils se montrent certes parfois impassibles, mais ils n'en éprouvent pas moins de vives émotions, à l'image de l'amant de Marie dans *Faire l'amour*, qui avoue : « je n'ai jamais su exprimer mes sentiments » ^[36]. De Koronskis au narrateur de *La Salle de bain* ou à celui de *La Vérité sur Marie*, le « je » chez Toussaint est passé de l'insensibilité à l'impassibilité, ce qui représente un grand pas.

Échecs écrit de l'isolation ?

Ce narrateur instable est peut-être, par ailleurs, trop loin de l'auteur lui-même : c'est à nouveau ce que déclarait Toussaint en 2005 : « je devais prendre [...] le risque de compromettre la quiétude de ma vie abstraite pour parler de moi [...]. C'est ce que je n'ai cessé de faire par la suite. » La réflexion de Pierre Bayard peut nous être utile sur ce point : dans *Comment améliorer les œuvres ratées ?*, le critique réfléchit (de façon tout à fait passionnante) à quelques textes médiocres de grands auteurs. Bien qu'*Échecs* m'apparaisse plutôt comme une moindre réussite que comme une œuvre ratée, la conclusion de Bayard me paraît probante à son sujet : « [...] un texte ne peut espérer être profondément réussi s'il ne donne, à l'époque où il est reçu, le sentiment d'être organisé autour de l'un des fantasmes majeurs du psychisme humain, et surtout si ce fantasme n'est pas perceptible par le lecteur » ^[37]. Selon cette conception, toute œuvre est un dialogue fantasmatique entre un auteur et un lecteur : le jeune Jean-Philippe Toussaint, en lisant *Crime et châtiment*, a été gagné par le fantasme de meurtre que véhicule ce grand roman russe. Toutefois, pour que la communication ait lieu de façon optimale, il faut, explique encore Pierre Bayard, que l'auteur trouve « la distance adéquate avec son fantasme » ^[38]. *A contrario*, les œuvres ratées sont celles qui ne parviennent pas à bien régler cette focale fantasmatique. Bayard envisage deux cas de figure dans l'échec, qu'il nomme en s'appuyant sur la théorie freudienne, les écrits de l'hallucination et les écrits de l'isolation. Les premiers imposent une exhibition trop directe de leur fantasme aux lecteurs, qui se sentent agressés. Les seconds, au contraire, pèchent par un investissement fantasmatique trop ténu et se traduisent par l'ennui du lecteur. La trop grande complexité et l'excès d'élaboration sont symptomatiques de ce second défaut dans la distance.

Nul doute qu'*Échecs* est à ranger du côté de l'écriture de l'isolation : le jeune Toussaint s'est trop retiré de ce roman abstrait, ce qui freine le dialogue fantasmatique avec le lecteur. Peut-être l'un des « fantasmes majeurs du psychisme humain » préside-t-il à son écriture, mais il est difficilement perceptible – le secret en est trop bien gardé. Bien entendu, nous pouvons émettre des hypothèses à cet égard : le fantasme consiste peut-être à échapper à la mort au moyen de l'abstraction géométrique, rassurante et intemporelle, du jeu d'échecs. Encore cette hypothèse se

défend-elle surtout si l'on s'appuie sur la méthode des passages parallèles, c'est-à-dire sur des phrases issues d'autres textes de Toussaint, comme « la géométrie est indolore, sans chair et sans idée de mort » [\[39\]](#).

Sans être tout à fait explicite, *La Salle de bain* porte un fantasma de façon plus autonome : le rêve d'arrêter le temps s'y laisse deviner à travers une réflexion sur l'immobilité et le mouvement. Le voile de l'humour s'interpose toutefois entre le fantasma et le lecteur : Toussaint n'y est pas passé du Charybde de l'écrit de l'isolation au Scylla de l'écrit de l'hallucination ; il a trouvé la bonne distance entre ces deux récifs.

La théorie de Bayard rencontre donc ici les remarques de Toussaint sur son investissement personnel. Elle trouve peut-être aussi une espèce de prolongement dans une réflexion développée dans *L'Urgence et la Patience* dont on trouve une première formulation dans *La Télévision*, quand le narrateur s'y félicite de la « façon, toute [s] ienne, d'ailleurs, de tempérer quelque peu le jansénisme des règles [qu'il se] fixai[t] par un certain coulant dans leur application » [\[40\]](#). Toussaint a besoin d'un cadre, qu'il construit pas à pas : c'est la patience.

Tout commence et finit toujours par la patience dans l'écriture d'un livre. En amont, il faut laisser le livre infuser en soi, c'est la phase de maturation, les premières images qui viennent, les personnages qui s'esquissent. On rassemble de la documentation, on prend des notes, on élabore mentalement un premier plan d'ensemble. [...] En aval, dès qu'une page est terminée, on l'imprime et on la relit, on l'amende, on la rature, on trace des flèches à travers le texte, on corrige, on ajoute quelques phrases à la main, on vérifie un mot, on reformule une tournure. [\[41\]](#)

Mais, à l'intérieur même de ce cadre précis, l'écrivain laisse une marge à une forme d'impulsion : c'est l'urgence, qui est « fugitive, fragile, intermittente » [\[42\]](#). Il ne s'agit cependant pas d'inspiration, précise-t-il, car l'urgence « s'obtient par l'effort, elle se construit par le travail » [\[43\]](#). L'urgence n'est pas un don – c'est une récompense : « tout vient aisément, tout se libère et se lâche » [\[44\]](#). L'œuvre ne s'acquiert donc qu'au prix d'un équilibre très subtil [\[45\]](#).

Or, dans le cas du fantasma qu'il s'agit d'éveiller inconsciemment chez le lecteur selon Bayard, comme dans le cas de l'équilibre entre urgence et patience selon Toussaint, il est question de « distance » : « Nous y sommes, c'est la bonne profondeur, nous avons maintenant le recul nécessaire, la distance idéale pour *restituer le monde*, pour retranscrire, dans les profondeurs mêmes de l'écriture, tout ce que nous avons capté à la surface. » [\[46\]](#)

Il ne paraît pas absurde de supposer, dès lors, que, si *Échecs* est un écrit de l'isolation, c'est parce que son auteur s'est enfermé durant cinq ans dans la patience, sans jamais réussir à rencontrer l'urgence, la grâce, la touche de spontanéité qui permet au texte de restituer le monde et d'éveiller un fantasma majeur dans l'inconscient du lecteur. L'auteur d'*Échecs* se cantonnait donc trop en défense, mais vint ensuite le temps où, son écriture ayant accumulé une puissance fantasmagique virtuelle, elle se répandit sur le monde. *Échecs*, par sa trop grande retenue, par sa trop grande immobilité, manifeste donc ce « dynamisme des puissances immobiles » qui permet à Koronskis de décrire le jeu auquel il a voué sa vie et à Toussaint de se préparer à l'œuvre profonde, subtile et mouvante qui guidera la sienne.

[1] Jean-Philippe Toussaint, « Le jour où j'ai commencé à écrire », dans *L'Urgence et la Patience*, Paris, Minuit, 2012, pp. 9–10. Cet *incipit* ouvre bel et bien l'une des versions d'*Échecs* reproduite ici, celle de 1981, que le lecteur trouvera intégralement en annexe.

[2] *Ibidem*, p. 10.

[3] *Ibidem*, p. 11.

[4] *Ibidem*, p. 11–12.

[5] *Ibidem*, p. 12.

[6] Jean-Philippe Toussaint, « Un roman minimaliste ? Entretien réalisé par Laurent Demoulin le 25 mars 2005 », dans *La Salle de bain, revue de presse*, Paris, Minuit, 2005, p. 25.

[7] C'est le seul accroc au principe directeur auquel, en accord avec Jean-Philippe Toussaint, je me suis soumis durant ce travail d'édition scientifique : détournant la fameuse phrase de Victor Hugo ouvrant *Les Contemplations* (« Ce livre doit être lu comme on lirait le livre d'un mort »), j'ai commenté *Échecs* comme s'il s'agissait d'un roman écrit par un auteur aujourd'hui disparu.

[8] Jean-Philippe Toussaint, « Un roman minimaliste ? », entretien cité, p. 25.

[9] Jean-Philippe Toussaint, *La Salle de bain*, Paris, Minuit, 1985, respectivement pp. 44 et 104.

[10] *Ibidem*, pp. 59, 60, 62 et 65.

[11] Jean-Philippe Toussaint, *Monsieur*, Paris, Minuit, 1986, p. 111.

[12] *Ibidem*, respectivement pp. 14, 61, 29, 25, 25 et 74.

[13] Jean-Philippe Toussaint, *L'Appareil-photo*, Paris, Minuit, 1989, respectivement pp. 71, 60, 99 et 75.

[14] Jean-Philippe Toussaint, « Cap Corse (le plus beau jour de ma vie) », dans *Autoportrait (à l'étranger)*, Paris, Minuit, 2000, pp. 31–45.

[15] Jean-Philippe Toussaint, *Fuir*, Paris, Minuit, 2005, pp. 97–100.

[16] Jean-Philippe Toussaint, *La Salle de bain, op. cit.*, p. 23. Il s'agit peut-être, pour l'écrivain d'un double clin d'œil à ses œuvres antérieures inédites : en jouant aux échecs, Kabrowinski renvoie à Koronskis et, par ses fonctions de peintre, au peintre des *Draps de lit*.

[17] *Ibidem*, p. 84. Ce passage a donné lieu à plus d'un commentaire. Voir, entre autres, Denis Saint-Amand, « D'une fin de siècle à l'autre. Passage furtif dans *La Salle de bain* », dans Pierre Piret et Laurent Demoulin, *Textyles*, n°38, *Jean-Philippe Toussaint*, Bruxelles, Le Cri, 2010, p. 100.

[18] Jean-Philippe Toussaint, *Monsieur, op. cit.*, p. 71.

[19] Jean-Philippe Toussaint, *L'Appareil-photo, op. cit.*, pp. 48–50.

[20] Ce passage fondamental de *L'Appareil-photo* pourrait susciter un commentaire beaucoup

plus long. Il a frappé la critique journalistique dès la parution du roman et a souvent été souligné depuis lors par la critique universitaire. Voir, entre autres, Marie-Pascale Huglo, *Le Sens du récit*, Villeneuve d'Asq, Presses Universitaires du Septentrion, 2007, pp. 95–100 et Fieke Schoots, « Passer en douce à la douane ». *L'Écriture minimaliste de Minuit*, Amsterdam–Atlanta, Rodopi, 1997, pp. 160–161.

[21] Jean-Philippe Toussaint, « L'urgence et la patience » dans *L'Urgence et la Patience*, *op. cit.*, p. 30.

[22] Jean-Philippe Toussaint, « Un roman minimaliste ? », entretien cité, p. 25.

[23] Jean-Philippe Toussaint, « Dans le bus 63 », dans *L'Urgence et la Patience*, *op. cit.*, p. 97.

[24] *Ibidem*, pp. 97–98.

[25] Voir Jean-Philippe Toussaint, « Un roman minimaliste ? », entretien cité, pp. 27–28.

[26] Gérard Genette, *Palimpseste*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1982.

[27] Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1942, p. 168.

[28] *Ibidem*, p. 166.

[29] Jean-Philippe Toussaint, « Dans le bus 63 », dans *L'Urgence et la Patience*, *op. cit.*, p. 101.

[30] *Ibidem*, p. 100.

[31] Il existe peut-être une exception dans *La Vérité sur Marie* : le personnage de Jean-Christophe de G. pourrait, à certains égards, être considéré comme un double du narrateur.

[32] Roland Barthes, « Le théâtre de Baudelaire », dans *Essais critiques* [1964], dans *Œuvres complètes*, tome II, Paris, Seuil, 2002, p. 304.

[33] Pierre Bayard, *Comment améliorer les œuvres ratées ?*, Paris, Minuit, 2000, pp. 170–171.

[34] Voir par exemple les propos de l'écrivain reproduits dans Marie Desplechin, « Jean-Philippe Toussaint. Je cherche une énergie romanesque pure », *Le Monde*, 18 septembre 2009. Sur cette notion, voir la réflexion de Pierre Piret, « Portrait de l'artiste en Oriental », dans *Textyles*, n°38, *Jean-Philippe Toussaint*, *op. cit.*, pp. 36–40.

[35] Jean-Philippe Toussaint, « Moi, Rodion Romanovitch Raskolnikov », dans *L'Urgence et la Patience*, *op. cit.*, pp. 69–70.

[36] Jean-Philippe Toussaint, *Faire l'amour*, Paris, Minuit, 2002, p. 32.

[37] Pierre Bayard, *Comment améliorer les œuvres ratées ?*, *op. cit.*, p. 149.

[38] *Ibidem*, p. 102.

[39] Jean-Philippe Toussaint, *Fuir*, *op. cit.*, p. 100.

[40] Jean-Philippe Toussaint, *La Télévision*, Paris, Minuit, 1997, p. 156.

[41] Jean-Philippe Toussaint, « L'urgence et la patience », dans *L'Urgence et la Patience*, *op. cit.*,

pp. 28–29.

[42] *Ibidem*, p. 40.

[43] *Ibidem*, p. 41.

[44] *Ibidem*, p. 42.

[45] Il en va de même du travail plastique de Toussaint. Celui-ci déclare en effet à Sylvain Bourmeau au sujet de son exposition au Louvre : « C'est important qu'il y ait comme ça des choses non prévues dans mon travail, parce que sinon, à force de réfléchir, de tout contrôler, de conceptualiser, cela devient figé, compassé. C'est bien que de temps en temps je me lâche et que j'improvise des choses librement en suivant ma fantaisie, mais ces improvisations sont quand même riches de tout le travail accompli au préalable. » (Jean-Philippe Toussaint, « Entretien avec Sylvain Bourmeau », dans *La Main et le Regard. Livre Louvre*, Paris, Éditions Le Passage/Louvre Éditions, 2012, p. 20)

[46] Jean-Philippe Toussaint, « L'urgence et la patience », dans *L'Urgence et la Patience*, *op. cit.*, p. 42. C'est Toussaint qui souligne.

Notes sur le texte

Les trois versions

Laurent Demoulin

Le dossier de genèse d'*Échecs* est constitué par trois états différents du texte. Nous sommes donc loin d'avoir accès aux neuf versions mentionnées par Toussaint en 2005.

La première de nos trois versions est datée de 1981 et est reliée : il s'agit d'une photocopie encollée et pourvue d'une couverture noire. Ça et là, ce manuscrit contient quelques indications au crayon de la main de l'auteur. Le lecteur trouvera en annexes l'intégralité de cette version, que nous appellerons désormais la « version de 1981 ».

Une autre version, également photocopiée, reliée et encollée, sous couverture verte cette fois, est datée de 1983 : de toute évidence, c'est la version la plus récente du roman et elle servira de texte de base à notre édition. S'y greffent, en notes, les variantes intéressantes des deux autres versions. Nous la désignerons, bien entendu, sous l'appellation « version de 1983 ».

Reste un troisième état, qui nous est parvenu sous la forme d'une liasse de feuillets volants : il s'agit d'un dactylogramme original, c'est-à-dire de feuilles sorties de la machine à écrire de Toussaint et non de photocopies. Cet état du texte n'est pas daté et n'est pas tout à fait complet (les dernières pages manquent). Il contient nombre de ratures au crayon ; certaines pages sont présentes en deux ou trois exemplaires avec des variantes et, ça et là, des bandes de papiers ont été collées pour recouvrir un état du texte par un autre, dactylographié à nouveaux frais. Quant au contenu, il est très proche de la version de 1983. Dans la plupart des cas, les corrections manuscrites au crayon correspondent à la leçon retenue dans celle-ci. Ainsi, par exemple, lit-on à la page 2 de ce dactylogramme non relié : « Une telle évidence me fait sourire. » Cette phrase est biffée au crayon et remplacée par la phrase manuscrite : « Je souris. ». Et c'est bel et bien « Je souris » qui est apparaît dans la version finale de 1983. Mais il arrive aussi que le texte de cet état ne corresponde pas tout à fait à cette dernière, sans qu'aucune correction ne réduise cet écart : la fin du roman, particulièrement, est différente d'un état à l'autre. Plus que probablement, Toussaint a donc dactylographié sa dernière version en se basant sur ces feuillets volants, actant ses corrections mais modifiant encore quelque peu son texte au moment de la frappe.

Il s'ensuit que ce dactylogramme doit donc être de peu antérieur à la version de 1983. Nous ne reproduisons pas ici cet état intermédiaire, mais y renverrons en notes dès que la variante (biffée ou non biffée) présente un quelconque intérêt [\[1\]](#). Par commodité, même si elle a pu être rédigée en 1983, elle aussi (et même si une partie des versions qui ne nous sont pas parvenues doivent prendre place entre elle et la version de 1981), nous l'appellerons « version de 1982 » : les trois versions en notre possession sont donc chacune désignées par une année : 1981, 1982 et 1983.

On l'aura compris : les variantes séparant les trois versions sont trop nombreuses pour donner lieu à des notes philologiques systématiques. Le texte de base aurait été en permanence interrompu. Nous avons préféré ne donner en notes que les variantes significatives. Le lecteur curieux trouvera en annexe la version la plus ancienne. Celles-ci est annotées également, mais

seulement pour consigner les corrections autographes au crayon que l'auteur a apportées au dactylogramme en notre possession (nous ne les consignons cependant pas s'il s'agit de simples corrections orthographiques : nous adoptons alors directement la leçon corrigée) ^[2].

Nous avons eu recours à quelques signes conventionnels dans l'annotation des variantes. Des guillemets signalent le texte que nous citons. Les ratures de suppression ou de substitution ^[3] se marquent (conformément au code de transcription de Marc de Biasi) par la reproduction en caractères barrés du texte biffé : « ~~texte biffé~~ ». Les ajouts manuscrits interlinéaires sont signalés par les soufflets : <texte>. Et les ajouts en marge par des doubles soufflets : <<texte>>. Par contre, le signe / n'a pas ici la signification que lui donne ce précis de génétique textuelle : il est utilisé, dans les notes de la version de 1983, pour désigner les sauts de paragraphes inclus dans les extraits de la version de 1981 donnés en variantes.

D'autres notes ponctuent l'édition de la version de 1983 : elles contiennent diverses remarques au sujet des influences de Toussaint, des échos que tel ou tel passages a pu trouver dans ses romans postérieurs, des renvois à différentes études de type universitaire et, enfin, quelques explications sommaires au sujet du jeu d'échecs. Dans ces notes, les romans de Jean-Philippe Toussaint seront désignés par les abréviations suivantes :

La Salle de bain , Paris, Minuit, 1985 : *SdB*

Monsieur , Paris, Minuit, 1986 : *M*

L'Appareil-photo , Paris, Minuit, 1989 : *AP*

La Réticence , Paris, Minuit, 1991 : *Rtc*

La Télévision , Paris, Minuit, 1997 : *Tv*

Autoportrait (à l'étranger) , Paris, Minuit, 2000 : *AÉ*

Faire l'amour , Paris, Minuit, 2002 : *FA*

Fuir , Paris, Minuit, 2005 : *Fu*

La Mélancolie de Zidane , Paris, Minuit, 2006 : *MZ*

La Vérité sur Marie , Paris, Minuit, 2009 : *VM*

L'Urgence et la Patience , Paris, Minuit, 2012 : *UP*

Il nous reste à souhaiter à notre lecteur de se laisser gagner par le dynamisme romanesque des puissances immobiles.

^[1] En procédant ainsi, nous considérons, selon les mots de Daniel Ferrer, que « les versions antérieures constituent paradoxalement des variations sur la version définitive » (Daniel Ferrer,

Logiques du brouillon, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2011, p. 138).

[2] Nous aurions pu reproduire, au contraire, cette version de 1981 en introduisant les corrections manuscrites dans le texte courant et en consignait en notes la leçon dactylographique, nécessairement antérieure. Mais nous avons choisi de présenter le texte dactylographique tel qu'il a alors dû être envoyé aux éditeurs, notamment parce que les annotations de Toussaint au crayon se présentent rarement comme de véritables corrections : il s'agit plutôt de variantes que l'écrivain se propose à lui-même, comme pour les tester, sans biffer aucunement le segment de texte correspondant.

[3] « La rature [...] est un tracé opératoire marquant la décision d'annuler un segment précédemment écrit pour y substituer un autre segment (*rature de substitution*) ou pour l'éliminer sans remplacement (*rature de suppression*). » Pierre-Marc de Biasi, *Génétiques des textes*, CNRS Éditions, coll. « Biblis », 2011, pp. 122-123.

Échecs

Roman (1979 - 1983)

Jean-Philippe Toussaint

À la mémoire de Juozas Lanskoronskis

Pour Sylvie Pontoizeau et Anne-Dominique [\[1\]](#)

Ouverture

Le couloir est interminable [\[2\]](#). La porte grandit à peine [\[3\]](#). Elle est encore petite, loin. J'ai encore le temps de penser. On a toujours le temps de penser. Sauf. La porte est aussi grande que moi. Je saisis la poignée, la tourne, la tire. Par l'entrebâillement je vois la pièce. J'entre. La pièce est grande, blanche, rectangulaire. Très peu meublée. Les lits, les tables, les chaises et les quelques armoires s'agencent dans l'espace avec une précision géométrique. L'échiquier est au centre. [\[4\]](#)

Mon Adversaire est un individu quelconque. Jeune. Iris très bleus. Visage inexpressif. Habillement médiocre. Il est entouré de père, mère, militaire, valises : de grosses valises brunes, gonflées, que ligote de la ficelle rustre. Ses parents, à quelques pas de lui, le dévorent des yeux avec le mélange d'anxiété et de fierté qui donne du charme aux visages les plus ingrats. Sans hésiter, je fais mouvement vers eux. Leur conversation cesse et, pour se donner une contenance, ils touchent leurs vêtements, les frottent, les lissent. Mon Adversaire se retourne et soulève le bras. Nous nous serrons la main. La sienne est moite.

L'arbitre porte un smoking noir. Il a des épaules larges et un visage massif dont les yeux filent. Il n'a encore rien dit. Manifestement il attend quelque chose. Peut-être la mort du journaliste, qui fait du bruit en remontant sa montre. Le journaliste s'immobilise. L'arbitre ouvre la bouche. Il va parler, je le devine. Il parle. Sa voix n'est pas puissante, un filet, mais expire l'autorité. Et l'inspire. À un point tel que je me sens obligé de feindre l'audition attentive.

L'arbitre dit :

- Article I

1. Le jeu d'échecs est un jeu sans hasard qui se joue sur un carré de soixante-quatre cases entre deux joueurs disposant chacun de seize pièces, qui sont blanches pour l'un et noires pour l'autre.
2. Le but du jeu est de faire mat le roi du camp opposé. Le joueur qui fait mat gagne de ce fait la partie.

Je souris. À peine mes lèvres s'écartent-elles que l'arbitre s'interrompt. Il relève la tête et la déplace latéralement. En baissant les paupières, je parviens à ne pas détourner le regard. Mon sourire a disparu depuis longtemps.

L'arbitre poursuit :

- Article VII

1. Chaque joueur dispose de deux heures et demie pour jouer quarante coups.
2. Si un joueur dépasse ce temps, il perd la partie. Quelle que soit la position.
3. Le temps des joueurs est réglé par une pendule à double cadran.

Le journaliste soulève la jambe et, de la pointe du pied, frotte légèrement l'empeigne de l'autre chaussure. L'arbitre se tait. Le journaliste se fige, les pieds superposés. L'arbitre reprend. Il termine son long exposé sur le même ton monocorde. Lorsqu'il a fini, la mère serre doucement la main de mon Adversaire ^[5].

Avec une scrupuleuse économie de gestes, l'arbitre nous fait asseoir. Il invite l'entourage de mon Adversaire à prendre place sur des chaises situées à quelque dix mètres de l'échiquier. Je refais le nœud de ma cravate (rouge). Ma main tremble. Dans ma poitrine, les poumons se rapprochent l'un de l'autre en compressant les oreillettes, ce qui tend les ventricules. Mon cœur est cerné. Il suffoque. Il étouffe. Je soupire longuement. L'arbitre met en marche le mécanisme d'horlogerie de ma pendule. Que de fois ne me suis-je trouvé en face de cette série de pièces parfaitement ordonnées ? Que de fois ? L'arbitre s'éloigne. Et j'entends déjà le tac. Le tic. Le tac. Le tic. Le tac. Que de fois ? Il suffit de pousser le pion roi de deux cases. Que de fois ? Un frottement. Ce moment cependant. Doux glissement sur la rugosité d'une surface perlée qui provoque le feu au contact du soufre la flamme boursoufle la délicate pellicule digitale et la brûlure gagne le corps en un frisson de déchirure ^[6]. Je lâche le pion sur la case « e4 ». Que de fois ? Le pion. Que de fois ? C'est fini ^[7].

Au vingt-septième coup, mon Adversaire abandonne. Pendant trois heures le silence a été complet, à peine troublé de temps en temps par le faible frottement d'une pièce sur le bois de l'échiquier. Maintenant toutes les chaises crissent ensemble au contact du sol. Les bouches s'ouvrent. Un murmure d'abord, qui s'amplifie. Les cinq personnes présentes dans la pièce se pressent au centre. Je serre quelques mains et me dirige en silence vers le coin qui m'est attribué. Je le visite en vitesse. Un lit, une table, une petite armoire et un cabinet de toilette. Je m'assieds sur le lit. Mon Adversaire regagne son coin. Les siens le suivent. Ils semblent se demander s'ils doivent lui adresser la parole ou attendre qu'il parle. Lui, ne fait pas attention à eux, il est pensif. Il s'assied, ferme les yeux, se passe les mains sur le visage et, sortant soudain de sa torpeur, demande : Qu'est-ce qu'on mange ? Du poulet, dit la mère.

J'éprouve un curieux malaise en me réveillant, une impression de pâte qui macère dans la bouche. Les siestes m'ont toujours fait le plus grand mal. Invariablement, s'il m'arrive de dormir en plein jour, je me réveille désespéré et reste maussade toute la soirée [\[8\]](#). Me redressant à demi, je parcours la pièce du regard, je regarde les murs, les quatre murs qui l'enserrent. La pièce est grande, blanche, rectangulaire. Dressé au centre, l'échiquier est vide maintenant. Les cases noires se détachent. En surface, sous la couche de vernis à peine sec, d'infimes bulles dont la présence m'avait déjà frappé pendant la partie, sont à jamais emprisonnées, figées dans leur ancien élan [\[9\]](#). Sans me lever, je regarde sous mon lit. Ma valise est au fond. Je l'attire à moi, l'ouvre et sors une conserve de tripes. Avec un ouvre-boîte minuscule, j'entreprends de découper circulairement le couvercle. J'enfonce un doigt dans l'interstice aménagé, tords le métal et ouvre la boîte en grand. Une odeur émane des viscères froids [\[10\]](#). Installant un coussin derrière mon dos, je mange sur mon lit, songeur. Ma main va et vient de la boîte à la bouche. Elle fouille dans les abats, elle sélectionne. De temps à autre, un morceau s'égaré sur mon menton. Je le renvoie dans le récipient d'un revers de l'index. Pour finir, je lèche longuement mes doigts enduits de sauce froide et, d'un coup de pied nonchalant, déséquilibre la boîte qui tombe au bas du lit et s'en va rouler, rouler au centre de la pièce. Aussitôt, je suis l'objet de certains regards dubitatifs. Mes voisins me regardent, étonnés. Je me lève d'un bond et marche vers eux, le regard droit, provocant. Ils baissent les yeux. Je me retourne et rentre dans mon coin en entraînant la boîte avec moi, à petits coups de pied. Je me souris intérieurement. Je me trouve mignon [\[11\]](#).

L'après-midi se termine. Pourquoi n'y a-t-il pas de fenêtres ? La nuit tombe sans moi désormais [\[12\]](#). Dans la pièce, les quatre néons, disposés en ligne discontinue sur le plafond, martèlent une lumière uniforme, éclat blanc redondant qui tapisse les murs blancs. Le père ne cesse de jeter des regards furtifs dans ma direction. Depuis ce matin. Il m'agace. Il n'ose me regarder franchement mais sa discrétion appuyée est encore plus lourde à supporter. Il est étriqué cet homme. Timide sans doute. Dominé par sa femme. Respectueux en face du militaire. Admiratif devant son fils. Un personnage réservé, probablement sans odeur. Leur dîner se termine. La mère débarrasse la table. Les hommes la suivent des yeux, inattentifs. Le militaire pose trois échiquiers sur la nappe. Je prépare les manœuvres de la soirée, dit-il, grave, conscient d'un devoir. La mère fait la vaisselle. En suivant les oscillations de son corps, j'essaie de deviner ce que d'une assiette, d'un verre ou d'un couvert, elle lave. Parfois je me trompe.

La mère apporte le café. Posée sur la table, la cafetière fume dans l'inintérêt général. Il n'y a pas de tasses, dit le militaire. Pas de tasses ? dit le père. Le militaire fixe le père. Le père se lève et va dire à la mère qu'il n'y a pas de tasses. La mère dépose son torchon. Elle se baisse, ouvre un carton et sort quatre tasses enrobées de papier de soie. Le père les déballe et les dispose sur la table. Il n'y a pas de sucre, dit le militaire. Pas de sucre ? dit le père. Je croyais que vous en preniez, dit le militaire. C'est vrai, dit le père [\[13\]](#). La mère apporte le sucre. Le père fait glisser le sucrier jusqu'à lui et sort quatre cubes, qu'il noie dans son café. Le militaire allume un cigare. À petites bouffées, il installe une position sur l'échiquier. Mon Adversaire va boire un verre d'eau. Il revient et fait craquer ses doigts un par un. Je ne supporte pas ce bruit. Je le dis à voix haute. Le son de ma voix fait sursauter le père, qui en renverse son café. Heureusement le sirop coule lentement, il peut rectifier la direction de l'écoulement à son avantage. Toutes les personnes présentes dans la pièce ont les yeux tournés vers moi [\[14\]](#). Je répète :

- Pourriez-vous, à l'avenir, éviter de faire craquer vos articulations.

Chacun reprend ses occupations précédentes. Pour ma requête : compréhension, sourires mutuels. Mon Adversaire va boire un autre verre d'eau. Au retour, il jette un coup d'œil sur l'échiquier et montre les tours au militaire, les tours blanches doublées sur la colonne ouverte. Le dix-septième coup de la partie de ce matin. Ma main se promène mentalement. Elle avance, bouge les pièces, recule, repart, bouleverse la position, revient. La variante d'échange est catastrophique pour lui. Je ramasse ma veste qui traîne au bas du lit et note, dans mon vieux carnet, 19. f4, suivi de deux points d'exclamation. Le militaire, les coudes aplatis sur la table, analyse le coup de fou intermédiaire. Mon Adversaire se tourne vers moi, je ferme les yeux.

Lorsque je les rouvre, un cartable, posé droit sur la table, me cache la vue de l'échiquier. Sans doute vont-ils passer la nuit derrière leur cartable avant de s'apercevoir que l'échange est pire [\[15\]](#). En attendant, mon Adversaire va boire un verre d'eau, le troisième de la soirée [\[16\]](#). J'en déduis qu'il souffre de coliques. La mère aussi s'inquiète de sa santé. C'était trop salé ? demande-t-elle. Il ne répond pas. Le mystère reste entier [\[17\]](#).

La grande pièce blanche, rectangulaire est sombre. La veilleuse distille une lumière bleue, glacée. Inquiétante. Elle éclaire peu mais découpe, taille, cisèle les objets. Ses reflets hachent. Dans le calme de l'aube, il m'étonne que la lumière se promène à deux cent quatre-vingt-dix-neuf mille sept cent quatre-vingt-douze virgule cinq kilomètres à la seconde. Pourquoi précisément à deux cents quatre-vingt-dix-neuf mille sept cent quatre-vingt-douze virgule cinq kilomètres à la seconde ? Pourquoi précisément maintenant ? Figées dans la pénombre, les formes endormies de mes voisins me fixent. Je ressens de la peur. Progressivement, les lits et les dormeurs retrouvent une réalité plus fidèle ; ils dorment la bouche ouverte, ou le bras replié. Je regarde l'heure : il est tôt. Je me lève sans bruit. Au contact du sol, mes pieds occasionnent des grincements. Le père se redresse dans son lit et me salue, en refermant lentement son pyjama. J'incline la tête. Sur la pointe des pieds, en tâchant d'appuyer mes pas le moins possible, je me dirige vers l'arbitre. Il ne dort pas. Je lui demande :

- À quelle heure éclaire-t-on la pièce ?

Il détourne la tête sans répondre. Je m'éloigne. De loin, je remarque que les pièces sont déjà disposées à leurs places respectives sur la table de jeu. Je m'approche de l'échiquier, le contourne, le convoite. Il luit sous la veilleuse. Je regarde à gauche et à droite ; tout le monde dort, le père lui-même s'est rendormi. Sans bouger la chaise, je me glisse en face des pièces noires. Je me retourne, vérifie que l'on ne m'épie pas et avance le pion Dame blanc de deux cases. Le coup que jouera mon Adversaire. J'entends des pas. Je bouge mon cavalier. Le bruit de pas se rapproche. Je m'immobilise. Quelqu'un s'arrête derrière moi. Je ressens la présence contre mon dos mais je trouve la force de ne pas me retourner. Raide, tendu, je ne fais aucun mouvement. Une minute s'écoule. Mes membres picotent, faiblissent. J'éprouve des difficultés croissantes à garder l'immobilité. Mes clavicules sont lourdes. Je résiste encore. Peut-être n'y a-t-il personne ? Je tourne la tête. À peine les muscles de mon cou amorcent-ils la rotation que l'arbitre fait un grand pas en avant et se présente en face de moi.

- Le Règlement interdit toute manipulation en dehors des parties. Je vous somme de ranger les pièces que vous avez indûment déplacées. Considérez ma présente indulgence comme un dernier avertissement. L'incident est clos.

Il se retourne. Je dis :

- Où puis-je me procurer le Règlement ?

- L'incident est clos. [\[18\]](#)

Il n'a pas parlé fort, mais tout le monde est réveillé, et me regarde. La veilleuse s'éteint. Les quatre néons s'allument simultanément. Leur lumière éclatante me fait baisser les yeux. Maintenant l'obscurité ne me protège plus des regards. Gêné, désesparé, je demeure immobile à côté de l'échiquier. Je répète songeusement la phrase de l'arbitre :

- L'incident est clos.

On me saisit le bras. Je me défais de la prise, attrape une main... qui me la serre.

- Bonjour Koronskis, me dit le journaliste, vous avez passé une bonne nuit ? C'est important le sommeil avant l'épreuve.

Pourquoi rit-il de ce qu'il dit ?

- Dites-moi, vous sembliez avoir un problème avec l'arbitre. Rien de grave, j'espère. Des broutilles sans doute ?

- Oui, des broutilles-sans-doute.

Il est étonné. Mais se ressaisit :

- Superbe votre victoire d'hier ! À ce propos, dites-moi, dans l'espagnole, vous avez définitivement abandonné 9. h3, le clouage ne vous gêne pas [\[19\]](#) ?

- Non.

Je n'ai pas envie de parler.

- Vous permettez que j'aille m'habiller ?

- Oh mais bien sûr ! Excusez-moi de vous avoir abordé de si bonne heure. Accepteriez-vous de me commenter votre partie, cet après-midi, ou dans la soirée ?

- Nous verrons.

- Merci.

Il me tend la main.

La partie commence à dix heures. Dès neuf heures, je m'installe en face des pièces noires. Je suis beau. Mon Adversaire est encore au lit. Il boit un jus d'orange. J'ai envie de déféquer. Je suis beau. J'ai les fesses nouées. L'anus contracté. Le sexe rétréci. Je suis beau. La peur condense les organes. L'angoisse est réductrice. Et mon lacet défait me nargue depuis une demi-heure. Je résiste encore. Ne pas le nouer, ainsi, sous prétexte qu'il est défait. J'améliore le nœud de ma cravate (rouge), époussette ma veste, me redresse. Je suis beau. Je suis prêt. J'ai des crampes et une forte migraine. Je vais gagner la partie. Ne pas penser aux échecs. Ne pas penser aux échecs. Je suis beau. C'est vrai que je suis beau dans mon costume uni. Agir, faire n'importe quoi, agir,

oublier : je noue mon lacet. Dix heures. L'arbitre avance. Mon Adversaire s'assied. Trente et un coups plus tard il perd une pièce et abandonne.

Immobile et attentif je suis assis en tailleur, le dos contre le mur. Je regarde la pancarte des résultats. Une petite pancarte toute simple surmontée d'une pendule arrêtée dont les aiguilles indiquent douze heures vingt. Le fond est blanc. Les lettres sont noires. Les bords sont encadrés d'une fine latte foncée, laquée. Elle est accrochée sur le mur du fond. Je la regarde sous tous les angles. Vus de côté les caractères s'allongent, par en dessous ils s'affinent, par dessus ils s'écrasent. De face, ils me satisfont [\[20\]](#). Depuis ce matin j'ai quatorze points, mon Adversaire n'en a aucun [\[21\]](#).

Je ne connais pas les regards qui s'attardent sans but. Ma manière de voir est franche, souvent définitive. L'échiquier, les yeux de mon Adversaire, un pan de mur au réveil, le plafond aussi, toujours au même endroit, juste au-dessus de la tête du lit. Quittant la pancarte des yeux, je me lève. Le journaliste est assis sur le bord de son lit en compagnie de trois petits pots de cirage noir [\[22\]](#). Il brosse ses chaussures. J'évite de m'approcher de lui car dès que je me trouve à la portée de sa main, il me parle, me touche ! et me presse de lui commenter une partie - ce que je refuse avec une régulière et décroissante courtoisie. À la hauteur de l'échiquier, je fais demi-tour. Le journaliste, la main gauche enfoncée dans sa chaussure et la droite im mobile, qui tient une brosse en l'air, me regarde. Il me fait signe de le rejoindre. Comme je ne réponds pas, il dépose précipitamment brosses et chaussures sur le lit et, accourant tandis que je m'éloigne, me rejoint.

- Venez prendre le café avec moi, Koronskis.

- Non, dis-je sans m'arrêter.

- Mais pourquoi ?

Je me retourne. M'apercevant qu'il n'a pas de chaussures, je ralentis la foulée. J'étudie la progression de ses chaussettes sur le sol et, me retournant à bon escient, je lui marche sur les pieds. Je m'excuse brièvement et accélère le pas pour m'en débarrasser. Derrière moi, je l'entends dire que ce n'est pas grave, que cela fait circuler le sang. Mais je ne réponds pas. En face de moi, la mère fait la vaisselle. Mon Adversaire, assis à la grande table, commente une partie avec le militaire. J'essaie de deviner ce qu'ils étudient, mais ne le peux : le cartable protège la position. Mon Adversaire relève la tête. Je ne détourne pas le regard. Je gagnerai toutes les parties. Je ne peux pas perdre. Je ne concéderai aucune partie nulle. Aucune. Mon Adversaire baisse les yeux [\[23\]](#).

Je joue plus sereinement. À présent, plus personne ne doute de ma supériorité. Même mon Adversaire est résigné. Il est modeste et défensif. Quand il a les blancs, il me propose « nulle » jusqu'au moment où sa position se dégrade. Puis très vite abandonne et se remet au travail en compagnie du militaire. Ils consacrent plus de dix heures par jour à l'analyse. Leur travail est passif, il consiste à trouver des parades à mes coups. Le jeu de A. demeure pauvre. Pour placer ses améliorations, il cherche à m'entraîner dans des variantes que nous avons déjà jouées. Moi, au contraire, je nuance, j'infléchis. La partie se termine. Le journaliste se précipite sur moi.

- Koronskis, vous m'aviez promis de me commenter une de vos parties. Vous ne l'avez toujours pas fait. Je vous propose de partager mon repas.

Je le regarde. Il est charmant. La chemise ouverte et le col propre, il semble parfaitement naturel. Impossible d'imaginer qu'il me le propose après chaque partie et que toujours, poliment, je décline son invitation.

- Le menu, dis-je distraitement.

- Pardon ?

- Vous me proposez quoi, au juste ?

- De bavarder de choses et d'autres ; d'échecs si vous le désirez, mais je comprendrais fort bien que le sujet...

- Quel est le menu ?

- Le menu ?

- Vous m'invitez à déjeuner et vous ne savez pas ce qu'il y aura à manger. C'est regrettable, avouez. Pourquoi riez-vous ?

Il cesse immédiatement. Même le sourire disparaît.

- Ce sera pour une autre fois, dis-je.

J'en prends congé. Mes voisins sont à table. Ils mangent tristement. Le corps penché en avant, ils portent la nourriture à leur bouche. Pour donner bonne contenance à leur silence, ils mâchent longtemps. Le militaire vide son verre et le pose sur la table, produisant un bruit sec. Les couverts ralentissent leur va-et-vient, les yeux se tournent vers lui. Je ne comprends pas, dit-il. Il s'essuie la bouche et répète, plus douloureusement, qu'il ne comprend pas. Non merci, dit A. en couvrant son verre de la main. L'animation retombe. Ils épongent les traces de sauce avec du pain. Dites-moi, Hippolyte, dit la mère, à quelle heure devez-vous recevoir des nouvelles de la Fédération ? Ce n'est pas en recevoir, Madame, dit le militaire, c'est en donner. En donner ? dit le père. Le militaire confirme, entrecroise ses couverts et les considère avec attention. La mère réunit les assiettes vides. Et qu'est-ce que vous allez dire ? dit le père. Je ne sais pas, dit le militaire. La mère apporte le fromage. Un peu de chèvre ? dit le père. Je n'ai plus faim, dit le militaire. Il transpire. Dès qu'une goutte prend naissance sur son front, il l'étouffe dans le tissu. Il secoue alors son mouchoir, se le passe dans les yeux et recommence, goutte à goutte. En fin de repas, l'arbitre vient prévenir le militaire qu'on le demande au téléphone. Le militaire baisse la tête. Il se lève, remonte son pantalon et, à pas lourds, traverse la pièce. Il prend le cornet, s'essuie lentement le front et s'emballe. Nous ne comprenons absolument pas ce qui arrive monsieur le président son entraînement est conforme aux normes habituelles j'ai même pris sur moi de le renforcer en raison des circonstances dès le premier jour j'ai pratiquement doublé le programme initial pourtant déjà fort copieux comme vous le savez il travaille actuellement près de douze heures par jour en dehors des parties c'est un maximum il faut également qu'il dorme c'est indispensable pour sa bonne condition physique et même en ce qui concerne la qualité des performances le corps médical recommande un sommeil régulier ce qui se passe c'est que Koronskis n'est pas un joueur ordinaire monsieur le président je n'aime pas employer de grands mots mais il est à peine exagéré de dire qu'il est comment dire voyez-vous il améliore la théorie au jour le jour jamais ne commet une imprécision invente de nouvelles variantes qui se révèlent meurtrières diaboliques si vous me passez l'expression dans la Ruy-Lopez [\[24\]](#) par exemple il applique un système nouveau que je qualifierais volontiers et pourtant soyez sûr que je me refuse à galvauder le mot de révolutionnaire oui c'est un système nouveau qui commence au onzième

coup il ne joue pas 9. h3 ne craint donc pas le clouage qui nous l'avons appris à nos dépens n'apporte rien de satisfaisant aux noirs très franchement cette variante que pour le moment du moins nous sommes bien obligés d'appeler la variante Koronskis vous en conviendrez n'est-ce pas est la nouveauté la plus extraordinaire que j'aie vu oui je peux le dire de toute ma carrière et ce qui est une source de soucis supplémentaires pour nous c'est qu'avec les noirs il.

Mes voisins sont tendus [\[25\]](#). Ils écoutent le militaire attentivement et, pour donner plus de poids à son discours, approuvent tout ce qu'il dit d'un hochement de tête. Le militaire se tait. La réponse est lapidaire. Il raccroche. Il rentre. Le père lui prépare une chaise. Il s'assied. La mère lui verse une tasse de café. Il la boit en silence. Il est complètement défait. Il va s'effondrer. Non. Son interlocuteur n'a prononcé qu'une phrase, mais tel n'est pas son sentiment. Rappelant point par point tout ce qu'il a dit, il explique longuement les réactions de la Fédération. Il n'oublie rien. Quand il a fini, il s'éponge le front.

La mère le regarde tendrement.

Le journaliste est arrivé à ses fins. Certes, il m'était difficile de l'éconduire continuellement sans trouver un prétexte persistant pour expliquer la régularité de mes refus, mais ce qui me décida par dessus tout à accepter son invitation, c'est qu'il me laissa entendre qu'il y aurait, au menu, du poulet [\[26\]](#). À la fin de la partie, le journaliste tente de me prendre le bras, échoue, sourit.

– Vous n'avez pas oublié ?

Pourquoi rit-il comme cela ?

– Voyons le poulet, dis-je.

Il semble soulagé [\[27\]](#).

– Vous savez, Koronskis, vous permettez que je vous appelle Koronskis ?

– Cela me semble adéquat, en effet.

Je dois vous dire l'immense plaisir que vous me faites d'accepter cette invitation.

– Ce n'est rien, dis-je.

– Vous êtes gentil.

Il me précède, me fait asseoir. Nous prenons place sur son lit. Je remarque que son pyjama dépasse sous l'oreiller. Il me tend une assiette où gît une cuisse de volatile. Sur le promontoire qui s'est créé entre nous par la pression conjuguée de nos séants sur le matelas, il dépose une casserole dans laquelle nage une ribambelle de petits pois.

– Bon appétit, dis-je, poliment.

– Merci Koronskis.

Nous mangeons en silence.

– Vous... ?

- Oui, dis-je en redressant la tête.

- Non, rien, excusez-moi.

- Je vous en prie.

Je replonge la tête dans mon assiette. Un liséré bleu la borde. Il me pose une question. Je n'écoute pas, je pense à autre chose (18. Te1). Il réitère sa question.

- Ça vous plaît ?

- Pardon ?

- Cela vous plaît-il ?

- Excusez-moi, mais je n'ai pas compris votre question.

- Je vous demandais si cela vous plaisait.

- Oui, dis-je. [\[28\]](#)

Je prends l'os de la cuisse et entreprends de le ronger.

- Ah, fait-il.

Je penche ma gamelle et aspire le jus des petits pois. Je lui rends l'assiette vide.

- Bien, dis-je en me frottant les mains, je vous remercie. Je ne vais pas vous déranger plus longtemps. [\[29\]](#)

- Mais vous ne me dérangez pas du tout ! Au contraire, au contraire... restez encore un moment, je vous en prie. Nous n'avons pratiquement pas parlé de tout le repas, c'est sûrement parce que nous étions tous les deux un peu gênés. Mais l'atmosphère va se détendre au café, vous verrez.

Il me saisit l'épaule et la presse.

- Vous prendrez bien un café ?

Je décline l'offre. La pression devient douloureuse. Alors, conciliant, j'accepte.

- C'est à peine si nous avons échangé quelques généralités pendant le repas. C'est dommage. Nous sommes seuls tous les deux. Nous pourrions peut-être partager plus souvent des repas, échanger nos impressions et bien d'autres choses encore. Le temps paraîtra moins long. Je dois vous avouer que je me sens terriblement seul. Je m'ennuie tout seul, vous comprenez... Bien sûr, il y a mon travail. Cela m'intéresse. Et les parties aussi, qui sont toujours passionnantes. Mais il reste beaucoup de temps à tuer. Vous ne vous ennuyez jamais, vous ?

Je regarde ailleurs. Il me sourit et reprend :

- Moi, comme je vous le disais, je me sens très seul. Oui, j'aimerais que des liens plus profonds nous unissent. J'ai déjà eu l'occasion d'être invité à dîner par la famille de votre adversaire et cela m'a fait beaucoup de bien. C'est vrai, je rêve d'une atmosphère chaleureuse, de discussions passionnées. Avec vous, par exemple, je n'ai jamais eu l'occasion d'avoir une conversation sérieuse. Je trouve que c'est dommage. Mais je ne vais pas vous importuner davantage avec mes

états d'âme...

Il me regarde étrangement et, changeant de ton, poursuit :

- Cela dit, vous comprendrez que pour mon travail, il serait du plus haut intérêt pour moi d'établir un véritable contact avec vous, un contact où les sentiments d'amitié n'interviendraient pas, un contact professionnel. Bien souvent, je me pose des questions sur certains de vos coups. Je me dis qu'il est possible que je ne comprenne pas toute leur subtilité et que quelques éclaircissements me seraient nécessaires. Mais vous êtes si distant que je n'ose venir vous déranger... Alors je vous pose la question franchement : accepteriez-vous que je vienne de temps en temps vous entretenir d'échecs ?

Je le regarde. Son long corps est courbé en avant et pointe la tête dans ma direction. Un chien. Tout entier, il semble livré à mon bon vouloir.

- Nous verrons, dis-je.

- Mais quand ! dit-il en haussant nettement le ton.

« Il a bu », songé-je en laissant traîner mon regard sur la bouteille de vin vide.

- Nous verrons.

Je le regarde dans les yeux. Il a compris. Il n'insiste pas.

- Je m'emporte, veuillez m'excuser, dit-il.

Il verse de l'eau bouillante dans le filtre. L'écoulement est rapide. Le café sera léger.

- Vous désirez du sucre dans votre café ?

- Nous verrons.

Il essaie de sourire.

- Sérieusement, vous prenez du sucre ?

- Nous verrons

Il est très pâle. Il ne parvient plus à sourire. Avec une grimace de gaieté, il dit :

- Bien, je ne vous en mets pas, alors...

- Il serait préférable d'en mettre deux.

À mesure que je deviens désagréable, il s'adoucit, se montre plus poli, plus respectueux. Il s'excuse. Il s'aplatit.

Je demande :

- Pourquoi étiez-vous tellement nerveux, le premier jour ?

- Taisez-vous, murmure-t-il.

Les lèvres sont agitées, les paupières tremblent. Il dépose la cafetière sur le plateau.

– Répondez, dis-je.

– Je vous en prie... taisez-vous...

– Allons dites, pourquoi étiez-vous...

– Ta gueule ! [\[30\]](#)

Le journaliste s'effondre sur mes genoux.

– Oh je n'en peux plus... je n'en peux plus... je travaille énormément, sans relâche, tout le temps... je fais des fiches de chaque partie... les recommence, seul, dix fois, quinze fois... je fais des analyses, je cherche des références, j'écris des commentaires énormes... seul, tout seul...

Je l'entends la tête droite. Quand il a fini je le repousse.

– Je m'en vais, dis-je.

– Vous n'avez vraiment aucune sensibilité...

– Non, aucune.

– Vous êtes un être méprisable.

– Pardon ? dis-je [\[31\]](#).

Il se redresse brusquement.

– Oui, il y avait longtemps que j'avais envie de vous le dire en face : je vous méprise. Vous entendez ! Je ne supporte pas votre suffisance. Je hais vos manières. Je hais vos sourires. Je vous hais. Oui je vous hais ! Et je ne suis pas le seul. Ici, personne ne vous supporte. Vous n'en avez sans doute pas conscience, mais je vous le dis moi : tout le monde, je dis bien tout le monde trouve votre conduite intolérable.

Et sans hésiter il se jette sur moi, je l'évite. Il s'accroche à ma veste. Déséquilibré, je tombe sur le sol. Il se couche sur moi et plaque ses mains autour de mon cou. Rassemblant mes forces, j'arrache en une fois les membres qui m'enserrent. Je me relève précipitamment. Je rajuste mes vêtements. Mes bras tremblent.

Le militaire et mon Adversaire arrivent, ils m'entourent.

– Que s'est-il passé ?

Je ne réponds pas. Assis par terre, le journaliste nous regarde. Il semble étonné.

– Je ne comprends pas, je ne comprends pas. Comment ai-je pu ? Je ne comprends pas... Comment me faire pardonner ? Que puis-je faire pour vous ?

Il essaie de me prendre la main. Je le repousse. Le militaire l'aide à se relever.

Milieu

I

Le mur approche. Je lève le bras mécaniquement. Je caresse le plâtre. De chaque côté de la pièce, à mi-hauteur d'homme, est un petit nuage sale, maculé d'empreintes de gales. Mes empreintes. Un jour, la mère, prolongeant quelque lessive, avait voulu les effacer. Je m'étais fâché, elle n'avait pas insisté. Je marche depuis le... Je marche tous les matins. Je marche tous les jours. Au début, c'était pour me calmer. Je marchais vite. Très vite. Arrivé au mur, je le touchais d'un geste vif et repartais aussitôt en sens inverse. Maintenant c'est devenu une habitude. Je me lève et je marche, pendant des heures, jusqu'au moment de jouer.

Pour la prochaine partie, je suis inquiet ; ce matin, j'ai renversé la cafetière sur mon lit.

Je m'assieds en face de l'échiquier. À dix heures, mon Adversaire arrive. Il semble déterminé. Je le regarde dans les yeux, bleus, tranchants. Des faux. Il m'impressionne. Avant de prendre place, il me tend la main. Je continue de le dévisager quelques instants, m'attarde sur un curieux bouton qu'il a sur le côté du nez et soudain m'aperçois que je n'ai pas bougé, que je n'ai pas répondu du tac au tac à son salut. C'était involontaire, un simple petit contretemps, maintenant c'est une idée : je ne vais pas le saluer. Pourquoi devrions-nous indéfiniment mettre nos mains en contact ? Et dans les bons jours les étreindre ? Dorénavant je ne le saluerai plus. Sa main, ballante et insistante, est toujours en l'air, en attente, en face de moi. Il la secoue... hésite. A-t-il compris ?

- Je vous dis bonjour, Koronskis, dit-il en détachant chaque syllabe.

Je soutiens son regard. Difficilement. La main me démange. Il suffit de la relever un tout petit peu pour que la tension disparaisse. Je résiste. Il range sa main. Il a compris.

- Parfait, je préfère cela, dit-il.

Qu'aurais-je dit, moi, à sa place ? Sans doute la même chose. Peut-être évoquer Christ, et tendre la main gauche ; pour le confondre. Arrivent le père et le militaire, souriant, conversant, s'interrompant et en chœur :

- Bonjour Koronskis.

Je détourne la tête, A. les prévient en deux mots.

La mère jette des coups d'œil pressés vers l'échiquier. Elle termine la vaisselle à la hâte, prend un torchon, s'y frotte les mains, parfait le séchage en repassant ses paumes contre le tablier, dénoue celui-ci et accourt à petits pas. Maussade, elle me lance :

- ... jour Kronskis.

- Bonjour Madame, dis-je [1321](#).

La partie commence. Dès l'ouverture, je me montre prudent. Mes pièces ont peu de champ, ma

position est serrée [\[33\]](#).

Au douzième coup j'imagine une combinaison. Les calculs sont longs. Je prends le temps nécessaire, trente-sept minutes. Elle semble juste. Mais j'ai peur. Je repars dans de nouveaux calculs, examine les moindres possibilités de défense, poursuis jusqu'au bout l'analyse d'une variante qui m'est évidemment favorable. J'ai le pressentiment que quelque chose échappe. Non. La combinaison est remarquable. J'avance la main et joue... un coup classique.

Je regarde l'échiquier. La disposition des pièces. Je vois la disposition des pièces et je ne comprends pas. J'avais prévu un coup lumineux et l'échiquier est terne. Figé dans l'entrelacement, mon dernier mouvement me fait l'effet d'une saleté. Pourquoi ai-je renoncé à ma combinaison pour ce modeste renforcement de position ? En jouant le coup, j'ai ressenti une contraction dans les muscles du bras. Le pressentiment ? Et mes pensées repartent dans les méandres de la précédente combinaison. Dès que mon Adversaire joue, je sais qu'elle n'a plus de raison d'être. Qu'importe, je veux savoir. Quarante minutes. Je ne trouve rien. Elle était limpide. Je regarde la position : elle est équilibrée ; je tourne la tête vers la pendule. Ma poitrine se contracte. Je deviens immobile.

Il me reste quatre minutes pour vingt-sept coups [\[34\]](#).

Quatre minutes. Plutôt que de me fouetter, le manque de temps m'engourdit. Lentement. Je joue lentement. Deux minutes pour vingt-cinq coups. Le père et la mère sont tendus, immobiles. Le militaire dégouline de sueur. Mes pieds frappent le sol. Je mange ma lèvre inférieure. Je suis sans force. Déconcentré. Impliqué dans le temps. Je tourne la tête dans toutes les directions. Les visages. L'échiquier me fait peur. Sa vue me brûle. Je tourne vivement les yeux de côté. Les visages. Je joue. A. joue. Je joue. A. joue. Le militaire. Je le vois. Je vois le militaire. Il épie chaque infime mouvement de l'aiguille de ma pendule. Je le vois. Je me lève. Mon temps s'écoule. Je vacille. Je prends le militaire par les bras.

- Arrêtez !

- Comment ? dit-il, très effrayé.

- Arrêtez de regarder ma pendule !

- Mais vous êtes...

Je dois sembler l'être. Je ne contrôle plus ma salive. Mes cheveux, que je repousse en l'air constamment, s'éparpillent dans toutes les directions.

- Regardez ailleurs. Ou je vous frappe !

Il baisse les yeux. Je regagne ma place. Prends la pendule entre les mains. Mon drapeau s'incline. Les lambeaux de ma lèvre inférieure se font plus rares. Elle devient lisse. Les dents continuent d'arracher les dernières peaux. Mon temps s'écoule. Le militaire s'éponge le front. Je souffre. Mon temps coule. J'expire longuement. Peut-être un peu de détresse s'en ira-t-elle dans le souffle. Je joue. Il joue. La mère se penche. Le frottement de ses vêtements au contact de l'air. Je ne peux plus réfléchir. Je ne peux plus. Le drapeau de ma pendule est à l'horizontale. Se redresser pour mieux tomber. Une minute pour neuf coups. Je vais perdre. Je joue. Il me reste trente-cinq secondes. J'ai mal. Mon Adversaire se croise les bras et me sourit. Me sourit, il me sourit. Je ferme

les yeux. Le poing serré, je tire enfin les conclusions de mon manque de temps : jouer vite. Je joue les huit derniers coups en dix secondes, tout juste le temps de bouger la pièce, de tendre le bras vers la pendule et d'écraser, du plat de la main, la petite tige d'acier qui règle le contrôle de temps [\[35\]](#). Ajournement [\[36\]](#). J'ai joué avec précision, contrant au mieux l'attaque blanche. Malgré tout, j'ai un pion de moins et mon roque est extrêmement exposé : la position est perdante.

L'arbitre prend la parole d'une voix solennelle :

- Je déclare la partie ajournée. Elle reprendra demain à dix heures.

Je fuis dans mon coin. Au passage j'empoigne ma trousse de toilette. Devant la glace de la douche, le doigt guidant le regard, je considère la lèvre meurtrie. Il y a un point rouge très net. Je me rince la bouche. L'eau que je recrache est à peine rose. Je prends appui contre le mur. Une sueur glaciale me recouvre le front. Je salive abondamment. Je me redresse, appuie la main contre mon ventre, fais une grimace. Je me jette à genoux et vomis [\[37\]](#).

Avec une serviette je retire la salive de la bouche [\[38\]](#). Je cligne des paupières. Je maudis l'éclairage de la pièce. Une débauche de blanc qui éclate sur les murs. Qui rebondit sur le sol. Qui pénètre les yeux. Qui me répugne... Je vous emmerde.

Je suis réveillé par des bruits de couverts qui me parviennent de tous les côtés à la fois. Incapable de les situer avec précision, j'imagine qu'ils proviennent de la grande table de mes voisins qui, mangeant de toutes leurs mains, organisent à dessein ce vacarme pour me nuire. Ils savent que les sons secs m'écorchent, ils le savent. Soudain la voix stridente du journaliste se mêle aux cliquetis. Peut-être lui ont-ils proposé de partager leur repas. Peut-être me suis-je évanoui ? Je me redresse, la douleur m'arrête. Me rassurant, je me masse le front du bout des doigts, longuement je trace des ronds à l'endroit de mes tempes. Je me lève précautionneusement pour éviter que la douleur n'aille de nouveau se fracasser sur les parois de ma boîte crânienne et, la tête bien droite, j'entre dans le cabinet de toilette. J'ouvre à fond le robinet d'eau froide et glisse mon visage dans la vitesse du jet. C'est bon, le froid anesthésie. En me séchant, je me regarde. Les contours sombres de mon costume se détachent du miroir. La vue du vêtement en face de moi, la sobriété de sa couleur, la maîtrise de sa coupe, la nécessité de sa chute, imposent à mon esprit une manière de rigueur, le calme [\[39\]](#).

Le regard concentré, attentif au déroulement de chacun de mes gestes, je prépare un café. Je me sers une tasse et m'étends sur le lit. Tournant la cuillère avec régularité, je regarde les vagues qui se bousculent en silence à la surface du liquide. Au loin je perçois un flot régulier de paroles. Mes voisins ont invité le journaliste. Ils mangent en face de moi, ils bavardent, ils plaisantent. Le militaire, la serviette autour du cou, le verre à la main, parle du couvercle d'une casserole dont le brusque sursaut, résultant de la trop forte pression à laquelle il était soumis, aurait blessé la mère au front. Mon Adversaire n'écoute pas. La tête penchée sur son assiette, il fait des dessins dans la sauce avec son doigt. Je sors la cuillère de la tasse et la suce pour l'assécher. Les quelques gouttes qui subsistent, je les avale. Entendant mon nom prononcé à mi-voix par le militaire, je relève la tête. Ce n'est pas la première partie ajournée, dit le journaliste. Mais nous n'avons jamais été dans une situation aussi favorable, dit le militaire. C'est vrai, dit le journaliste. Un peu de chèvre ? dit le père. Le journaliste se découpe une tranche de fromage, la plante dans son couteau et, l'approchant de son nez, la hume légèrement. Du chèvre, dit le père. Le journaliste admet, s'essuie les doigts avec une serviette et tend le plat à mon Adversaire. Il ne prend jamais de fromage, dit la mère. Je vide ma tasse en trois gorgées successives et la dépose au bas du lit.

Soulevant le traversin, j'empoigne mon échiquier, le cale entre mes genoux et m'installe face au mur, dos à mes voisins. La position reconstituée, je reste une dizaine de minutes les yeux rivés sur les pièces, puis, le regard toujours fixe, je commence à me balancer de haut en bas, doucement d'abord, puis de plus en plus frénétiquement. Je cesse d'un coup et me retourne. Mes voisins débarrassent la table en vitesse. Dépêchons, dépêchons, répète le militaire. Le journaliste se retire discrètement. La mère amasse les plats sales et commence la vaisselle. Elle met un soin impressionnant à éviter tout contact bruyant. Si d'aventure il arrive que deux couverts s'entrechoquent, elle se tourne vers son fils avec une expression d'excessive humilité. Le fils est rédempteur, il ne la regarde pas. Il est penché derrière le cartable, absorbé par l'échiquier. Le militaire bouge les pièces en face de lui. Je reprends mon étude. Nous étudions exactement la même position, exactement maintenant.

La nuit tombe en une seconde. Les néons cèdent la place à la veilleuse. Mouvement général, installation des bougies, quête d'allumettes, frottements, odeur de soufre. Une chandelle dressée dans la main droite, je continue d'étudier la position. À la réverbération bleutée de la veilleuse se mêlent les tourments de la flamme. L'échiquier se partage en ombres et en pénombres ^[40]. Exposées au vent des lueurs, les pièces ploient. Les cases elles-mêmes, obéissant aux règles d'une géométrie apocryphe, se fuient réciproquement. Les colonnes cessent, les traverses s'interrompent. Et dans le coin de l'échiquier, sous un rayon oblique, mon roque ébréché étincelle. Je vais me coucher, dit le père. Je vous en prie, dit le militaire. Je suis fatigué, dit le père. Le militaire lui fait signe de se taire. Je ne sais pas ce que j'ai, dit le père. La mère dispose un chandelier de chaque côté du cartable. Le militaire replonge la tête sur l'échiquier. Il est vêtu d'une robe de chambre, sorte de veste d'intérieur dont la ceinture se termine par un pompon. Il réfléchit en suçotant la laine, glissant de temps à autre une partie de la houppe dans sa bouche. Parfois il relève la tête, se penche vers le cartable et regarde dans ma direction à travers la poignée. Lorsque je me sens observé, j'adopte un visage serein, solide. Mais je ne trouve rien. Pour me délasser, je fais quelques exercices, fume un cigare, mange un yaourt. Je respire profondément et, déterminé, reprend place en face de l'échiquier. L'obscurité facilite ma réflexion. Environné de noir, je suis enfermé en moi. La tête cernée entre les mains, je parviens à me concentrer avec une nouvelle efficacité. Je conçois mieux le dynamisme des puissances immobiles ^[41]. Je trouve des ressources cachées dans l'assemblage des pièces. J'entrevois des possibilités de défense. À chaque nouvelle idée, se renforce ma conviction que, pour désespérée qu'elle soit, ma position n'est pas perdue.

Mes yeux se ferment lentement. La nuit avance, progresse dans mon esprit. Je deviens incapable de m'attacher aux pièces, pénétré que je suis par le sentiment de la nuit, de sa lente mobilité. L'échéance est précise : je dois trouver une défense avant demain, dix heures. Le reste importe peu. À quoi sert-il de constater l'étendue de mes talents si, invariablement, je bute sur cette position ? De temps à autre, je croise encore une ombre enflammée qui se tourne dans ma direction. Les bougies se meurent. D'autres bougies, enfoncées dans le socle encore liquide des précédentes, leur succèdent. Puis d'autres bougies encore.

Depuis quelques minutes, je perçois un coup solide, je sens qu'un mouvement circule dans ma pensée, rapide, insaisissable, qui s'esquive toujours au moment même où je pense le fixer. Une des soixante-quatre cases maintenant se précise, son contour se définit, carré, exact. Une seule case. Laquelle ? f8. Cavalier f8.

Je me lève et je m'embrasse. Cavalier f8. Je me laisse tomber sur le lit, bras en croix, libre, heureux. Allongé sur le dos, je débarrasse mes mains de la cire des bougies, collée sur la peau tout le long de mes doigts. Mentalement je vérifie une dernière fois la variante... je suis incommodé par une odeur aigre. Je tends le nez vers mon aisselle gauche. Je compare avec la droite. Partie nulle. Je compte, deux jours que je ne me suis plus lavé, non trois. Cinq jours en somme [\[42\]](#). Il serait profitable de prendre une douche. Les parents dorment. Pour ne réveiller personne, j'enlève ma chemise lentement, en prenant garde de ne pas frotter le tissu contre les poils de ma poitrine, rares mais sonores. Torse nu, je fais quelques pas dans la pièce. Je marche pensivement, en me massant le ventre, les clavicules. Mes voisins travaillent. Le militaire, la tête couchée sur l'avant-bras, verse approximativement du café dans les tasses. Mon Adversaire tapote sur la table ; les battements de ses doigts m'accompagnent. À mesure que j'avance, je m'enfonce dans l'obscurité. Bientôt je ne vois plus rien. Je fais demi-tour et retrouve, amoindris par la distance, les deux chandeliers de mes voisins, leurs silhouettes penchées sur l'échiquier et, plus nets encore, les contours du cartable. Au retour, j'entre dans le cabinet de toilette. Les bras tendus devant moi, j'ouvre les robinets à tâtons et achève de me déshabiller. Immobile sous la douche, je laisse l'eau dégouliner sur mon visage. Je baisse la tête et, me décalottant, présente mon gland au jet pour le débarrasser des impuretés accumulées à sa circonférence. J'entends des pas. Un poing s'enfonce à trois reprises dans le plastique transparent de mon rideau de douche. La voix de l'arbitre dit : Silence. Je me recalotte. Fermant le robinet, je dis :

– Vous êtes là ?

Les pas s'éloignent. Pour plus de sûreté, je passe la tête dans l'entrebâillement du rideau. Personne. À petits pas je sors et, nu, mouillé, me glisse dans mon lit. Je me sèche au contact des draps.

Quand je me réveille, mon Adversaire travaille toujours. La mère est levée. En robe de chambre, elle fait la vaisselle des tasses de la nuit. Vous pouvez nous faire un café, dit le militaire. La mère s'essuie les mains. Elle refait du café. Le militaire se verse une grande tasse, qu'il avale en frissonnant. Mon Adversaire s'étire. Le militaire lui conseille de se reposer avant la reprise de la partie, de s'allonger pendant une heure, de se détendre, d'essayer de dormir. Mon Adversaire va se coucher. La mère recouvre sa tête d'une couverture pour lui épargner la lumière des néons [\[43\]](#).

Mon Adversaire a mis son quarante et unième coup sous enveloppe, hier, au moment de l'ajournement. À dix heures, l'arbitre décolle le triangle supérieur de papier blanc. Il lit, déplace un fou et se retire [\[44\]](#). Je dispose d'une heure pour seize coups. Les premiers mouvements sont forcés. Je sais ce que je vais jouer. Mais j'attends [\[45\]](#).

Je regarde mon Adversaire. Il n'a pas dormi de la nuit. Sur son visage, je distingue un blanc sale, un rouge terne et un gris. Le teint, les yeux, les cernes. Il est tendu. Il attend que je joue.

Je me lève.

Étonné, mon Adversaire prend le militaire à témoin. Le militaire lui fait signe de regarder l'échiquier, de se concentrer, de ne pas s'occuper de moi. Je m'approche du journaliste, lui serre la main et dis :

- Avez-vous remarqué que la croix sur laquelle Christ fut cloué présente dans sa construction une ligne verticale et une ligne horizontale ? [\[46\]](#)

- Pardon ?

Je fais un signe de croix dans l'air pour être plus clair.

- C'est exact, dit-il, une verticale et une horizontale.

- Taisez-vous, dit A..

Le journaliste s'excuse du regard.

Je m'accroupis et demande :

- Où placeriez-vous la croix sur l'échiquier ?

Le journaliste est gêné. S'il répond, il se rend complice de ma désinvolture. S'il ne répond pas, il risque de compromettre la réconciliation qu'il m'a arrachée après de longs mois d'attente et force humiliations. Il réussit un sourire grandiose de nuance. C'est sans compter sur ma persévérance :

- Je vous ai posé une question.

- Vous me prenez au dépourvu, dit-il en se tortillant sur la chaise.

Il se penche, évite mon corps, regarde l'échiquier, me le montre du doigt et dit :

- Vous feriez bien d'aller jouer. Votre temps s'écoule ; et hier son absence vous a fort marri.

- Fort marri, souris-je en me relevant.

- Gêné, dit-il d'un air docte.

Mon Adversaire s'impatiente. Il échange des signes avec le militaire. Je répète ma question au journaliste :

- Où placeriez-vous la croix sur l'échiquier ?

- Mais je ne sais pas...

Je regagne l'échiquier. Je le regarde distraitement et joue le coup que j'avais préparé. Debout. J'appuie sur la pendule en me tournant vers le journaliste.

- Cherchez, vous me semblez sagace.

- Taisez-vous, dit A..

- Je vous prie de m'excuser...

Et de nouveau à l'adresse du journaliste :

- Alors ?

- Taisez-vous, dit A..

- Je vous prie de m'excuser, dis-je en m'asseyant.

Je reste un instant assis en face de l'échiquier, puis me relève et m'approchant du journaliste, lui explique en chuchotant :

- Il n'y a guère le choix. Grosso modo, il faut placer la partie verticale dans les colonnes « e » et « d », et la partie horizontale dans les traverses « 5 » et « 6 ».

Le militaire vient me trouver. Il me prend par le bras et, d'un air grave, me demande de laisser mon adversaire se concentrer. Je lui réponds que je comprends très bien et que je m'excuse si j'ai pu, en quelque manière que ce soit, troubler sa réflexion. J'ajoute que du reste, je vais me rasseoir immédiatement. Il me remercie de ma compréhension. Je lui dis que c'est tout naturel et, me tournant vers le journaliste, dis :

- Ce qui m'intrigue cependant, c'est que le Roi blanc se trouve à l'endroit des pieds du Christ.

- Taisez-vous ! crie A..

Je vais me rasseoir. Mon Adversaire est livide. Je l'ai déjà vu blême, terne, blafard, mais jamais les yeux bleus ne tranchaient autant sur la blancheur des joues. Il souffre. Les veines de ses tempes battent au rythme cardiaque. Il est persuadé qu'il va gagner ^[47]. Il ne maîtrise pas son émotion. Il joue lentement, absolument lentement. Après chaque coup, il regarde le militaire, l'interroge muettement et replonge la tête sur l'échiquier.

Lorsque d'un mouvement circulaire de la main, je déplace mon cavalier pour le déposer en le vissant sur la case f8, je fixe mon Adversaire. Il baisse les yeux pour regarder mon coup. Le visage ne laisse rien paraître. Il réfléchit, je le regarde. Il sent le poids de mon regard, un regard lourd qui le déconcentre. Qui le trouble. Qui le gêne.

Il relève la tête et me regarde.

Ne parvenant pas à m'échapper, il reprend son étude. Il réfléchit vingt-deux minutes, pendant lesquelles je ne le quitte pas des yeux. Le militaire se balance sur sa chaise. Mon Adversaire est maladivement blanc. La pâleur du visage figure la détresse des mangeurs de sable, par pelletées, enfoncées dans la bouche, par pelletées, pour mourir. Les dernières poignées, le sable qui s'enfonce dans la bouche, les premiers vomissements, le sable qui comble. Le sable dans la gorge, le sable dans les yeux, il ne voit plus rien. Il n'a presque plus de temps. Il s'effondre. Il s'écroule. Il laisse une pièce en prise sur l'échiquier ^[48]. Je le regarde. Et dans mon dos surgit le militaire qui hurle :

- Mais non !

Il vacille devant moi, prend appui sur la table, secoue mon Adversaire et, perdant tout sang-froid, prend la tour et la remet sur sa case d'origine.

L'arbitre avance. Le militaire va se rasseoir, se lève, se rassied. L'arbitre lui prend énergiquement le bras et le prie de quitter l'échiquier. Le militaire présente de nombreuses excuses, évoque sa nuit blanche, supplie qu'on lui pardonne et, tête basse, s'éloigne. L'arbitre attend qu'il ait rejoint son lit pour remettre la pièce en place.

A. pleure.

C'est très pénible de voir un homme pleurer. Les quelques larmes grossissent au bord de ses yeux, se stabilisent et descendent à peine. Elles n'ont pas le temps de couler, il les sèche immédiatement. Les yeux ne lancent plus rien. Ils errent à la dérive sur les cases de l'échiquier. Il le regarde longtemps, puis calmement, d'un mouvement enveloppant du plat de la main, il fait basculer toutes les pièces, pour effacer la position.

L'arbitre se dirige vers la pancarte des résultats. Une petite pancarte toute simple surmontée d'une pendule arrêtée dont les aiguilles indiquent douze heures vingt. Il affiche le nouveau score. Franz Koronskis : 1277 - A. : 0.

écrits serrés dans des cahiers reliés [\[49\]](#). Mon graphisme est un fil qui sous le vent ondule. J'ajoute rarement aux t des branches. Je n'économise pas les points d'exclamation. Jamais en revanche la moindre interrogation. C'est une théorie universelle, définitive. Mon livre achevé, plus personne n'aura envie d'écrire. Le jeu garde son sens mais perd son intérêt. Je permets de gagner toujours avec les blancs. C'est un traité, il se nomme *Théorie générale du jeu d'échecs*. Depuis près d'un an, je rédige ce livre dans le plus grand secret. Page après page, je trace à l'encre noire deux colonnes d'écriture parallèle. Je ne retiens que les meilleurs coups. Au commencement e4. Ensuite, dans chaque position, je considère que les blancs ont un et un seul coup juste qui de manière inexorable, les conduit à la victoire. Si les noirs se défendent idéalement, ils retardent l'échéance, mais perdent. Ainsi ai-je défini la meilleure partie possible. Cette partie, à la fois introduction et conclusion de ma démarche est le sommet de l'art échiquéen : les deux joueurs atteignent la perfection. La partie commence comme une Ruy-Lopez, les blancs gagnent au quatre-vingt-septième coup.

Indépendamment des fluctuations que les règles ont connues à travers les âges, le jeu d'échecs obéit à une Loi. Et un matin de pluie géométrique dans le cerveau de l'inventeur, cette Loi a jailli ainsi qu'un éclair de marbre dans l'esprit de Dédale. Est apparue limpide, la voix Royale d'un voyage harmonique qui se clôt par l'issue. Le chemin de l'évidence. Dès lors, suffisait-il de construire les couloirs, chambres, impasses, murs, trompe-l'œil, corridors, pièces, portes [\[50\]](#). La chair du labyrinthe. L'inventeur des échecs s'est alors mis au travail et, historien de l'histoire aboutie, a établi les règles du jeu en fonction du futur.

Lorsque j'ai compris cela, j'ai abandonné mes recherches sur l'ouverture, recherches vaines quand on sait que les dix premiers coups d'une partie peuvent être joués de cent soixante-dix mille milliards de milliards de milliards de manières, et me suis exclusivement attaché aux finales. Au gré des fausses routes, des vraies fausses pistes, des fausses bonnes voies, j'ai égrené des larmes pures sur la route du retour. Après des mois, après des ans, tandis que le découragement m'engourdissait, j'ai soudain reconnu à l'horizon palpable le paysage classique d'une suite de l'espagnole. Je tenais enfin la meilleure partie possible. À des milliers d'années de distance, j'avais étreint les neurones de l'inventeur des échecs. Là-dessus, j'ai pris un bain de pieds, pour me détendre [\[51\]](#).

Depuis ce jour, j'accumule notes, j'accumule fiches, j'accumule pages. Sept cents sont déjà remplies. Elles concernent ma partie, l'optimum de K. [\[52\]](#), et quelques variantes annexes dont j'ébauche la démolition. Je pense terminer le livre dès aujourd'hui. En croquant des biscuits, je me mets au travail. Après quatre heures d'étude, j'écris le mot « mat » au bas de la page sept cent douze. Pour agrémenter ma fatigue d'un peu d'exercice physique, je fais le tour de la pièce en

petites foulées. Je trotte en soufflant fort. Le militaire me considère avec étonnement. Au passage, je salue le journaliste. Il se lève et fait mine de me rejoindre, j'allonge la foulée. Je m'arrête devant mon lit et reprends ma respiration, penché en avant, les mains sur les cuisses. Les néons s'éteignent.

À plat ventre sur le lit, en face d'une bougie vissée dans une soucoupe, je feuillette mes cahiers. Sur la couverture du premier, couverture cartonnée dont la surface se divise en losanges sombres, verts et noirs, je colle une étiquette sur laquelle je griffonne le titre de l'ouvrage. Sur les deux autres cahiers, je trace les chiffres romains qui correspondent à leurs places respectives dans la continuité de l'œuvre. Inutile, me semble-t-il, d'ajouter des informations supplémentaires sur la façon dont il convient de procéder pour lire mon livre dans l'ordre que je conseille [\[53\]](#). Mais à qui le faire lire ?

Bougie à la main, je m'approche du lit du journaliste. L'obscurité est consistante, je ne vois rien. Je me cogne contre le sommier. Je tends le bras qui porte la bougie et, à la lumière de la flamme, je passe son lit en revue. Il dort recroquevillé, sa tête ne dépasse pas des draps. Mœurs de province. Je tousse légèrement pour attirer son attention. Il ne bouge pas.

- Réveillez-vous, suggéré-je.

Il se retourne en entraînant les couvertures.

Je le secoue.

Il émerge du drap, la tête ensommeillée.

- Que faites-vous ici ? me demande-t-il.

- Ce serait plutôt à moi de vous poser la question.

Ma réponse l'étonne. Il s'essuie les yeux et juge bon de répondre :

- Eh bien, je suis dans mon lit... je dormais.

- Vous vous laissez pousser la barbe ? dis-je.

Il se passe la main sur le menton.

- Mais pas du tout...

- Vous devriez profiter de la nuit.

Il ne semble pas convaincu. Je lui mets les cahiers sous les yeux.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Un livre. Je voudrais que vous me donniez votre avis.

Il se redresse, s'assied dans son lit et, en bâillant, regarde de quoi il s'agit.

- Et vous voulez que je vous donne mon avis ? Mais avec plaisir... avec plaisir. Je suis très flatté que vous ayez pensé à moi. Ah... c'était donc ça que vous... enfin toute la journée... vous

travailliez sur un livre... ce livre... c'était donc un livre [\[54\]](#).

Les yeux dans le vide, il se rendort à voix haute :

- Un livre... un livre.

- Bien c'est tout. Je vous laisse.

Il sursaute.

- Mais restez voyons, restez, expliquez-moi. C'est un livre sur l'espagnole ?

- Vous verrez.

Je me sens mal à l'aise, vulnérable. Il me coûte d'en parler avant qu'il ne l'ait lu. Et puis...

- Rendez-le moi !

- Mais...

Il colle les cahiers contre sa poitrine.

- Ou alors commencez à lire maintenant, je veux votre avis demain matin.

- Mais oui, si vous voulez, comme vous voulez, je vais commencer tout de suite. Voilà, je commence, je commence. Regardez, je suis à la première page.

Je ne regarde pas. Je m'éloigne. Inquiet.

Je me réveille tôt. Je bois un café et marche, marche pour me calmer. Le journaliste dort encore. J'en déduis qu'il a veillé tard pour terminer mon livre. Je le secoue sans ménagement, il se débat.

- Que voulez-vous ?

- Votre avis.

- De ?

- Votre avis.

Il ferme sa veste de pyjama et se passe la main dans les cheveux.

- Je... vous permettez que je me lave les dents ?

- Non, dites.

Je m'assieds à son chevet. Il se redresse à contrecœur.

- Je... voilà, je voudrais vous demander un petit délai. J'aimerais en effet relire votre texte avant de vous donner mon avis définitif. Mais n'ayez crainte, je peux d'ores et déjà vous dire que je trouve cela remarquable. Seulement, vous comprenez, cette nuit je n'étais pas dans les meilleures conditions de lecture, j'étais fatigué, je n'avais pas l'esprit très clair, et votre écriture est souvent

indéchiffrable n'est-ce pas, un signe de science remarquez, mais il est possible que certaines subtilités m'aient échappé. Et puis, pourquoi ne pas vous l'avouer, j'étais très impressionné. Je vous confesserai même qu'à certains moments je ne parvenais pas à lire convenablement tant j'étais ébloui. Tandis que mes yeux suivaient les colonnes, je préparais déjà un discours critique. Voyez-vous, je m'imaginais en train de vous dire : (il lève les bras, endormi, théâtral) « C'est remarquable ! Remarquable, Koronskis ! Je savais ! Je savais en vous voyant commencer toutes vos parties par e4 que vous aviez un constant souci d'absolu ! Vous réalisez là une œuvre ! Une œuvre, Koronskis ! » En même temps, je poursuivais la lecture, mais bien évidemment je n'enregistrais plus rien. C'est pourquoi, avant de vous faire une critique plus détaillée, j'aimerais relire votre livre à tête reposée devant un échiquier. Vous n'y voyez pas d'inconvénients ?

- Rendez-le moi, dis-je.

- Mais non. Vous m'avez mal compris, laissez-le moi encore aujourd'hui ; je vous promets de le rendre dès ce soir et de vous en parler aussitôt après. Nous partagerons le dîner, voulez-vous ?

C'est évidemment ce que je souhaite. D'un autre côté, j'ai envie de récupérer mon livre. Près de moi, il est en sûreté. Protégé. Aimé.

- Entendu, dis-je, laissez-moi votre montre en échange.

- Vous ?

- Oui, oui, votre montre.

Il sort sa montre de son veston, posé sur une chaise à côté du lit, et me la donne.

- À ce soir, dis-je en rangeant la montre dans ma poche.

À la fin de la partie, le journaliste me prend à part.

- Pour ce soir... j'ai, j'ai...

Il hésite.

- J'ai proposé à A. de venir prendre l'apéritif. Uniquement l'apéritif ! Et, il va de soi que je ne dirai mot de votre manuscrit. Pas un mot, vous pouvez me faire confiance. Nous en parlerons après, seul à seul. Vous ne voyez pas d'inconvénients à ce qu'il vienne ?

- Nous ne nous adressons pas la parole.

- Justement, justement. C'est bien pour cela que je l'ai invité, je trouve dommage que vous soyez si froids l'un envers l'autre. Oui, j'ai voulu faire quelque chose pour vous réconcilier ; je pense qu'un petit apéritif peut être une bonne occasion. Et puis, vous savez, lui non plus n'était pas très chaud au début. C'est le militaire qui l'a convaincu, il l'accompagnera du reste. Vous viendrez n'est-ce pas ?

- Non.

- Mais comprenez-moi bien, je ne vous demande aucune politesse particulière. Soyez simplement vous-même. Je vous attends à huit heures, vous viendrez n'est-ce pas ?

Lorsque j'arrive à la réception, les invités sont déjà assis, un par chaise, en face du lit. Le journaliste se lève pour m'accueillir. Il ouvre les bras, embrasse l'assistance d'un large mouvement de présentation, sourit, rit et dit :

- Vous vous connaissez tous, ah, ah.

- Oui, ah, ah, dit le militaire.

Je serre la main du journaliste. Il la tient longtemps et, avant de la lâcher, l'entraîne à portée de mes Adversaires. Je me dégage et m'assieds. En silence. Le visage de A. est clos. Le militaire s'éponge le front pour se donner une contenance. Le journaliste remplit mon verre de vin. Il me le tend.

- Merci, dis-je.

Le journaliste se croise les jambes et dit :

- Eh bien nous voilà tous réunis, ah, ah.

- Oui, ah, ah, ajoute le militaire.

Je vide mon verre, cul sec. Le militaire me sourit.

- C'est une coutume chez nous de boire de la sorte. Très excitant, eh, eh. Et après nous jetons le verre par dessus l'épaule.

Je présente le verre vide au journaliste. Il le remplit et demande, en rebouchant la bouteille :

- Et il n'y a jamais d'accidents ?

- D'accidents ? Oh non, ce sont de tout petits verres.

Le militaire s'éponge le front et, un doigt sur la lèvre, se tourne vers le journaliste.

- Mais maintenant que vous me le dites, je me souviens que... vous permettez que je raconte l'anecdote ?

La bouche pleine, le journaliste acquiesce exagérément.

Il s'empresse d'avaler sa gorgée.

- Bien sûr.

- Voilà, c'était à l'école militaire. Cela remonte à bien longtemps maintenant, j'étais encore un

tout jeune homme. Nous fêtions la victoire de notre équipe dans le tournoi interarmées. Moi-même je ne jouais qu'au deuxième échiquier, mais je fus très brillant, c'est là que je fus remarqué du reste. Notre victoire fut une grande surprise. Figurez-vous que nous n'avions aucun maître dans notre équipe ? Le dernier jour, juste après la remise des prix, l'état-major convia tous les participants à une petite réception dans la salle des fêtes. Petite réception très sympathique, très chaleureuse, belles jeunes femmes, beaucoup de bijoux, robes longues, beaucoup de boissons, whisky, mescal, vodka... J'étais un des héros de la soirée. Pour la circonstance, j'avais revêtu mon uniforme de gala. Grande classe. Grande élégance. Grande distinction. Un de mes camarades, qui faisait également partie de l'équipe, il était au troisième échiquier je crois, buvait beaucoup plus que nous. Il riait, parlait fort, courtisait les élégantes et jusqu'à la femme du colonel ! À la fin de la soirée, alors qu'il était complètement ivre, il proposa un petit concours : à qui lancerait le plus loin derrière lui son verre de vodka ? Il y eut des applaudissements, tous les hommes relevèrent le défi. Nous avons dégagé une allée sur la piste de danse et, l'un après l'autre, nous avons tenté notre chance. C'était comique parce que tout le monde était saoul, mais prenait son rôle très au sérieux. Un officier que je connaissais a même eu des mots avec l'ordonnance qui était chargée de mesurer les distances ; il lui reprochait de l'avoir lésé de quelques centimètres ! Évidemment, quand ce fut mon tour, je compris pourquoi tous mes prédécesseurs avaient tant à cœur de bien faire. C'était en effet très impressionnant de voir toutes ces jolies femmes serrées contre les murs, les yeux inquiets, tendus vers le lanceur. Et voyez-vous, comme j'ai toujours fait davantage confiance à ma ruse qu'à ma force, je ne jetai le verre qu'à peine derrière moi. Ce fut le seul qui ne se cassa pas ! Je remportai un vif succès d'estime. La femme du colonel se tourna vers moi et, je ne l'oublierai jamais, rougissante, les yeux baissés, admirative, s'écria en battant des mains « Hippolyte... polyte ! ». C'est mon prénom. Oui, et ce n'est que bien plus tard qu'un camarade, bousculé au moment où il allait lancer, a projeté son verre dans l'assistance. Les femmes ont crié. Tout le monde s'est pressé vers le point de chute. Heureusement, très heureusement, il n'y a pas eu de blessés. Juste une grande émotion. Et un bon souvenir, n'est-ce pas ?

- Oui, oui, dit le journaliste.

- Vous êtes bavard, dis-je [\[55\]](#).

Le militaire s'éponge le front. Il regarde son mouchoir et, pensif, dit :

- Oui, vous avez raison, excusez-moi, quand je suis passionné, je ne fais grâce d'aucun détail.

- Et c'est tant mieux pour nous ! dit le journaliste.

- Vous êtes gentil, dit le militaire.

- Puisque personne ne dit rien, dit le journaliste, je ne couperai la parole à personne en disant que je vous ai réunis pour que nous parlions de choses et d'autres. En effet, je trouve qu'il est dommage que nous vivions chacun dans notre coin, complètement séparés. Il n'y a pas de raison. Qu'en pensez-vous ?

Le journaliste regarde le militaire.

Au bout d'un moment, le militaire se trouve contraint d'approuver de la tête. Il la hoche longtemps, puis dit :

- Vous avez raison, vous avez tout à fait raison ; mais je crois qu'il faut les comprendre aussi...
- Vous croyez qu'ils s'en accommodent. Si nous leur demandions leur avis ?

Il nous regarde à tour de rôle.

Le journaliste remplit le verre de mon Adversaire et lui dit :

- Eh bien A., vous ne dites rien ? Vous pensez encore aux échecs ? Ah, évidemment vous n'avez pas encore gagné. Mais il me semble que vous progressez beaucoup, vous accrochez Koronskis à chaque nouvelle partie...

Mon Adversaire se lève brusquement. Sa chaise bascule. Debout, il passe nos visages en revue, et enfonce le bleu de ses yeux dans ceux du journaliste.

- Maintenant cela suffit.

- Pardon ?

- Ça suffit. Taisez-vous, vous n'êtes rien. Rien, votre vie, c'est nous ; et vous n'y comprenez rien. Pourquoi vivez-vous ?

- Ne répondez pas, ne répondez pas, s'écrie le militaire en se levant, excusez-le, il est fatigué, il est surmené, il ne pense certainement pas un mot de ce qu'il a dit. Excusez-le, excusez-moi...

Il empoigne mon Adversaire et l'entraîne avec lui. A. se retourne et ajoute :

- Bonsoir.

Mon Adversaire a parlé d'une voix faible, posée, mesurée. À mesure qu'il parlait, le visage du journaliste se décomposait. Maintenant, il est immobile, la tête penchée, et il soupire.

- Mais pourquoi m'a-t-il dit cela ? J'essaie d'être conciliant avec tout le monde et en retour, on m'insulte. Mais qu'est-ce que je vous ai fait ? Qu'est-ce que je lui ai fait ?

- Je ne sais pas, dis-je. Mais j'admire beaucoup la façon dont ses nerfs ont lâché... Avez-vous remarqué avec quelle maîtrise de soi, il perdait le contrôle de lui-même ?

- Mais pourquoi ? Pourquoi ?

- Je vous l'ai déjà dit, je ne sais pas [\[56\]](#).

Je me lève.

- Attendez... restez... ne partez pas...

Je m'en vais.

Une heure après l'incident, le journaliste vient me trouver.

- Koronskis, ne me laissez pas seul. Je vous en prie. Le repas est prêt pour deux. Vous ne pouvez pas me laisser seul après ce qui s'est passé. Vous devez m'aider... J'ai besoin de quelqu'un. Et puis, j'ai réuni quelques notes sur votre livre. Laissez-moi vous en parler, je vous en conjure.

- Conjure ?

- Comprenez-moi, je ne vais pas bien, dit-il d'un air étrange, pas bien du tout...

- Qu'y a-t-il à manger ?

- Du poulet...

- Eh bien soit, je vous suis.

Nous nous asseyons sur son lit. Je remarque qu'il ne s'est pas changé, il porte encore le costume qu'il réserve pour les grandes occasions. Il est rasé de près. Les cheveux sont propres, coiffés avec soin. Il s'était fait beau pour la soirée. « Je voudrais faire quelque chose pour vous réconcilier », avait-il dit. Et il est à croire qu'il pensât sincèrement que son initiative eût permis d'instaurer de nouveaux rapports entre nous ^[57]. Installant ma fourchette sur mes cuisses, je pose un petit pois sur la plage évasée de l'extrémité du couvert et, assignant un coup sec sur la partie fourchue, propulse le petit pois qui, suivant dans l'air le tracé d'une hyperbole très pure, s'en va atterrir sur l'épaule du journaliste ^[58].

- Vous avez une jolie cravate, dis-je.

- C'est vrai, elle vous plaît ?

- N'exagérons rien. Mais elle est belle.

Je mange. Lui, triture de minuscules morceaux de chair de poulet qu'il fait se mouvoir entre les légumes avec une apparente logique.

- Vous ne mangez pas ? dis-je.

- Je n'ai pas faim. Vous savez ...

- Donnez.

Je prends son assiette et la retourne dans la mienne qui... menace de se vider.

- Moi j'ai une de ces faims, dis-je.

- Vous savez...

- Alors, parlez-moi de mon œuvre. Il est temps.

- Vous savez... je dois vous avouer que je ne suis pas très heureux ici...

Je fais mine de me lever.

- Restez, restez, je disais cela pour vous dire tout le bien que vous m'avez fait en me confiant votre livre ; je vous suis très reconnaissant de m'avoir accordé votre confiance.

- À qui vouliez-vous que je le montre ?

– Évidemment, évidemment. Il n’empêche que j’ai pris ma tâche très au sérieux. J’ai beaucoup étudié votre livre, et l’étudierai encore beaucoup, si vous le permettez...

Je m’essuie la bouche avec une serviette. Je me soulève, sors sa montre de ma poche et la dépose dans la casserole. Penchant le récipient, il la récupère, l’égoutte et, songeur, noue le bracelet autour de son poignet.

– Vous savez... j’en avais besoin, j’avais besoin de m’attacher à quelque chose de concret. L’étude de votre livre m’a fait beaucoup de bien. Vous comprenez, je me sens moins inutile à présent. Je...

– Aux faits.

Il parle pendant vingt minutes. En deux mots, il trouve l’œuvre insuffisamment didactique et me conseille une étude systématique de toutes les variantes de l’espagnole. Il m’agace. Je le remercie cependant.

Seul, je médite ses paroles. Elles renforcent ma conviction que l’homme, mon dissemblable, n’a d’horizons qu’horizontaux [\[59\]](#). Il lui importe parfois d’aller loin, haut jamais. Et bientôt je ne vois plus dans le livre actuel que le squelette de l’œuvre grandiose que je réaliserai : analyser toutes les possibilités de défense des noirs, pour chaque coup, de chaque variante. À la différence des habituelles sommes babeliennes consacrées aux échecs, la mienne atteindrait le ciel. La méthode infaillible de gain, à la fois étude et démonstration, qui condamnerait les échecs.

Je tuerai les échecs, de ses cendres je tracerai mon nom en lettres de poussière.

L’empreinte de mes dents sur la peau de ma main signifie une morsure. Ma chair ne frissonne pas, mes mains ne tremblent pas. Si mon Adversaire a imaginé toutes les conséquences de son coup, le sacrifice est imparable. Comment a-t-il pu jouer ce coup dont seul je suis digne ? Dans le bleu de ses yeux se retrouve la haine brutale, si douce d’apparence, que j’avais observée lorsqu’il exécutait le journaliste. Mon visage reste impassible. Mais dans ma poitrine maintenant, cœur, poumons, tripes s’affolent, se blottissent les uns contre les autres.

Mon Adversaire rajuste sa cravate et se lève. C’est la première fois qu’il quitte l’échiquier pendant une partie, il se prend pour moi. Je regarde mes mains, croisées l’une sur l’autre. Je regarde les manches de ma veste, les poignets qui émergent. Il marche dans mon dos. Les pas résonnent. Il marche derrière moi mais c’est dans moi qu’il bouge. L’échiquier ne varie pas. Je regarde mes mains, posées à plat sur la table. Mon visage est toujours impassible.

Il marche toujours derrière moi.

Je joue.

Il marche derrière moi. Je l’entends qui marche, qui approche. Il me contourne. Il tente de me regarder et, sans s’asseoir, ramasse le second pion. Il repart. Il marche derrière moi. Il me laisse seul. Je l’entends marcher. Je regarde mes mains, posées l’une sur l’autre et les ongles qui s’enfoncent dans la chair. Les pas résonnent. Il les appuie volontairement.

Je joue.

Mon Adversaire arrive lentement. D'un geste vague et dédaigneux, qu'il ne parvient pas à achever, il me montre la position.

- Est-il utile de continuer ?

Mes mains restent immobiles, ne le frappent pas. Avec les dents, je mordille consciencieusement une petite peau qui s'écarte de mon ongle. Je la sectionne d'un coup sec. Mon Adversaire échange une nouvelle pièce. Maintenant il ne s'éloigne plus. Il attend que je joue, debout au dessus de moi, bras croisés. Je remarque qu'il tremble, imperceptiblement, mais tremble. Et les réserves sont immenses, il peut trembler davantage, trembler de tout le corps, des yeux, du cerveau... et s'effondrer, il peut s'effondrer, il faut qu'il s'effondre. Je place mes mains autour de mes yeux : je fais le vide dans ma tête et réfléchis de tout le corps. Mes muscles sont tendus. Mon esprit est intense. La position est gravée dans ma chair, ainsi qu'une douleur, aiguë, qu'il faut faire disparaître. Les secondes sont lourdes, pleines, remplies à craquer de toute ma réflexion.

Je joue.

Une chance infime de salut s'il n'échange pas les cavaliers immédiatement [\[60\]](#). Mon Adversaire reste encore quelques instants debout, puis se rassied. Il tremble franchement maintenant. Je regarde mes mains, les poings sont serrés. Il doit lui paraître inconcevable de me battre. Inconcevable de me battre.

Je me lève.

Je me lève et je marche. Je range mes mains dans les poches pour les empêcher de bouger. J'attends. Tout dépend de son coup. S'il cède, ce sera la première fissure. J'exploiterai la brèche. Son édifice croulera, je gagnerai. Je marche. Je ne marche plus. Je vois le père. La mère. Le militaire est une statue. Sur son front la sueur est figée. Je longe l'échiquier. A. se redresse. Il n'échangera pas les cavaliers. Il n'osera pas échanger les cavaliers.

Il ose.

Je ne ressens rien. Je regagne ma place. Je regarde mes mains, elles sont ouvertes, clouées sur le bois de la table. Je suis vide. Je joue. A. joue. Les deux pions grandissent. Je ne vois plus qu'eux. Ils avancent. Je les fixe. Ils avancent. Mon roi est nu. Isolé sur la dernière traverse. Ils avancent. Jamais mon fou et mes derniers pions ne pourront arrêter de si grands pions. Ils avancent.

Je me mords les mains. Je me mords les mains et hurle. Un cri affreux, aigu, qui ne s'arrête pas. Ma voix déchire le ciel de la pièce. Mes yeux se retournent. Je ne vois plus rien. Je me redresse, totalement raide, magistralement grand. Je prends mon roi et le casse en deux.

Je m'effondre à côté de ma chaise roule tente de m'agripper aux pieds mes mains glissent sur le bois je me traîne corps à sol, abandonné [\[61\]](#). Les coups tombent sur mes tympan nus, mes Adversaires se congratulent. Je suis soulevé de terre. Je m'envole. On me retourne. Le sang afflue dans la tête. J'ouvre les yeux. Le plancher. Tourbillon. Le sol se déroule. Mon lit apparaît. Pieds ronds du sommier. Décollage. On me lâche. Mon corps s'enfonce dans le matelas. Tête lourde. Un morceau de roi dans chaque main.

Je pénètre dans le cabinet de toilette, tourne à fond les robinets et entre sous la douche. L'eau

imbibe veste et pantalon, les plaque contre ma peau, s'engouffre dans les poches. Je retire ma cravate. L'eau se réchauffe, une buée dense me recouvre progressivement. Je vide mes poches, laisse tomber les papiers les uns après les autres ; mon carnet se décompose, l'encre libéré noircit l'eau autour de mes chaussures. L'eau devient brûlante. Esquivant le jet, je ferme les robinets. Mon pantalon est trempé. Je le fais glisser le long de mes cuisses, baisse mon caleçon et me masturbe. Ensuite je me lave les mains.

Je dégouline. Tremblant de froid, je rejoins mon lit. L'eau me précède, l'eau me suit, l'eau tombe de mes vêtements, un filet régulier qui, après avoir rigolé tout le long de mon buste, grossit aux angles de ma veste et coule, coule sur le sol. Je frissonne. D'un ample mouvement du bras, j'arrache le couvre-lit et m'en recouvre la tête ; je le plaque contre mes cheveux et les frotte. Je m'assieds. Emmitouflé dans le tissu, qui des épaules aux cuisses m'enveloppe, je frissonne encore, régulièrement, les yeux dans la vague, je frissonne. Ma résolution est prise. J'ouvre une boîte de tripes. J'enfonce les doigts. Je remplis la bouche. Je mâche lentement. J'avale le jus, et quand il n'y a plus de jus, je recrache le morceau dans la boîte. Je prends alors un autre morceau que lui aussi je mâche, et mâche, et finalement recrache, et les morceaux reviennent, les mêmes morceaux, les mêmes carrés de caoutchouc froid, déjà sucés, les mêmes viscères sans sauce, déjà exsangues. Je renverse la boîte, elle tombe. Sous mon lit, je vois de la poussière obscure, une valise et mon échiquier. Je rassemble les pièces. Ma résolution est prise. Les mains dans les poches, je marche. La foulée est calme, habituelle. Je sens que l'on m'observe, mais je n'y fais pas attention, tout entier consacré à la pancarte des résultats qui grandit à mesure que j'avance. Le point de A., le minuscule point de A., qui dix mètres plus tôt n'était encore qu'une poussière, commence à prendre forme. Les contours se précisent, il est en face de moi. Je plaque mes mains sur le mur et colle mon visage contre la pancarte. Mes yeux la touchent... Je lève la tête vers la pendule dont les aiguilles maintenant indiquent douze heures vingt et, offrant l'étendue de ma mémoire, je détaille chaque particule de sa surface, pour la fixer à tout jamais. Puis me retourne. Je marche. Je longe le lit du journaliste, je passe à proximité de l'échiquier, je le frôle, je ne le regarde pas. Je marche. La porte approche. J'ai encore le temps de penser. On a toujours le temps de penser. Sauf. La porte est aussi grande que moi [\[62\]](#). Mon bras quitte le corps et monte vers la poignée. Déjà je pressens le contact froid du fer gris. Et à la vitesse d'une balle une idée me traverse le cerveau. Il ne peut en être autrement, la porte doit être fermée à clé. Je m'immobilise. Je repose mon bras le long du corps, ma main est glacée. [\[63\]](#)

II

Le repas est une idée du journaliste. Il est coutumier du fait. Pour lui, le moindre anniversaire est prétexte à célébration générale. Dès lors je ne vois plus qu'eux, on ne se quitte pour ainsi dire plus. En fin d'après-midi, mes voisins commencent à mettre le couvert. Le père enroule les serviettes sur elles-mêmes et les dépose dans les verres. N'oublie pas les cuillères à dessert, dit la mère. Non, non, dit le père. Ni le moulin à poivre, dit la mère. J'y songeais, dit le père. Le militaire balaie sous la table. De temps à autre, il s'interrompt et tousse, une toux saccadée et sèche, inquiétante.

Je me prépare pour la soirée. Je me douche avec plaisir. L'eau qui me parcourt, si chaude, me délasse. Je me sèche lentement en m'attachant aux divers interstices de mon corps, passant et repassant la serviette entre les orteils pour faire disparaître toute trace d'humidité. Lorsque les jambes sont sèches, je mets mon beau pantalon. Je me rase torse nu. La bouche tendue et la tête de profil, je guette les poils retors, les éternels insoumis de la lame et, un par un, les étête avec soin. Pour finir, je rince la mousse à grande eau [\[64\]](#). Je retourne le flacon d'eau de toilette et

m'asperge le torse. Je me tamponne les aisselles, me claque les joues. Je me sens bien ! En me brossant les dents, je me vois dans la glace. J'interromps un instant le va-et-vient et, brosse en bouche, étire les cernes, vérifie la fermeté des joues. Je sors du cabinet de toilette. Pensif, je me vêts. En nouant ma cravate (rouge), je remarque que tous les invités sont déjà présents. Je m'active.

- Bonsoir.

- Bonsoir Koronskis.

- Je vous prie de m'excuser de vous avoir fait attendre ; je me suis attardé sous la douche.

- Mais ce n'est rien, voyons. Asseyez-vous. Vous prendrez bien un doigt de champagne ?

- J'irais même jusqu'à une main...

Je souris avec modestie [\[65\]](#).

- Pourvu que vous n'exigiez pas un bras ! enchaîne le militaire.

- Hippolyte, taisez-vous, vous me faites rire, dit la mère en rougissant.

Le journaliste se lève, porte haut son verre et, de sa voix stridente, propose que nous portions un toast à nos vingt ans de vie commune [\[66\]](#). Un bouquet de verres jaillit et tout aussitôt se fane. Le liquide tiède coule dans les gorges.

- Dommage qu'il ne pétille plus, risque le père, connaisseur.

La mère nous invite à passer à table. Nous nous asseyons. Le journaliste préside, il est très gai.

- Cette nuit, j'ai tué un moustique.

Il nous mime le combat.

- Quelle distance y a-t-il entre un moustique ? demande le militaire.

Il sort son mouchoir et tousse lourdement. Malicieux, il répond à sa question en se tenant la gorge :

- Deux ou trois centimètres, tout au plus.

- Et entre deux moustiques ? demande le journaliste.

- Faites le calcul, dit le militaire.

Il sourit. Encouragé par nos rires, il ne peut s'empêcher de rire lui-même, mais s'étrangle. Il tousse et s'excuse de la main tandis qu'on lui frappe le dos. Je le regarde. Il est très amaigri. Les joues, qu'il avait épaisses, sont largement creusées. Le visage est fragile, maladif.

- Allons, allons, ne soyez pas timide. Reprenez un peu de potage, me propose la mère.

- Avec plaisir, il est excellent, Madame [\[67\]](#).

Les assiettes vides circulent de voisin en voisin et s'empilent devant la mère. Elle se lève et

apporte le poulet.

- ooh le beau poulet ! fait le journaliste en s'interrompant.

Il dégage une place devant lui pour l'animal.

- Très bien, très bien, dit la mère, je vois que vous êtes une personne bien intentionnée. Vous ne voyez pas d'inconvénients à le découper ?

- C'est un honneur, Madame.

La mère dépose le plat. Le journaliste enlève la veste, se penche en avant et commence à tailler le poulet en pièces. Le geste est prompt et agile. La fourchette dans l'aile gauche et le couteau qui détaille, qui décolle et qui rompt. Retournant la carcasse, il détache les sots-l'y-laisse et les dépose sur le bord de l'assiette, écartant une cuisse d'un revers du couteau.

- Vous êtes un as ! s'écrie la mère.

- Oh, vous savez, ce n'est qu'une question de pratique...

A. commande le service. Par inclinations des paupières, il désigne le destinataire de l'assiette.

- C'est très bon, dis-je.

La mère baisse la tête sous le compliment ; elle détourne la conversation.

- Vous avez vu qu'Hippolyte porte son bel uniforme ? [\[68\]](#)

- C'est vrai qu'il est très beau, dit le journaliste.

- Un peu de chèvre ? dit le père.

- Volontiers, dis-je.

La mère se lève.

- Je vais chercher le dessert...

Chacun s'active, déplace une salière, cherche à prouver qu'il est prêt à se rendre utile, en s'arrangeant pour ne rien faire. Le dessert arrive. Dès la première bouchée sucrée, une nouvelle quinte de toux secoue le militaire. Il est rouge, ses yeux pleurent. Il rit et se débat pour empêcher qu'on lui administre de nouvelles claques. Son visage, ainsi dépourvu de ses expressions habituelles, révèle soudain toute l'ampleur de la dégradation de ses traits. Hormis le pétilllement des yeux, il semble que son corps tout entier se soit adonné à la maladie. C'est d'autant plus curieux à constater que son état physique contraste avec la vivacité de ses propos. Il boit plusieurs verres d'eau et s'excuse. Il anime la fin du repas. Bavard comme à son accoutumée, il alterne plaisantes anecdotes et fines réflexions. À dix heures, les néons s'éteignent.

- Je vais rentrer, dis-je.

- Non voyons, restez ; nous installons les bougies.

La protestation est de pure forme. Tout le monde se lève et nous nous séparons.

Avant la partie, debout à côté de l'échiquier, je commente la soirée de la veille en compagnie de A.. Le journaliste nous rejoint.

- C'était très réussi, très plaisant n'est-ce pas ?

Nous acquiesçons. Il est vrai que la soirée était charmante, les gens agréables, l'atmosphère chaleureuse, le repas très bon et les vins d'excellente qualité ; mais la maladie du militaire, dont auparavant je n'avais qu'une conscience imprécise, pensant que ses troubles répétés fussent davantage la coïncidence d'une série de malaises éphémères que les diverses manifestations d'un mal unique, prit pour moi valeur de révélation lors de ce dîner [\[69\]](#). Néanmoins je dis :

- Vraiment très réussie, et vous du reste, vous étiez particulièrement en forme. Vous n'avez pas un peu abusé de boissons alcoolisées ?

- Abusé ?... ah ? ... non.

A. me sourit. Il renchérit.

- Vous étiez ivre en fin de soirée, n'est-ce pas ?

- Mais pas du tout, dit le journaliste.

L'arbitre s'avance. Nous prenons place. Je ne suis pas concentré. Le militaire se lève à plusieurs reprises pendant la partie. Il s'éloigne pour ne pas nous déranger, et tousse ramassé sur lui-même, une toux pénible qui plutôt que de soulager la poitrine, semble davantage déchirer les muqueuses de la gorge. Lorsqu'il se rassied, son visage creusé est couvert de sueur. Le mouchoir devant la bouche, il se tient la poitrine. Je laisse tomber un regard sur l'échiquier. Nous avons déjà joué une partie semblable. Je réfléchis quelques instants, bouge une pièce et dis :

- Je propose nulle [\[70\]](#).

Mon Adversaire accepte. Nous nous levons.

- Je vous ai déjà connu plus combatif, me dit-il.

- La position est bloquée, dis-je.

Alors qu'il s'apprête à me quitter, j'entraîne mon Adversaire à l'écart et lui demande à voix basse :

- Hippolyte est gravement malade, n'est-ce pas ?

Il baisse les yeux pour confirmer.

- Cette nuit il a encore craché du sang, me confie-t-il.

- Pendant la partie aussi, il a beaucoup toussé...

- La nuit les crises sont plus douloureuses.

Nous restons un instant immobiles l'un en face de l'autre.

- Bon après-midi, me dit-il.

Nous nous serrons la main.

Je me prépare un café et le bois sans sucre. Tout est calme. Je me promène lentement d'un bout à l'autre de la pièce. Je marche en déroulant mes membres. L'exercice me fait du bien. Lorsque je m'arrête, mes voisins ont fini de manger. Le militaire va s'étendre. Je grignote quelques biscuits et me mets au travail. Il y a près d'une semaine que je n'ai plus touché à mes papiers. Des milliers de feuilles pêle-mêle, froissées, mélangées, écornées, emmêlées, copieusement raturées, partiellement remplies ou au contraire débordantes de notes, addenda, parenthèses, astérisques, flèches multidirectionnelles, renvois à page précédente, dont finalement il ne ressort, au premier coup d'œil, qu'un feu d'artifice de points d'exclamation. Arrachées aux cahiers verts et noirs, certaines de ces feuilles datent de plus de quinze ans. J'avais alors pour projet la réalisation d'un livre d'échecs qui me semblait aborder l'idéal. De cette période féconde, où je ne remplissais pas moins de dix feuillets par jour, je ne parviens à relire que la moitié des pages, tant à ce moment ma pensée précédait ma main qui, fébrile, impatiente, trépidante, affolée et maladroite se jetait à la poursuite de mes idées au mépris des règles les plus élémentaires de la calligraphie. C'est dommage. Je feuillette ce magma en me disant - comme d'habitude - que je devrais consacrer toute une semaine à le classer une fois pour toutes. Mais un tel travail m'épouvante et comme actuellement j'ai un ouvrage en chantier, le prétexte est tout trouvé. Seules les deux cents pages consignées dans un petit classeur me sont familières. Elles concernent la préparation de mon livre sur la partie Ruy-Lopez fermée. Le travail avance bien. Il est intéressant et très motivant. Je pense que ce sera un des meilleurs du genre [\[71\]](#).

Le militaire se lève tôt. Il range ses papiers, classe ses documents, fait sa valise. Il s'assied à la grande table et toute la matinée, y compris pendant la partie, remplit des pages. La partie terminée, je demande à mon Adversaire l'autorisation d'aller saluer le malade. Nous nous présentons. Le militaire, affairé, remonte ses lunettes, me sourit et me dit, ennuyé :

- Excusez-moi Koronskis, mais j'aimerais être seul avec A.. Je lui ai rédigé un rapport d'entraînement et j'aimerais qu'il en prenne connaissance maintenant en ma compagnie. Cela ne vous dérange pas ?

Je me retire.

Mes voisins déjeunent. Le militaire ne mange pas. Il éprouve des difficultés à parler, sa voix est presque inexistante. Au fromage, le père lui demande s'il est sûr de ne rien vouloir manger. Je ne sais pas, dit le militaire. Cela vous donnerait des forces, dit le père. Pour quoi faire ? dit le militaire. Il se retourne pour tousser. Dites-moi Hippolyte, dit la mère, vous n'avez plus de nouvelles de la Fédération ? Non aucune, dit le militaire. Il épluche une pomme et mange un quartier en avalant lentement de minuscules bouchées.

Au café, le militaire se lève. Il revêt son uniforme de gala. Il cire ses chaussures avec soin. Devant la glace, il se coiffe, tire sur les pans de sa veste et se redresse. Il se regarde un long moment,

puis rejoint son lit. Il retire les draps, les plie et les pose sur une chaise. Tout habillé, il se couche sous les couvertures.

Je serre intensément la main du militaire, dont le sourire semble me reprocher mon émotion. Il me fait asseoir à son chevet, nous parlons [\[72\]](#). Je me rends compte qu'il ne s'intéresse plus qu'à sa mort. Aucun autre sujet ne retient son attention. C'est dans son tempérament d'avoir des centres d'intérêt exclusifs. Jeune c'était les échecs. Plus tard ce fut A.. Maintenant sa mort [\[73\]](#).

Pendant la nuit, je suis réveillé par un accès de toux du militaire. Dans le noir, me parviennent intacts les bruits de sa souffrance, râles, crachements, cris brefs. La mère se lève et lui apporte une tasse de thé. Le liquide chaud semble apaiser sa poitrine. Les râles se font plus doux, il se rendort.

Depuis que le militaire est tombé sur le livre d'un confesseur qui propose une méthode pour aborder la mort, il ne cesse d'en lire des passages tout haut, sur un ton que sa faible voix ne parvient pas à rendre rageur :

– Puisque vous ne pouvez plus compter sur la vie, Monsieur, tâchez de vous occuper utilement de votre salut, et de mettre la dernière main à votre préparation à la mort. Votre corps qui n'est que cendres et poussière, retournera en poussière... Il sera mis dans le tombeau tout difforme, privé de mouvements comme un corps tout animal. Mais il en sortira un jour glorieux. Plein de vigueur et comme un corps tout spirituel. La mort mettra fin à vos péchés qui se multiplieraient si votre vie était plus longue.

Il réfléchit et reprend, inlassablement :

– Puisque vous ne pouvez plus compter sur la vie, Monsieur.

A. me semble être le plus touché par la maladie du militaire, il ne m'en parle jamais. Je crois du reste qu'il n'aborde pas non plus le sujet avec le malade. Mais après chaque partie, il se rend auprès de lui et lui raconte longuement les diverses phases du jeu. Il cherche à le distraire, à l'obliger de penser aux échecs, à le forcer d'imaginer des combinaisons. En vain. Ce matin, A. m'a confié :

– Je crois qu'Hippolyte ne s'intéresse plus à rien. Je lui parle beaucoup, il m'écoute. Mais je crois que c'est de la délicatesse. Je suis persuadé qu'il est soulagé lorsque je le quitte.

À la fin de la partie, j'accompagne mon Adversaire. Le militaire nous accueille froidement. Il nous dit qu'il ne va pas très bien. Nous parlons, racontons, lui posons des questions. Il ne répond pas. Un moment, il me coupe et, à voix très basse, dit :

– J'ai mal.

En début d'après-midi, A. vient me trouver. Il m'annonce que le militaire souhaite me voir. Je le suis. Le journaliste, le père et la mère sont assis autour du lit. Je prends place à côté d'eux. Je regarde le malade. Le visage est pâle, les yeux ne brillent plus.

- Je voudrais dire quelques mots, nous dit-il.

La voix est si faible que je suis obligé de me pencher en avant pour écouter.

- Mes amis, mes chers amis, je voudrais vous dire quelques mots d'adieu. Rassurez-vous, je ne renouvellerai pas cette scène ; quoi qu'il arrive, c'est la dernière fois que je vous parle. Mais avant de vous quitter, je voudrais dire quelques mots, quelques paroles bien banales, mais que je ressens profondément. Le propre du lieu commun n'est-il pas, d'ailleurs, d'être porteur de vérité ? Il est parfois bon de rappeler des évidences sans malice. Tout d'abord, je voudrais vous dire combien je suis heureux de vous avoir tous à mes côtés en ce moment. C'est un grand réconfort pour moi. Je voudrais aussi, et surtout, vous remercier pour la chaleur quotidienne de votre présence. Même s'il y eut parfois quelques heurts, et c'est bien naturel quand on songe à la violence de certaines parties, dans l'ensemble, la courtoisie a dominé. Je souhaiterais aussi...

La voix s'étrangle. Il essaie de parler mais plus aucun son ne sort de la bouche, sa voix s'est complètement éteinte ^[74]. Il nous sourit pauvrement. Nous restons près de lui. Il se soulève, sort un carnet de sa poche et écrit quelques mots. Il déchire la page et la tend à mon Adversaire. A. lit et me donne la feuille. Je lis : « Laissez-moi seul maintenant. Bougie privée d'oxygène je m'éteindrai dans la douceur. Pensez très fort à moi et puis n'y pensez plus. » Je donne le papier au journaliste. Avant de partir, j'essaie de capter l'attention du militaire pour, du regard, lui prendre doucement la main ^[75].

Le militaire passe plusieurs nuits agitées. Maintenant sans voix, ses cris sont de longues altérations du souffle. Lorsque la douleur le surprend trop brutalement, il se redresse, se contorsionne. Parfois je l'entends donner des coups de poings sur le matelas.

Un matin très tôt, A. vient m'annoncer la mort du militaire. Bien que bouleversé par la nouvelle, ma pensée tout entière, intense et fascinée, n'est occupée que par un léger désordre, le lacet défait de la chaussure de A..

Je m'assieds sur mon lit. Le militaire est mort. Je suis... triste.

Je déteste le silence du soir. Depuis que le militaire est mort, la pièce semble plus calme, plus vide. Les bruits de voix sont rares. Du temps du militaire, sa voix chaleureuse orchestrait un brouhaha plaisant. Maintenant ne subsistent que les sons disgracieux des couverts et, parfois, quelques chuchotements de mes voisins qui, ce soir, se taisent désespérément.

Au vingt-deuxième coup de la partie, le père se lève. Il fait quelques pas vers son lit et s'assied sur le sol. La mère le rejoint. A. les regarde. La mère lui fait signe de continuer à jouer. Elle soulève le père, le soutient et l'aide à rejoindre son lit. Je propose nulle à mon Adversaire pour lui permettre de prendre des nouvelles de son père. Il refuse assez sèchement, me reprochant de

profiter de l'incident pour essayer de me débarrasser d'une position inférieure. Au trente-huitième coup, j'abandonne. Lorsque A. rentre dans son coin, le père est mort [\[76\]](#).

Le journaliste nous quitte. Pour son départ, il a prévu une fête, une soirée exceptionnelle. Depuis plusieurs mois, il fréquente l'arbitre de manière assidue. Après de longues négociations, autorisation lui fut accordée de déplacer l'échiquier afin de pouvoir dresser la grande table de A. au centre de la pièce. D'autre part, et toujours à l'issue de tractations délicates, il a eu l'assurance que les néons s'éteindraient deux heures plus tôt que de coutume, soit à huit heures. Ainsi, les flammes des quelque cent bougies prévues pour l'éclairage du dîner se découperont-elles dans la faible lumière bleue de la veilleuse. Le menu est une surprise. En fin de repas, le journaliste lira un discours.

Je fixe mes boutons de manchette. Le journaliste met la dernière main au décor de la table. Il déplace légèrement un couteau, prend du recul et remet le couvert dans sa position initiale. La mère apporte les corbeilles à pain. Le journaliste traverse la pièce de part et d'autre, balaie par terre, vide les cendriers. La démarche lourde, il se charge de l'installation des chandeliers, candélabres et autres soucoupes à thé de fortune. Passant près de moi les mains pleines de bougies, il me demande la permission d'en disposer quelques-unes sur mon armoire. Je l'aide à les placer. Lorsqu'il a fini, il vient s'asseoir sur mon lit.

- J'ai très peu dormi cette nuit, me dit-il.

Il fait bouger une chandelle entre ses doigts, la regarde, lisse la mèche.

- J'ai eu une idée pour la soirée... Voilà, j'ai eu l'idée d'organiser une partie d'échecs ; vous joueriez, A. et vous, un coup à tour de rôle contre moi. A. est déjà d'accord... Je dois vous avouer que j'en rêve depuis si longtemps, mais je n'ai jamais osé le dire. Accepteriez-vous de me faire cette faveur pour mon départ ?

- Très volontiers, dis-je.

- Vous êtes gentil, Koronskis.

Je m'assieds à côté de lui.

- Vous avez préparé une variante, vous, n'est-ce pas ?

Le journaliste baisse la tête et d'une voix enthousiaste, tourmentée et sincère, me communique son espérance de se voir attribuer le trait [\[77\]](#), sa certitude d'ouvrir par e4, ses hésitations, ses doutes, ses vous comprenez si A. joue le premier coup, ses il y a de fortes chances pour que nous jouions une sicilienne, ses mais si c'est vous à coup sûr ce sera une Ruy-Lopez, ses au douzième coup je pense que j'ai, ses une petite idée neuve, ses qui ne manquera pas de vous intéresser, ses du point de vue théorique, ses du point de vue pratique [\[78\]](#). J'acquiesce. Parfois je hausse les sourcils pour marquer ma surprise. J'acquiesce, j'acquiesce. Je n'acquiesce plus.

- Nous verrons ce soir, dis-je.

- Oui.

– Mais vous m'impressionnez. Nous aurons du mal...

Les yeux brillent, les pommettes saillent. Il sourit.

À huit heures, la lumière nous quitte. Tout est en place. Quatre-vingt-sept chandelles brûlent ; les mouvements des flammes animent la pièce de leurs jeux d'ombre lents. Assis sur le lit, je dépose deux gouttes de collyre dans chacun de mes yeux. Je referme le flacon, époussette ma veste et me rends à la réception. Le journaliste m'accueille. Pendant que la mère prépare des plats que je suppose rares, nous prenons l'apéritif. Le buste légèrement incliné, le journaliste présente à nos yeux une bouteille de vin doux d'une année exceptionnelle couchée dans un panier d'osier. Il fait le tour de la table. Lorsque la bouteille passe devant moi, je hoche gravement la tête. Le journaliste me répond par un hochement analogue. Il vérifie la propreté du verre à la lumière d'une bougie et, retenant le panier pour verser, laisse échapper quelques larmes du précieux liquide. Après un long soupir, il se décide à goûter. Il mâche longuement la gorgée, relève la tête et, modestement, sourit.

– Digne. Ce vin est digne de vous.

Il nous sert à tour de rôle et attend notre verdict avec une assurance tranquille. Je n'aime pas les vins sucrés mais n'en laisse rien paraître.

– Excellent, dis-je en pesant mon mot.

Nous passons à table. Le dîner ne s'anime pas. Les vieux vins coulent. Les poulardes comblent les estomacs. Nous ne disons rien, les verres se vident. La sauce est divine. Votre sauce est très réussie, Madame, dit le journaliste. Il s'essuie la bouche avec la serviette de la mère. Et les petites lamelles de champignon si finement découpées. Un régal. Madame vous êtes un maître ! dit le journaliste. La mère est rouge d'aise ^[79]. Elle récupère sa serviette et la plie proprement. Le journaliste reprend un gros morceau de poularde. La mère réunit les assiettes. De nouvelles bouteilles s'ouvrent. Le journaliste lève son verre.

– Je suis très content.

Il est ivre. La mère apporte les desserts, des fruits et des gâteaux. Mais ce sont des choux ! dit le journaliste. Des choux à la crème. Et on ne m'en dit rien. La mère nous sert, elle répartit les choux dans les assiettes. Le journaliste mange avec les doigts. Il se lève et, terminant ses choux debout, nous dit la bouche pleine :

– Je suis très content, mes amis, très content. Je savais que cette soirée serait réussie.

Il se laisse retomber sur sa chaise. La tête couchée sur le bras, il murmure des évocations. Vous voulez un digestif ? lui demande la mère. Il se redresse d'un coup. Il se lève, s'éloigne, trébuche, se rattrape et crie :

– La partie ! La partie ! Nous allons oublier la partie.

– Vous êtes sûr de vouloir jouer ? dis-je.

Le journaliste disparaît dans l'obscurité sans répondre. Il allume les quatre bougies d'un chandelier et nous le voyons réapparaître au fond de la pièce, tremblant parmi les flammes, en face des pièces blanches. L'arbitre va le trouver et le somme de quitter l'échiquier. Le journaliste

essaie de parlementer, mais devant l'intransigeance de son interlocuteur, il se relève. Faisant un détour par son lit, il nous rejoint avec son propre échiquier qu'il installe sur une chaise. Nous prenons place en face de lui. Le journaliste a un regard profond, la concentration s'est jointe à l'ivresse. L'air sombre, il joue le premier coup. Mon Adversaire se croise les jambes.

- Qui doit commencer ? demande-t-il.

Le journaliste devient soucieux et répond que cela ne le regarde pas, que c'est à nous qu'il appartient de prendre la décision.

- Vous voulez commencer ? me demande mon Adversaire.

- Je vous en prie, dis-je.

Il joue.

- a6 ? dit le journaliste à part soi, très perplexe.

Il se prend le menton dans les mains et réfléchit. Au bout de dix minutes, alors qu'il n'a toujours pas joué le deuxième coup, je me relève et vais manger un fruit. A. me rejoint. Vous l'avez désorienté, dis-je. Le journaliste se retourne et, sur un ton désolé, nous dit :

- Vous n'avez pas le droit de vous consulter.

Il reprend sa réflexion. Il réfléchit encore avant de prendre une décision. En lâchant son cavalier, il cherche un encouragement dans nos regards. Je m'assieds et pour lui montrer tout l'intérêt que je porte à la partie, j'attends un peu avant de jouer. Pendant une quinzaine de coups, le journaliste ne fait pas de fautes, la position reste équilibrée. Il nous regarde constamment et, inquiet, bouge sur sa chaise, remonte ses chaussettes. Chaque fois qu'il lâche une pièce, il se raidit pour parer la catastrophe ^[80]. Elle survient au vingt-et-unième mouvement. A. porte le premier coup de la combinaison. Je conclus. Le journaliste me regarde ramasser la pièce. Le regard est absent - dessoûlé. Étonné, il dit à voix basse :

- J'abandonne.

Il se lève, il est livide. Je le prends par l'épaule et le réconforte.

- Eh bien, eh bien, ce n'est pas grave, voyons.

- Ce n'est pas grave, répète-t-il machinalement.

- Vous semblez bien abattu, dites-moi. Il n'y a vraiment pas de quoi. Mais ressaisissez-vous.

- Je vais partir...

- Vous savez, je trouve que vous avez bien joué. Mais manifestement vous aviez trop bu ; alors vous avez été distrait, voilà tout.

- Je vais partir, je vais partir, répète-t-il.

Nous l'accompagnons jusqu'à son lit. Il ne fait plus attention à nous. Il s'allonge. Nous restons debout en face de lui.

- Vous n'avez besoin de rien ? demande A..

– Laissez–moi. Laissez–moi seul un petit moment, j’ai besoin d’être seul. Je vais revenir pour lire mon discours, mais maintenant, laissez–moi.

Nous le quittons. A. me demande si nous n’aurions pas dû le laisser gagner.

Le journaliste nous rejoint. Il s’est passé le visage à l’eau ; quelques gouttes s’attardent encore sur les pommettes. Il porte une valise. La pièce est sombre. Les bougies se meurent, la cire s’accumule sur le socle des chandeliers. À peine éclairés, les restes du repas de fête ont un éclat étrange. La table est couverte d’assiettes sales, de verres vides, de salières renversées. Tout autour, sur la nappe, gisent des morceaux de gâteau entamés, des épiluchures de fruit, des mégots couverts de sauce et une multitude de bouts de pain. Le journaliste se dégage une place et s’assied sur le bord de la table. Il est défait. Les cheveux ne sont pas coiffés, la cravate est négligée. Il nous sourit. Il sort un papier de la poche de sa veste et commence à lire.

– Madame, messieurs, très chers amis. En quelques rares circonstances de la vie, nous vivons certains jours avec une singulière intensité, comme si la mémoire, le cœur et la raison se tenaient à l’affût, tous les trois rassemblés. Ce jour, pour moi, est de ceux–ci. Si aujourd’hui, il me fallait de mes sentiments broser le tableau, ma palette j’en suis sûr, oscillerait entre les sombres couleurs de la tristesse et la triomphante luminosité de la joie. C’est à dessein que je parle de triomphe, car c’est la joie toujours, qui finit par triompher. Mais si j’écarte résolument la tristesse, mes amis, je ne puis en faire autant de la gravité. C’est en effet empreint d’une certaine gravité qu’il me faut considérer ce jour, car pour moi l’heure de la retraite a sonné ; nulle amertume toutefois ne saurait venir entacher cette retraite, ce n’est pas une retraite militaire…

Il quitte son papier des yeux et esquisse un sourire. Nous saluons son astuce en inclinant la tête. Le visage très pâle, il reprend de la même voix sourde :

– Mais tout ne s’arrête pas avec moi, et il faut le dire : heureusement. La noble lutte du noble jeu continue. Il faudra donc encore vous battre mes amis, dans l’amitié, la courtoisie, mais sans relâchement, honnêtement et de toutes vos forces. Permettez–moi très simplement de vous souhaiter un grand courage. Je voudrais, avant d’en finir, rendre hommage à la mémoire de nos chers disparus. Le militaire d’abord, cet homme charmant, la courtoisie personnifiée ; ce personnage brillant, au contact enrichissant, nous a quittés. Il est mort bien jeune, soixante–neuf ans, mais il est mort dans l’amitié de ses proches et le respect de tous.

Le journaliste lit d’une voix plus basse, la feuille tremble dans sa main. Il fait un pas en direction de la mère et de A..

– Ensuite, monsieur votre père. Huit mois seulement après la disparition du militaire, le pauvre homme s’est éteint. C’était un homme réservé, je dirais même secret, mais profondément attachant pour qui voulait l’approcher. Je peux vous le dire, j’étais son ami. Comme j’étais l’ami d’Hippolyte. Je pleurerai longtemps ces êtres exceptionnels. Mais que la gravité n’ait pas le dernier mot… Je ne serai pas là pour vos quatre–vingt ans, Madame, mais de tout mon cœur, je vous souhaite beaucoup de bonheur et une longue vie. Et puisqu’il me faut maintenant finir, laissez–moi conclure avec le grand Racine : Madame, je me tais, et demeure immobile [\[81\]](#).

La mère l’embrasse sur les joues.

L’arbitre ouvre la porte. Un rai intense de la lumière du couloir s’allonge sur le sol de la pièce. Le

journaliste se penche pour ramasser sa valise. Le haut de sa tête pénètre dans la lumière, et le rayon de plein fouet éclaire ses cheveux blancs. Il soulève la valise. L'arbitre ouvre et ferme lentement la porte, suivant le mouvement régulier d'un balancier. La lumière chancelle, les ombres dessinent des marques noires sur les visages. Je ne vois pas les yeux du journaliste. La valise semble lourde. Nous l'accompagnons, nous l'entourons. Il change sa valise de main et sort. L'arbitre referme la porte.

Finale

Je marche d'un bout à l'autre de la pièce. Tous les matins, je m'oblige à marcher pendant vingt minutes. L'exercice est pénible, mais il est indispensable parce que mon sang circule mal. Au réveil, mes jambes sont lourdes. Le mouvement que je leur impose réchauffe les muscles et, à mesure que je marche, je sens que mes chairs se revitalisent et peu à peu l'impression désagréable disparaît. Les derniers mètres sont difficiles. Si je force, je risque de compromettre tout le bénéfice de ma promenade ; alors je préfère m'arrêter, reprendre tranquillement mon souffle, laisser respirer les muscles et attendre le regain d'énergie qui me permet de terminer mon parcours. Je rejoins mon lit ; je m'assieds et souffle longuement.

À dix heures l'arbitre frappe trois fois dans ses mains. Je me lève. Mon Adversaire en fait de même en face de moi. Nous marchons tous les deux vers l'échiquier ^[82]. Le mouvement se fait dans le plus grand silence, seule ma semelle grince au contact du sol. A. évolue tout en souplesse, une souplesse ample qui le ploie à chaque pas. Ma démarche est plus raide, je progresse par à-coups. Notre progression est sy métrique. À mesure que nous nous approchons de l'échiquier, la distance qui nous sépare diminue. D'ordinaire nous atteignons notre but au même moment, mais il nous arrive, lorsque nous sommes d'égale bonne humeur, d'abandonner le chemin le plus direct pour faire mouvement l'un vers l'autre ; nous nous serrons alors la main et faisons les derniers mètres ensemble. Ce matin, mon Adversaire garde la tête baissée.

Je m'assieds.

Nous nous saluons du regard.

La position reste morne. La partie s'achemine vers la nullité, mais à cause de la douleur persistante que je ressens dans le mollet, je souhaite y mettre fin. Après quelques coups j'abandonne. A. se lève le premier.

– Vous venez de perdre quatre parties d'affilée, me dit-il, mais rassurez-vous, le sacrifice était imparable.

L'excessive bonne humeur qui accompagne ses victoires m'agace un peu. D'autant que lorsqu'il perd, il s'en va sans un mot.

– Votre position était perdante, dis-je.

Il me regarde évasivement ; il n'a pas entendu. Je répète :

- Votre position était perdante. Si je n'avais eu un malaise, vous n'auriez pas pu la sauver.
- Ah pardon ! Il est vrai que la position était confuse, mais si quelqu'un avait l'avantage, c'est bien moi.
- Vous êtes de mauvaise foi...
- Pas du tout, c'est vous.

Nous regagnons nos lits. À chaque nouveau pas, nous nous éloignons davantage l'un de l'autre. Nous atteignons nos lits au même moment. Nous nous asseyons. Le silence est rompu par le bruit de deux matelas qui se compressent. Mon lit émet un son aigu, celui de A. plus grave ; en se contractant ensemble, ils forment un accord. Les ressorts rebondissent, leur écho se fait entendre. Je chausse mes pantoufles.

Des frissons insidieux me parcourent le corps, j'ai froid. Je tire les couvertures, les plaque contre ma poitrine et frotte doucement les seins ; c'est bon, un peu de chaleur me pénètre. Je me tourne de côté et, les yeux refermés, tâche de glaner quelques minutes de sommeil supplémentaire. Toutes les nuits, j'espère dormir jusqu'au lever des néons, mais je n'y parviens que rarement, et encore est-ce dû à des insomnies prolongées lors des nuits précédentes. Je passe douze heures au lit, mais n'en dors que quatre, parfois cinq ; pour le reste je cherche à m'endormir. Quand, découragé, je suis fatigué d'essayer, je fixe le plafond et observe les différentes nuances de bleu qui, en lacis diaphanes d'une infinie variété, ondulent sur le plâtre au gré des caprices de l'intensité électrique de la veilleuse. Je me délasse au spectacle de ces entrelacs, et cela me repose.

Je me lève. J'ai peu dormi, mais l'absence de douleur dans les jambes me met d'excellente humeur. Maintenant, chaque fois qu'il m'arrive encore de me bien porter, j'ai le sentiment de connaître un état anormal, nécessairement passager, qu'il convient d'apprécier et de fêter. Le simple fait de ne pas souffrir me rend heureux, et quoique dans une certaine mesure, mon bonheur ne soit pas fondé, je le savoure, comme je savourerais une victoire personnelle. Ma promenade n'est que douceur. Les jambes obéissent, les muscles sont détendus. Au retour, je n'ai besoin d'aucun repos. Je prends le petit déjeuner assis sur le lit. Bien qu'il me procure de désagréables palpitations cardiaques, je ne peux me passer du café ; quand j'ai arrêté d'en boire, au profit du thé, je me sentais si malheureux que faisant fi des désagréments qu'il m'occasionnait, je m'y suis remis. Je le bois très léger. Aujourd'hui, le liquide est extrêmement noir au fond de la tasse. Je le regarde en souriant et, me réjouissant d'avoir fait un café si fort, ravi de mon imprudence, j'en bois trois gorgées, pas davantage. En m'essuyant la bouche, je me demande si je ne pourrais pas profiter de cette bonne journée pour prendre une douche entièrement nu, ou tout du moins en sous-vêtements. Je cherche ma canne des yeux et me rends dans le cabinet de toilette. J'ôte ma veste, ma chemise et mon pantalon, les plie soigneusement et entre sous la douche. Pour plus de sûreté, je garde mes pantoufles. Je me place bien en dessous du pommeau, remonte mon caleçon et ouvre les robinets. Le contact de l'eau tiède est un des plaisirs les plus rares que je connaisse, j'en abuse tant je reste longtemps sous l'eau ^[83]. Au moment de sortir, je prends appui contre le mur, sors une jambe, puis l'autre.

N'ayant plus rien à faire chez moi, je décide de prolonger le plaisir que je tire de la partie en arrivant de bonne heure à l'échiquier. Au moment de partir, je croise le regard de la mère. Nous nous saluons. Comme elle n'accompagne plus mon Adversaire lorsqu'il va jouer, nos relations se bornent maintenant par la force des choses, à de lointains échanges de politesses.

À dix heures l'arbitre frappe trois fois dans ses mains. Mon Adversaire se lève. Je suis des yeux sa lente progression. Apparemment il souffre, il se déplace plus difficilement que d'habitude. Il s'assied.

- Avez-vous passé une bonne nuit ? dis-je.

Il ne répond pas.

Il joue le premier coup, sa main tremble.

Il est fréquent que je sois entraîné dans mon passé par la simple vision d'un coup sur l'échiquier ; tous sont en effet plus ou moins imprégnés de mon histoire et m'invitent au souvenir. Ainsi, je me souviens de cette heure de recherches où j'ai senti la lente pénétration de mon esprit par son idée, de cette minute où j'ai compris qu'il allait me battre, de cette seconde où, après cinquante minutes de réflexion, les ongles dans la chair, je me suis enfin résolu à prendre la pièce ; ce jour-là, à ce moment-là, lui et moi, au millième de détail près, nous pensions la même chose, précisément la même chose : aussi profondément que possible les divers aspects de la position étaient inscrits dans nos encéphales, dans nos méninges, dans tous les lobes cérébelleux ^[84]. Nos cerveaux n'étaient qu'un, tout entier sillonné par les infinies conséquences du sacrifice. À cet instant exact, je crois que nous atteignons la plus grande proximité possible entre êtres humains, l'union intellectuelle la plus pure. Nous nous haïssions ^[85].

Aujourd'hui, nous sommes bien loin de cette intimité ; je cherche à peine à parer le sacrifice. Mon Adversaire échange une pièce. Il est concentré, absorbé par le jeu ^[86]. Les yeux bleus ne brillent plus, les iris se sont fondus dans deux petits lacs glauques. Le front est strié de veines apparentes. De chaque côté du nez, prennent naissance de profondes rides dont les affluents quadrillent tout le visage. La bouche est molle. À la place du cou, deux lambeaux de chair relâchée soutiennent la tête. Le vieillard est tendu, attentif, plongé dans les pièces. Je pense qu'il va mourir.

Mon Adversaire s'est recouché. La mère fait la vaisselle de la tasse qu'elle a coutume de lui servir au retour des parties. Elle l'essuie, la range dans l'armoire et, ouvrant le tiroir du bas, sort son lainage. Elle s'installe sur une chaise à côté du lit et commence à tricoter. De temps à autre, elle s'interrompt et regarde son fils. Il dort. Satisfaite, elle entrecroise de nouveau les aiguilles à vive allure, déplaçant les mains avec la naturelle précision des gestes inconscients. L'ouvrage est posé sur ses genoux. Il s'agit d'une laine violette ; l'ensemble n'a pas de forme convenue, seule l'extrémité est arrondie. Je pense à une jupe. Regardant mieux, je suis intrigué par l'ouverture très nette, béante, qui est ménagée au centre du vêtement et je m'étonne, l'esprit empreint d'une rare bonne humeur, que la mère se confectionne une jupe qui laisse un vide manifeste à la place du sexe ou des fesses. Remontant mes lunettes sur mon front, non tant pour mieux voir que pour présenter une image flatteuse de mon profil, je suppose, les sourcils froncés, que c'est pour me séduire qu'elle se tricote ainsi une jupe aussi audacieuse. Elle veut me séduire. Il faut reconnaître, ma foi, que je suis un esprit de qualité, et que, tant dans la tenue que dans les manières, je suis d'une rare distinction ; bref il faut admettre que je suis en tous points un vieux monsieur admirable ^[87]. Seulement, je crains qu'il faille me rendre compte, en reposant mes lunettes sur les yeux, que la mère n'est pas précisément mon genre. N'importe. Si, mue par l'admiration, elle en venait à me proposer le remariage, j'accepterais. Elle me ferait mon lit. Elle me servirait des tasses

de thé après les parties. A. serait contraint de m'appeler papa, ou Monsieur. Je me surprends à sourire. Il est vrai qu'il y a bien longtemps que je n'ai plus échafaudé d'idées aussi cocasses, mais de la même manière que je me surveille pour ne pas soliloquer, j'évite de rire tout seul.

La mère tend les bras et considère son ouvrage. Il s'agit d'un chandail, l'ouverture est jugulaire.

Depuis longtemps mon Adversaire ne m'adresse plus la parole. Même quand il gagne, il ne fait aucun commentaire et ne me serre pas la main. Il ne quitte plus son lit, il ne parle à personne.

Au réveil, j'étais tellement engourdi que j'ai jugé nécessaire de faire quelques mouvements de gymnastique. Bien que je me sois limité aux plus simples, comme me pencher vers le sol, ou lever puis baisser les bras, ils m'ont épuisé. Mes douleurs dans les jambes, qui se manifestent parfois de façon aiguë sous forme de crampes, sont chroniques. L'exercice m'est indispensable ; je décide donc de faire ma promenade.

Les néons sont allumés depuis peu. En face de moi, la mère garnit le plateau du petit déjeuner de son fils, elle beurre une tartine, remplit une tasse de thé. Lorsqu'elle se présente devant A. avec le plateau, il demeure immobile dans son lit. La mère le lui tend, il ne bouge pas. Tiens, dit la mère. Je n'ai pas faim, dit A.. Il se tourne sur le côté. Encombrée par le plateau, la mère essaie de le secouer. Elle pose le plateau et insiste, le secoue plus violemment. A. se redresse d'un bond, furieux, tremblant, la chemise de pyjama ouverte sur les quelques poils blancs de sa poitrine nue. La mère le prend par les épaules pour essayer de le calmer. Laisse-moi ! crie A.. La mère veut répondre. Tais-toi ! crie A.. La mère se cambre. Elle prend le plateau, le monte à bout de bras jusqu'à sa tête, et le lâche.

Il s'écrase au pied du lit. La tasse est brisée, le thé s'allonge en une petite mare. A. tremble de tout le corps. Il se jette hors du lit et, évitant les débris de faïence, approche lentement de la mère. Elle l'attend, droite, les bras croisés sur la poitrine. A. s'immobilise en face d'elle. Ramasse, dit-il. La mère le regarde en silence. Ramasse ! hurle-t-il.

J'interromps ma promenade [\[88\]](#). Je ne peux plus endurer cette tension, elle m'opresse. Je fais un pas dans leur direction et, rassemblant mon courage, les salue à voix haute. La mère se tourne vers moi et répond aussitôt. A. ne bouge pas, il continue de fixer la mère. Elle ne fait déjà plus attention à lui ; elle va chercher un torchon, s'agenouille avec difficulté et ramasse les éclats de faïence. En épongeant le liquide, elle relève la tête et regarde son fils de cet air terriblement fier qu'elle n'a cessé d'affecter. A. est agité de secousses, il va se recoucher.

Je rentre chez moi. Je bois une tasse de café et décide de me rendre à l'échiquier. Alors que je ne suis plus qu'à quelques mètres de mon point d'arrivée, je ralentis, fouille mes poches et m'immobilise. Je repars en sens inverse, j'ai oublié ma feuille de partie. Bien que ce soit la seule chose à laquelle il me faille penser, il m'arrive parfois de l'oublier. De retour chez moi, je m'accorde quelques minutes de repos sur mon lit. Je plie soigneusement la feuille de partie, me lève et repars. Il n'y a pas si longtemps, il m'est arrivé, dans des circonstances semblables, de repartir sans ma feuille de partie.

Assis devant l'échiquier, je remonte la jambe de mon pantalon et me masse longuement le mollet,

dont le muscle est très raide depuis ce matin.

J'attends.

Mon Adversaire dort à plat ventre sur les couvertures. La mère se rase, assise à la grande table, devant un miroir de main. La pièce est silencieuse. De temps à autre un des néons crépite.

J'attends.

À dix heures l'arbitre frappe trois fois dans ses mains. Mon Adversaire est toujours étendu, le bras ballant qui pend hors du lit. L'arbitre met en marche le mécanisme d'horlogerie de sa pendule. La mère va le prévenir. Comme il ne bouge pas elle le secoue. Laisse-moi dit A.. Tu dois aller jouer, dit la mère. Je n'ai pas envie, dit A.. Tu le dois, dit la mère. Je n'ai pas envie, dit A.. Tu n'as pas le droit, dit la mère. Laissez-moi, dit A.. La mère l'empoigne par la veste et, de toutes ses forces, essaie de le soulever. Il la repousse. Elle revient à la charge, agite les bras pour trouver une prise. A. se redresse, l'immobilise et la frappe.

La mère se fige.

La mère est assise à la grande table, immobile, les mains jointes ; parfois elle frissonne. Au bout d'un moment, A. la rejoint. Debout derrière elle, il attend, indécis. Brusquement il l'enveloppe de ses bras. La mère se contracte, mais bientôt se détend, se retourne et le regarde. Elle se lève et ils s'embrassent, sans un mot ils s'étreignent.

Va vite te préparer, dit la mère. A. s'habille à la hâte ; il éprouve des difficultés à enfiler le pantalon, il ne met pas de chaussettes, il repousse les chaussures. Il prend la veste, noue sa cravate et va s'asseoir. La mère lui sert une tasse de thé. Bois vite, dit-elle, tu as déjà perdu une demi-heure. A. veut saisir la tasse, mais sa main tremble tellement qu'il y renonce. Veux-tu que je t'aide ? demande la mère. Non ! dit A.. Il saisit la tasse en une fois et la renverse sur son pantalon. De rage, il fait basculer le couvercle de la théière. La mère s'empresse de prendre une serviette et s'agenouille en face de lui, il la repousse. Il part à travers la pièce, pieds nus, la veste fermée et la cravate nouée. Il marche, il titube. Il conserve l'équilibre en vacillant de droite à gauche, de plus en plus vite. Sans un mot, il s'assied en face de moi. Je le regarde, il me fait peur.

Lorsqu'il avance la main pour jouer, je suis gêné tant sa main bouge ; elle tremble comme jamais. Il saisit son pion roi en cognant les voisins. Il l'élève quelque peu et parvient à le déposer deux cases plus loin. Il me regarde.

- Vous souriez ! Cela vous amuse que je tremble, n'est-ce pas ? À votre place, je ne rirais pas. Vous venez de perdre sept parties d'affilée !

Je baisse les yeux.

Il n'est pas vrai que j'ai souri.

Les pièces de mon Adversaire recouvrent de manière approximative les cases qu'elles sont censées occuper. Il ne les déplace qu'à deux mains et, de la paume, les couve jusqu'à leur nouvelle destination. Lorsqu'il les lâche, un rictus déforme sa bouche ; sous la lèvre supérieure s'emballe un petit nerf furieux.

Je suis dans l'incapacité de le quitter des yeux, je joue sans réfléchir, je laisse une pièce en prise.

La tour. La tour n'est pas gardée. Mon Adversaire la regarde. Les yeux sont des grappins. Il se penche en avant, avance les mains, soulève la pièce, et soudain tout le corps se convulse. Il ne contrôle plus ses mains qui, tendues, appliquées, tentent de se poser, mais zigzaguent. Une pièce tombe. Il veut la relever, deux nouvelles pièces basculent.

- Excusez-moi...

Il cherche encore à se maîtriser, mais bientôt abandonne ses mains qui, libres et folles, balayent d'un coup tout l'échiquier ; seules quelques pièces restent debout.

L'arbitre est au-dessus de lui. Il dit :

- Vous avez bougé plusieurs pièces lors d'un même coup. Toute irrégularité est sanctionnée par la défaite. En conséquence, Koronskis gagne la partie. L'incident est clos.

- Non, l'incident n'est pas clos ! crie mon Adversaire. Vous n'avez pas le droit ! Vous n'avez pas le droit de faire ça ! Vous avez bien vu que c'était involontaire, vous avez bien vu que je ne voulais pas bouger plusieurs pièces. Mais dites-le, Koronskis ! Dites-le que je ne voulais pas bouger plusieurs pièces ! Dites-le !

Je baisse la tête.

Mon Adversaire se dresse en face de l'arbitre.

- Non vous n'avez pas le droit ! Vous n'avez pas le droit ! Comment vais-je faire maintenant si je ne peux plus la contrôler cette main... oui cette main que j'agite là devant vous... qui s'agite toute seule devant vous... regardez-la... regardez-la bien ! Cela vous amuse n'est-ce pas ? Mais comment vais-je continuer ? Dites-moi, comment ? Vous voulez que j'arrête de jouer. C'est cela ! Ah, mais je sais : vous protégez Koronskis ! Vous croyez que je n'ai pas remarqué votre manège... vous le protégez ! Parce que maintenant je l'écrase, vous avez trouvé un moyen pour m'empêcher de continuer. Je le bats tous les jours. Et rien ne pourra m'empêcher de le rejoindre. Rien. Regardez-le, ce vieux, ce vieillard qui a besoin de votre aide pour gagner. J'aurais honte, Koronskis, à votre place. Vous venez de perdre la dernière parcelle d'estime que j'avais pour vous. Vous êtes vieux, Koronskis !... oui, c'est une insulte, vous êtes vieux ! Moi je suis physiquement diminué, mais cette vieillesse-là, on ne la choisit pas. Mais votre vieillesse à vous, Koronskis, le renoncement de tout, la perte de la dignité, le besoin d'être assisté... vous l'avez voulu ! Moi je tremble !... mais je vis, moi ! Je me bats ! Et si vous vous liguez tous les deux contre moi, je vous battrais tous les deux ! Non ! Non ! Vous n'avez pas le droit... oh je vous supplie de revenir sur votre décision... ce n'est pas possible... il n'est pas possible que je ne puisse plus continuer à jouer... revenez sur votre décision... je vous en supplie... oh je vous en supplie... à genoux...

Il s'agenouille.

Il est pieds nus, à genoux, et il pleure. Les larmes rendent inintelligibles ses derniers mots. Attirée par ses cris, la mère arrive. Elle le relève, le console. L'arbitre se retire. Je m'éloigne.

Mon Adversaire a perdu toute pudeur, toute réserve, toute dignité. Il a encore frappé la mère, il a encore hurlé [1891](#). Le lendemain de son plus vif éclat, il est venu s'excuser auprès de moi, en termes graves, sincères. Il n'a pas voulu me faire croire qu'il ne pensait rien de ce qu'il avait dit, mais plutôt qu'il n'eût pas dû me le dire. Ensuite il est tombé dans un état de prostration. Depuis, il tremble doucement, perpétuellement, tête basse, en silence.

Mon adversaire se prépare. Il embrasse la mère. Elle suit son départ, le porte du regard, le pousse des yeux. À chacun de ses pas, elle se déhanche comme pour le soutenir. Au milieu de la pièce, A. ralentit. Il s'arrête. Dessinant une spirale imparfaite, il s'affaisse sur sa canne et pose la tête sur les mains, en appui sur le pommeau. Il inspire à plusieurs reprises et, par menues saccades crachotantes, expire l'air inhalé. Il se redresse. Il repart.

Lorsque mon Adversaire quitte la mère pour se rendre à l'échiquier, lorsqu'il rentre, lorsqu'il joue, je pressens continûment sa mort imminente. La maladie l'a tellement transformé qu'il devient pénible de le regarder. Pourtant, lorsqu'il vient jouer, il soigne sa tenue. Mais le costume est à présent beaucoup trop large pour lui ; la cravate, parfaitement nouée, fait ressortir la maigreur du cou et, bien coiffés, ses cheveux hérissés en blanches touffes éparses, révèlent toute la tristesse de sa calvitie désordonnée. Il enrubanne sa misère d'un joli nœud, il habille sa détresse de rose. Le contraste est atroce.

J'entends un vrai bruit. Mon Adversaire est couché sur le sol, la main droite tendue vers l'avant, vers la porte, vers moi, vers l'échiquier. L'arbitre est déjà là pour lui porter secours, il tente de le soulever par les épaulettes de la veste. La mère accourt. Je suis immobile, les yeux dans les yeux bleus de A..

La mère s'est assise sur le sol, elle lui caresse le visage. L'arbitre lui prend le pouls. Et je suis encore tellement loin d'eux, bras ballants, tête offerte, je me précipite. L'arbitre se relève. Je prends la main de A. et la presse, la serre désespérément, pour le faire souffrir [\[90\]](#). A. retombe sur le dos. Je lâche sa main. Devant moi, l'ombre de son corps est étendue sur le mur, au ras du sol, ombre de mer qu'agitent encore quelques vaguelettes mourantes [\[91\]](#).

Couché sur mon lit, la tête écrasée dans l'oreiller, je ne ressens rien, je ne bouge pas, ni ne pleure. Je sais des instants vides [\[92\]](#).

Des bougies sont dressées aux quatre coins du lit. La mère a veillé le corps toute la nuit. Elle est toujours assise, de dos, et m'empêche de voir le visage. Je me penche de côté et découvre le cadavre étendu, la tête de profil posée sur un coussin. Les traits sont doux, reposés. Je suis attendri.

L'arbitre frappe trois fois dans ses mains. Je me lève et marche vers l'échiquier. L'arbitre m'attend. Je m'assieds et le regarde, il ne dit rien. Je ne sais que faire et le silence dure.

Il dit :

– Un événement nouveau fait que le déroulement des parties prendra une forme nouvelle. Je vous rappelle le règlement : une partie est gagnée si, au bout d'une heure, votre adversaire n'a pas joué.

- Mais, dis-je.

- Oui.

- Non... je...

- Je vous rappelle que vous pouvez jouer cinq parties par jour. Il vous suffit d'établir une demande par une lettre dûment datée et signée. Je vous signale que vous avez tout intérêt à profiter de cette possibilité.

Il s'éloigne.

J'ignorais qu'il fût possible de jouer plusieurs parties par jour. Pourquoi ne l'a-t-il pas dit plus tôt ? Mon Adversaire aurait sans doute accepté et nous aurions fini, maintenant [1931](#).

Je regarde l'échiquier. La position est vierge. Que dois-je faire ? Dois-je jouer un coup ? Faut-il, parce que j'ai les blancs, faire un mouvement pour gagner la partie ? L'arbitre n'est plus là. Je me résous à aller le trouver. Arrivé à sa hauteur, je n'ose lui adresser la parole. Je me place bien en face de lui pour l'inviter à me poser une question. Il ne dit rien. En détournant la tête, je dis :

- Dois-je jouer le premier coup ?

- Comme il vous plaira.

Pour avoir une confirmation plus ferme, je dis :

- De toute manière, je gagne la partie.

- Non.

Une trop longue posture debout me fatigue, je me sens défaillir.

- Mais ne venez-vous pas de me dire que je pouvais en faire à ma guise ?

- C'est exact.

Je ne comprends pas. Peut-être se montre-t-il évasif parce que je ne le regarde pas dans les yeux ? Je le fixe, les yeux filent vers le plafond.

- Je suis désolé d'insister, mais je voudrais savoir à quelles conditions je gagne la partie.

- Il me semble que je vous l'ai déjà dit.

- C'est vrai, mais cela reste confus dans mon esprit. Au riez-vous l'obligeance de me le dire à nouveau ?

- Une partie est gagnée si, au bout d'une heure, votre adversaire n'a pas joué.

Je vais me rasseoir. Je ne sais toujours pas si je dois jouer un coup. À tout hasard, j'avance mon pion roi de deux cases.

La voix de l'arbitre me fait sursauter. Elle n'est pas puissante, mais après une heure de silence, elle m'a effrayé. Il dit :

- A., vous ne vous êtes pas présenté. En conséquence, vous perdez la partie. Le nouveau score est de sept mille cinq cent neuf à six mille quatre cent treize ^[94].

J'ai très peu dormi, mais lorsque je me suis réveillé, mon Adversaire et la mère n'étaient plus là. Les lits étaient faits. Leurs effets personnels avaient disparu. Sur ma chaise avait été déposé un chandail en grosse laine violette, et un morceau de papier avec ces mots : « Pour Monsieur Koronskis ».

L'arbitre frappe trois fois dans ses mains. Pourquoi continue-t-il de frapper ? Je suis seul dans la pièce et déjà assis devant l'échiquier. Qui prévient-il ? Au bout d'un moment il vient à moi.

- Il est dix heures. Je mets en marche la pendule de A.. Je vous signale que tant que je n'aurai pas reçu votre lettre, vous continuerez à ne jouer qu'une seule partie par jour.

- À ce propos, dis-je, je voulais vous demander s'il y a une formule consacrée pour la lettre ? Je vous avouerais que je suis dans l'embarras pour la rédiger.

Il ne dit rien.

Il ne s'en va pas du reste, mais ne répond pas.

- Que dois-je écrire pour la lettre ?

- La lettre. ^[95] répète-t-il sur un ton qui n'est ni une réponse, ni une interrogation, mais une sorte d'enchaînement qui invite l'interlocuteur à poursuivre.

- Vous savez bien, la lettre.

- Quelle lettre.

- Ma demande pour jouer plusieurs parties par jour.

- Il me semble que je vous l'ai déjà dit. Vous devez m'adresser une lettre dûment datée et signée.

- J'entends bien, mais la date...

Je laisse traîner le mot, il n'enchaîne pas. Je poursuis :

- La date, je... je ne...

Il s'éloigne.

Après la partie, je m'étends sur le lit.

Je me redresse, enlève ma chemise et, immobile en maillot de corps, je regarde le chandail. Il est très large, violet, avec le col roulé. Je le mets lentement. Le contact de la laine sur la peau nue est rêche. Je me frictionne les bras pour m'y habituer. Et de nouveau je m'allonge sur le dos.

L'arbitre vient à moi. Il dit :

- J'ai bien reçu votre lettre. Je vous signale que vous avez oublié d'y apposer la date, je l'ai ajoutée moi-même. J'ai pris connaissance de votre requête. J'ai fait le nécessaire en conséquence. Je vous informe que les parties se joueront désormais à dix heures, quinze heures, vingt heures, une heure du matin et six heures du matin.

- Je devrai me déplacer pendant la nuit !

Je me pince les lèvres, je n'aurais pas dû le dire. Immédiatement j'ajoute :

- Ne pouvez-vous pas grouper les parties ?

- Non.

- C'est que, vous comprenez, je dors très mal... je crains fort que je ne puisse pas soutenir un tel rythme, et...

Il me coupe, c'est la première fois qu'il accepte la conversation.

- Il fallait réfléchir avant d'établir votre demande.

- Mais entendez-moi bien, je ne souhaite nullement y renoncer ; simplement je vous demande de rapprocher l'heure des parties. Ne serait-il pas possible de les grouper pendant la journée ?

- Non. Une partie dure cinq heures. C'est tout ce que je peux faire.

- Mais les parties ne durent plus qu'une heure...

- Cinq heures.

- Plus maintenant...

- Pourquoi. demande-t-il de la curieuse façon qu'il a de poser les questions d'une manière affirmative. [\[96\]](#)

Ce n'est rien. C'est un murmure, deux petites notes qui se succèdent avec une régularité hallucinante. Un jour j'y ai prêté l'oreille, distraitement ; j'étais seul en face de la pendule et j'attendais que l'heure passe. Le silence était doucement rythmé par son imperceptible chant. J'ai écouté le tic, le tac, un moment, un long moment, puis j'ai voulu penser à autre chose. C'était trop tard. Le bruit battait dans mes pensées, lancinant ; toujours doux, mais inexpugnable. Les battements collaient à mes tympans, la pendule était greffée dans mon esprit, définitivement.

Le Tic, le Tac, le Tic, le Tac. [\[97\]](#)

L'arbitre frappe trois fois dans ses mains. Je me lève. Je marche. Mes jambes sont raides, les mollets sont gonflés. À chaque pas, je m'appuie lourdement sur ma canne. Je marche. La douleur me fige soudain les mâchoires. Je me laisse tomber sur le sol, tends la jambe et pétris la chair durcie, je la tords pour atteindre le cœur du muscle. Mais la crampe ne cesse pas, je souffre, j'halète, je me couche sur le côté... et cela dure. Je me relève. Je marche. Je m'assieds en face de la pendule. Je ne vois plus qu'elle, l'aiguille qui se déplace, l'étoile qui tourne, le drapeau qui

penche, qui vacille, qui tombe. Je me lève. Je marche. J'atteins mon lit... je me couche et essaye de m'endormir ; déjà l'arbitre frappe trois fois dans ses mains. Cinq fois par jour. Je me lève. Je marche.

La pendule.

Je baisse les paupières, enfonce ma nuque dans la mollesse de l'oreiller, dépose mon bras le long du corps, la main contre la cuisse, et expire longuement. De mes lèvres entrouvertes s'échappe un long soupir, lent, régulier. La poitrine apaisée, je couche mon avant-bras sur le front pour en faire une compresse qui recouvre les yeux et soulage les tempes ; puis je m'efforce de détendre mes membres, de les décontracter pleinement, au point de les sentir se séparer de moi, s'évaporer lentement de ma conscience et devenir des chairs indépendantes. Mais ils s'accrochent, résistent et se maintiennent. Tendus et lourds, ils demeurent des corps morts qu'il me faut traîner sur le chemin de l'assoupissement, chemin que j'emprunte maintenant cinq fois par jour. Oui, après chaque partie, je me recouche... et répète les mêmes gestes rituels de ma minutieuse préparation au sommeil. À une pensée que je médite lâchement, j'essaie de joindre quelques détails inconscients de mon demi-sommeil pour que ceux-ci m'entraînent vers les zones plus obscures où le sommeil règne. La route est longue et ne mène plus nulle part. Comme mon corps, mon esprit est raide. À la moindre déviation, il me ramène au point de départ : dans mon lit, éveillé, pensant. S'endormir n'est pas une prouesse de la volonté, mais un engourdissement passif, une souplesse. Une souplesse qui me manque. Je ne dors plus, plus du tout.

Je prends appui sur le matelas, écarte les draps et glisse une jambe sous les couvertures. Dès que je sens la perte d'équilibre, je me laisse tomber. Je reprends mon souffle et attire l'autre jambe.

Je ferme les yeux.

Dans le noir je me vois... je vois mon corps étendu sous les draps, l'avant-bras replié sur le front, je me vois en chaussettes, vêtu d'un pantalon noir et d'un chandail violet, le col roulé qui monte jusqu'au menton, je vois mes joues aussi, je les touche en pensée, elles sont rugueuses, à proximité des oreilles sont des poils blancs plus longs que j'évite de raser de peur de me couper, ou que je ne remarque plus quand en face du miroir, je me rase en tremblant, mais que je me promets de raser à l'avenir, et je fais d'autres promesses encore, je me promets de me raser tous les jours, et de changer de vêtements, et d'essayer de me laver, et pas seulement les gencives, et j'attends, j'attends toujours ce glissement incontrôlé vers le sommeil qui me délivrerait, mais rien ne se passe, mais jamais rien n'arrive, l'équilibre est parfait, le maintien impeccable.

J'ouvre tout grands les yeux ! [\[98\]](#)

Je me redresse dans mon lit et, la tête penchée en avant, me masse doucement le front pour me calmer.

Deux cerveaux contradictoires luttent dans mon esprit. Pendant que l'un tâchait de s'abandonner pour trouver le sommeil, l'autre était tendu pour observer les infléchissements de la pensée qui annoncent le rêve imminent ; et tandis que celui qui voulait se couler dans le sommeil

poursuivait un effort intense de relâchement, l'autre, concentré, restait en éveil pour suivre la genèse du déroulement onirique. La tension dans ma tête était telle que si j'avais un tant soit peu poursuivi mes efforts, j'eusse immédiatement perdu la raison, et de fait, sur le moment, il me sembla qu'un nombre considérable de cellules s'anéantissaient dans une implosion, dont la puissance convulsa ma tête et me fit ouvrir les yeux si grands.

L'accident est dû à l'excès de fatigue, mon cerveau a une telle habitude de l'activité qu'il ne peut plus s'arrêter de penser. Je ne pourrai plus jamais dormir.

Je ne dors plus.

Je me souviens. Je me souviens de moins en moins bien. Je ne sais même plus si mes souvenirs ont encore quelque lien avec mon passé, ou s'ils ne sont que souvenirs de souvenirs, ou de ceux-ci le souvenir.

Ou d'autres souvenirs encore, souvenirs que j'eusse conservés et nourris, mais qui n'eussent guère plus d'intimité avec la vie dont j'ai vécu, que la substance d'un regard n'en a avec les yeux qui le conçoivent.

Oh si cette douleur dans les jambes pouvait s'arrêter et me laisser dormir. Le sommeil emporterait tous mes tra cas. Non seulement je ne dors plus, mais je souffre. Au jourd'hui je souffre.

aujourd'hui

Je continue d'élaborer des raisonnements cohérents, je parviens encore à faire des associations sensées... oui je pense encore facilement. Arrive-t-il un moment où l'on ne pense plus ? Où l'on devient un malaise, une douleur pure, vide de toute activité intellectuelle... où l'on demeure en souffrant ? [\[99\]](#)

Non.

aujourd'hui

J'ai cru que j'allais m'endormir, mais la douleur d'une violente crampe m'a excité. Je voudrais dormir, ne fût-ce que quelques heures.

aujourd'hui

La pureté de la douleur, sa rigueur. Je subis mon corps, je constate mon corps, rien d'autre.

aujourd'hui

Je suis très nerveux. Je ne suis pas certain de pouvoir encore parler convenablement. Je suis épuisé au-delà de tout ce que j'eusse pu imaginer... cela fait plusieurs dizaines de jours que je n'ai pas dormi... ou seulement quelques heures... d'autant plus horribles qu'elles m'ont donné le goût du sommeil.

aujourd'hui

Je me sens comme reposé et mes jambes ne me font plus souffrir [\[100\]](#).

aujourd'hui

Mon sourire si rare, et que je ne vois plus, ni n'imagine même.

aujourd'hui

Pour dormir, il faut cesser de penser et moi je n'arrête plus de penser. Mais plutôt que de s'enrichir par ce mouvement perpétuel, mes pensées tournent sur elles-mêmes en se vidant lentement de leur contenu ; j'en reviens toujours aux mêmes points : mes pensées, mes pensées, mes pensées.

aujourd'hui

La violence d'une crampe dans le mollet. Se dire que tout est préférable. Se le dire et attendre, la jambe tendue et le pied retourné.

aujourd'hui

La jambe sortie des draps, le pied glacé, et le muscle du mollet qui trace dans sa longueur la vivante cicatrice de la crampe achevée. Je transpire et je souffle, penché en avant.

aujourd'hui [\[101\]](#)

Je dénombre. Je ne sais plus rien de l'étonnement d'additionner, de soustraire, de multiplier ; je dénombre froidement. Je dénombre mes crampes, mes élancements lombaires, mes battements cardiaques.

La tête couchée sur l'oreiller, j'écoute les veines de mes tempes, et je dénombre les grondements du sang, les ralentissements, les accélérations, les sursauts [\[102\]](#).

[\[1\]](#) Juozas Lanskoronskis est le grand-père maternel de Jean-Philippe Toussaint. Son patronyme, raccourci, va servir de nom au narrateur, que les autres personnages appellent « Koronskis ». Anne-Dominique est la sœur de l'écrivain : Anne-Dominique Toussaint est productrice de cinéma, ayant entre autres à son actif *La Moustache* (2005) d'Emmanuel Carrère ou *Les Beaux Gosses* (2008) de Riad Sattouf, ainsi que les trois longs-métrages de Jean-Philippe Toussaint, *Monsieur* (1990), *La Sévillane* (1992) et *La Patinoire* (1999). Sylvie Pontoizeau est monteuse au cinéma. Elle a travaillé, elle aussi, notamment sur *Monsieur* et sur *La Sévillane*.

La version de 1981, que le lecteur trouvera en annexe, contient en outre une épigraphe sur une page séparée : « "Souviens-toi que le Temps est un joueur avide." Baudelaire ». Il s'agit d'un vers du poème « L'Horloge » des *Fleurs du Mal*. Un état encore antérieur donnait la parole à Jacques Brel et à une phrase extraite de la chanson « J'arrive » : « N'ai-je jamais rien fait d'autre qu'arriver ? » Le passage de Brel à Baudelaire, suivi de la suppression pure et simple de l'épigraphe, n'est sans doute pas anodin. Gérard Genette reconnaît quatre fonctions aux épigraphes : 1) préciser (ou nuancer) le titre du roman, 2) commenter le texte en soulignant indirectement sa signification, 3) obtenir la caution indirecte et involontaire de l'auteur cité, 4) servir d'indice de culture ou de « mot de passe d'intellectualité » (Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1987, pp. 159-163). Si elle n'avait rien à voir avec la première fonction, l'épigraphe de Baudelaire (plus que celle de Brel) remplissait certainement la deuxième (par sa référence au jeu, qui renvoie par synecdoque aux échecs éponymes, et par la présence du Temps, qui, comme le verront les lecteurs, joue un rôle primordial dans le récit). Notons au passage que la phrase de Baudelaire doit être détournée du sens qu'elle a dans « L'Horloge » et être prise au premier degré pour correspondre à *Échecs* : une espèce de jeu entre donc dans son emploi. Il n'empêche que l'épigraphe remplissait aussi sans doute pour le jeune auteur en recherche d'éditeur les deux dernières fonctions notées par Genette. Faut-il en conclure qu'arrivé à sa dernière version, Toussaint, un peu plus sûr de lui, désirait se passer de caution littéraire et d'indice de culture ? Dans la suite de l'œuvre en tout cas, seul le premier roman publié, *La Salle de bain*, contient une épigraphe : il s'agit du théorème de Pythagore. Mais cette épigraphe

singulière ne correspond que de loin aux fonctions de Genette : la première fonction est déviée (la citation éclaire non le titre mais les sous-titres des parties, « Paris », « L'hypoténuse », « Paris »), la seconde également (le théorème ne commente pas la signification du texte, mais la structure mouvante du roman, c'est-à-dire la mobilité de ses trois parties) ; les troisième et quatrième fonctions ne sont activées que par le prisme de l'ironie, puisque l'auteur qui donne sa caution n'en est pas vraiment un et que le mot de passe d'intellectualité est lourd d'un passé scolaire partagé par (presque) tous.

[2] Dans « Le jour où j'ai commencé à écrire », Jean-Philippe Toussaint, évoquant ses débuts d'écrivains, déclare que la première phrase qu'il a écrite est : « C'est un peu par hasard que j'ai découvert le jeu d'échecs. » (*UP*, p. 10) Tel est, en effet, l'*incipit* de la version de 1981. Il est suivi de plusieurs paragraphes précédant la mention du couloir interminable décrit ici. Ajoutons que, toujours dans cette version de 1981, cette première phrase (ainsi que ce qui la suit) fonctionne comme un refrain : elle est en effet répétée, avec plus ou moins de variations, au début de la deuxième partie (intitulée « Milieu »), à l'orée de la troisième partie (« Finale ») et dans les dernières pages du roman. On trouve encore une trace de cette phrase dans la version intermédiaire dite de 1982 : elle n'ouvre déjà plus le roman, mais elle apparaît toujours en début de deuxième partie. Cependant, le paragraphe qui la contient est biffé au crayon en diagonale.

Ces hésitations montrent que Jean-Philippe Toussaint a toujours été attentif aux *incipit* dans son processus d'écriture. On sait que *La Salle de bain* aussi, dans son premier état, ne s'ouvrait pas de la même manière que le roman définitif. Le romancier s'en est expliqué à plusieurs reprises, notamment lors d'un entretien avec Christine Montalbetti en 2009. Comme celle-ci lui demande si le premier paragraphe de ses livres correspond aux premières pages écrites, le romancier répond : « Oui, en général cela correspond, mais l'exception est *La Salle de bain*, où le paragraphe avec l'explication du narrateur qui passe l'après-midi dans la salle de bain, qui est le premier paragraphe du livre, était en fait le troisième ou quatrième et il y avait une autre image au départ du livre, celle du courrier qui s'était accumulé sous la porte ; et finalement, en le relisant, j'ai vu que l'image de la salle de bain était plus porteuse et j'ai enlevé les deux paragraphes qui précédaient. Évidemment, la première phrase a une importance énorme [...]. » (Christine Montalbetti, « Entretien avec Jean-Philippe Toussaint », dans Andrea Del Lungo (dir.), *Le Début et la fin du récit*, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 306) Avec *Échecs* apparaît donc une seconde exception : son premier paragraphe n'a pas été le premier à avoir été écrit.

[3] Dans les trois dactylogrammes d'*Échecs* qui nous sont parvenus, la ponctuation présente une caractéristique tout à fait originale : un espace est inséré avant les points, avant les virgules et avant les points de suspension – usage réservé d'ordinaire aux points-virgules, aux points d'interrogation, d'exclamation et aux deux points. Nous avons rétabli la disposition habituelle. Toutefois, nous trouverons dans le texte d'autres marques de l'attention que le jeune écrivain portait alors à la ponctuation.

[4] Si Jean-Philippe Toussaint, comme il l'a déclaré, se débarrasse de ses influences en écrivant *Échecs*, peut-être faut-il voir l'ombre d'Alain Robbe-Grillet ou un reflet de son roman *La Jalousie* dans ce premier paragraphe aux allures géométriques. Cette présence de la géométrie est par ailleurs à mettre en parallèle avec cette phrase de *Fuir* : « la géométrie est indolore, sans chair et sans idée de mort » (*Fu*, p. 100).

[5] Dans la version de 1981, une indication supplémentaire, décisive pour la suite du récit, est donnée au lecteur : « Il termine son long exposé en disant, sans enthousiasme, que le vainqueur sera le gagnant de dix mille parties. » Cette indication correspond, on l'a vu dans la préface, au scénario initial d'*Échecs* tel que Toussaint nous le livre dans « Le jour où j'ai commencé à écrire » : « [...] j'ai écrit le petit scénario d'un court-métrage muet, en noir et blanc, d'un

championnat du monde d'échecs dont serait déclaré vainqueur le gagnant de dix mille parties, championnat qui durait toute la vie, qui occupait toute la vie, qui était la vie même, et qui se terminait à la mort de tous les protagonistes. » (*UP*, pp. 11–12) La présente version cherche donc à rendre implicite la part la plus profondément absurde du récit. Notons encore que, dans la version intermédiaire de 1982, l'indication du nombre de victoires a déjà disparu, mais un autre trait y apparaît, qui est de suite corrigé, puis biffé. Le texte présente deux étages à cet endroit précis, une bandelette ayant été collée sur le texte original. Sous la bandelette, on peut lire : « L'arbitre reprend. Sur le même ton monocorde, il termine son long exposé en disant que la première partie aura lieu immédiatement. » La bandelette contient une variante biffée : « L'arbitre reprend. Sur le même ton monocorde, il termine son long exposé ~~en disant que la dernière partie n'aura jamais lieu.~~ » Enfin, les mots « <sans doute pas> » sont insérés au crayon de façon interlinéaire au dessus de « jamais ». Toussaint a donc ajouté à son texte initial une phrase de nature prophétique puis il l'a nuancée avant de la supprimer tout à fait. Il s'agit donc d'un passage crucial, au sujet duquel l'écrivain a longuement réfléchi.

[6] Cette phrase, basée sur une comparaison entre le premier coup aux échecs et la brusque mise à feu d'une allumette, contraste par rapport au reste du texte. Alors que la plupart des phrases sont courtes, sèches, grammaticales (mis à part une tendance à la phrase nominale), celle-ci s'allonge sensiblement et devient presque agrammaticale par suppression de la ponctuation. Elle est d'abord constituée d'un syntagme nominal centré sur le substantif « glissement », introduit sans article et agrémenté d'une relative (« Doux glissement sur la rugosité d'une surface perlée qui provoque le feu au contact du soufre »). Puis elle passe sans transition à un second substantif, « flamme », qui ne peut être considéré comme une apposition au premier et qui sert de sujet au verbe principal « boursoufle » et aux compléments qui suivent (« la flamme boursoufle la délicate pellicule digitale »). Enfin, une troisième principale indépendante termine la phrase (« et la brûlure gagne le corps en un frisson de déchirure »). Ainsi, la phrase s'avère-t-elle mimétique : elle *glisse* d'un syntagme à l'autre alors qu'il est question de « glissement ». Non seulement, elle est recherchée syntaxiquement, mais en plus elle est très rhétorique, dans la mesure où elle est construite autour d'une métaphore filée *in absentia* d'autant plus lyrique qu'elle en appelle à l'image du feu, et qu'elle est structurée par une antithèse hugolienne entre la douceur initiale et la déchirure finale. Ce sursaut de lyrisme inattendu au sein d'un texte très dépouillé peut faire songer à l'écrivain auquel Toussaint se réfère le plus volontiers, Samuel Beckett, dont la pauvreté stylistique volontaire est parfois trouée par une sentence très dense ornée poétiquement.

[7] Dans la version de 1981, la fin de ce paragraphe, après l'évocation de ce serrement de cœur, est développée au moyen de motifs, qui ont pour fonction de dramatiser l'action. Le gommage de la dramatisation auquel Jean-Philippe Toussaint a procédé dans la version finale rend encore plus surprenante la métaphore de l'allumette, commentée dans la note précédente : « Il est dix heures vingt-quatre. / L'arbitre s'éloigne. Il a mis en marche le mécanisme d'horlogerie de ma pendule. Tic, Tac. Il faut jouer ! Il faut jouer ! Il faut jouer le premier coup du championnat. / Mon temps commence à s'écouler... Mon temps. Ma vie. Ce moment... mes sens à l'affût de mes sens... comme un frottement... une naissance... un doux glissement sur la rugosité d'une surface perlée qui provoque le feu au contact du souffre la flamme boursoufle la délicate pellicule digitale et la brûlure gagne le corps en un frisson de déchirure. / Je n'oublierai jamais cet instant ! / J'y repenserai toute ma vie. “ Que pensais-je”, me dirai-je. Je pensais que je pensais que j'y penserais. En sachant son importance. En mesurant ses conséquences. / Et cependant, cela ressemble à tant d'autres moments de mon existence. Que de fois ne me suis-je trouvé en face de cette série de pièces parfaitement ordonnées ? / C'est facile, il suffit de pousser le pion roi de deux cases. Évident. Et pourtant... / Mes pensées s'embrouillent, l'avenir s'engouffre dans le présent et mon passé surgit, soudain. / J'oublie tout, je me vide, serre le poing droit très fort et saisis mon pion “e”. / Il n'est pas encore posé. Je peux le ramener. / Réfléchir encore. Prolonger

cet instant. / Je lâche le pion. C'est fini. Mon Adversaire joue son premier coup du championnat. »

[8] Il s'agit d'un point commun entre le narrateur d'*Échecs* et celui de *La Salle de bain*, qui déclare : « Quand je faisais la sieste, je me réveillais de mauvaise humeur, les mâchoires engourdies. » (*SdB*, p. 60) Notons le tour plus général que prend l'expression dans *Échecs*, le narrateur formulant une sorte de règle : « Les siestes m'ont toujours... »

[9] Cette belle description de l'échiquier se trouve dans la version de 1982 mais elle est absente de la version de 1981, qui développe en revanche l'expression psychologique et quelque peu caricaturale de la satisfaction du narrateur : « [...] est bas. Mais l'échiquier est beau. Sa vue me rappelle ma victoire. L'aise revient. / Je commence à chanter un Boléro. / – Thou. Thou. Thouthouthouthou ; Thou. Thou... / Je me lève d'un bond sec. / Je passe ma main sur le lit pour effacer les plis. Fredonnant toujours, j'ouvre une boîte de tripes [...]. » De façon générale, le narrateur est moins impassible dans la version de 1981 que dans celle de 1983 : ainsi, d'un état du texte à l'autre, le narrateur d'*Échecs* se rapproche-t-il des autres narrateurs de l'œuvre, connus pour leur impassibilité. Jérôme Lindon, dans une publicité datant de 1989, avait d'ailleurs regroupé ses jeunes romanciers Toussaint, Deville, Oster et Echenoz sous l'étiquette de « roman impassible ».

[10] La version de 1982 contient une précision biffée : « Une vague odeur de pneu émane des viscères froids. »

[11] C'est probablement ce paragraphe que Toussaint a choisi de lire à Robbe-Grillet quand il a présenté son roman au prestigieux lecteur des Éditions de Minuit (voir préface). Il s'agit donc d'un passage important aux yeux du jeune auteur, qui l'a d'ailleurs remanié profondément. On a vu, par la suppression de l'odeur de pneu, que le texte s'est adouci entre 1982 et 1983. La description du frugal repas du narrateur était plus spectaculaire encore en 1981 : « [...] tripes, jette un œil dedans et expédie le couvercle dans la poubelle. Rebord. Il bascule, minaude, m'effraie ; mais tombe à l'intérieur. / Je salue ma prouesse par un "Thou ! Thou !" sonore. Mes voisins, étonnés, se tournent vers moi. / J'enfonce la main dans le récipient de fer blanc et la ressort toute couverte d'abats divers ; je la lève bien haut et, goulu, la glisse dans ma bouche. Quelques morceaux atterissent sur mon menton. Magnanime, je les renvoie dans leur boîte du revers de l'index et recommence l'opération. / À tout prendre, je préfère manger les viscères chauds. / – Thou ! Thou ! crié-je pour ponctuer la fin de mon repas. / Je suis l'objet de nouveaux regards dubitatifs. / Je me lève et marche vers eux, le regard droit. Provocant. Tandis que peu à peu les visages se détournent, je baisse les yeux et, tout doucement, murmure : – thou thou / Je me souris intérieurement. / Je me trouve mignon. » Comme nous l'expliquons dans la préface, d'une version à l'autre, Toussaint passe d'un modèle beckettien à un autre modèle beckettien, comme si son parcours textuel au sein d'*Échecs* épousait le parcours de l'œuvre du maître : la première version rappelle en effet les romans quelque peu clownesques de Beckett comme *Murphy*, voire comme *Molloy*, premier roman de la trilogie, et la dernière version tend vers l'abstraction, comme dans la suite de la trilogie, constituée des purs chefs-d'œuvre que sont *Malone meurt* et *L'Innommable*.

[12] Le lecteur a ici confirmation de ce qu'il pressent sans doute depuis le début : les personnages sont dans un huis clos des plus stricts. Faut-il y voir une influence de Sartre ? Toussaint a en tout cas reconnu que *La Nausée* était une des sources de *La Salle de bain*, roman dont il a retenu la « dimension philosophique [...] liée à la vie quotidienne » (Jean-Philippe Toussaint, « Un roman minimaliste ? Entretien réalisé par Laurent Demoulin à Bruxelles le 25 mars 2005 », dans *La Salle de bain revue de presse*, Paris, Minuit, 2005, p. 28) Le thème de l'enfermement est peut-être par ailleurs un écho du livre de Stefan Zweig, *Le Joueur d'échecs* (posthume, 1943) : le personnage de M. B., l'inconnu qui affronte aux échecs le champion du

monde, a en effet appris à jouer seul, grâce à un livre, alors qu'il était emprisonné par la Gestapo. Mais ce rapprochement paraît peu probant.

[13] Au lieu de ce dialogue creux et très typique de la manière postérieure de Toussaint (voir *infra* [note 29](#)), la version de 1981 contient un jeu de mots hardi, que l'écrivain n'a pas cru bon de conserver (il est déjà absent de la version de 1982) : « [...] pas de tasses. / Ils se regardent en chiens , attendant la faïence. / Le militaire [...] ».

[14] La version de 1981 contient une précision : « [...] yeux tournés vers moi. Sauf l'arbitre, j'ignore pourquoi. » Cette mention de l'arbitre est présente également dans la version de 1982, mais la phrase y est biffée : « ~~Sauf l'arbitre, j'ignore pourquoi.~~ » Cette suppression est cohérente avec le reste du texte, qui ne met jamais l'arbitre en scène en tant que membre du groupe : il est isolé dans son rôle et son activité se résume à l'exercice strict de sa fonction.

[15] Dans la version de 1981, le narrateur affiche plus de mépris à l'endroit de ses adversaires : « Ils vont passer la nuit avant de s'apercevoir que l'échange est pire. Moi, je l'ai vérifié en sept minutes. / On n'est pas moi impunément. »

[16] La version de 1981 est ici plus ludique dans sa formulation : « Mon adversaire va boire un autre-autre verre d'eau. »

[17] On trouve ici une trace d'un aspect particulier de l'humour que Jean-Philippe Toussaint développera par la suite et qui correspond à ce que Bergson a appelé une « transposition », c'est-à-dire un « comique de mots » consistant en un « dispositif [permettant] de se transposer dans un univers nouveau en conservant les rapports que [les idées exprimées] ont entre elles, ou, en d'autres termes, [à] les amener à s'exprimer dans un tout autre style et à se transposer en un tout autre ton [...] » (Henri Bergson, *Le Rire*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1940, p. 93). L'expression « Le mystère reste entier », qui s'applique à des situations dramatiques, devient drôle d'être déplacée dans un contexte tout à fait trivial. Par la même occasion, le texte dénonce ironiquement le caractère peu spectaculaire du récit dont il est l'agent. L'exemple le plus frappant dans l'œuvre publiée est sans doute l'évocation, élogieuse et virtuose, d'un dessert glacé : « Je songeais à la dame blanche, le dessert, boule de glace à la vanille sur laquelle on épanche une nappe de chocolat brûlant. Depuis quelques semaines, j'y réfléchissais. D'un point de vue scientifique (je ne suis pas gourmand), je voyais dans ce mélange un aperçu de la perfection. Un Mondrian. Le chocolat onctueux sur la vanille glacée, le chaud et le froid, la consistance et la fluidité. Déséquilibre et rigueur, exactitude. » (*SdB*, pp. 14-15)

[18] Cette attitude opaque de l'arbitre et l'importance d'un règlement absurde et sans appel ne sont pas sans évoquer *Le Procès* de Kafka. Il s'agit par ailleurs, comme le lecteur le verra, d'une pierre d'attente préparant la fin du roman.

[19] On appelle « espagnole » aux échecs une ouverture traditionnelle du jeu. Le clouage est une action qui consiste à immobiliser une pièce adverse en rendant son déplacement interdit (c'est-à-dire que, s'il se déplaçait, il mettrait son propre roi en échec), ou dommageable (c'est-à-dire aboutissant à une perte de pièce).

[20] Cette satisfaction donne lieu, dans la version de 1981, à un épanchement narcissique, qui porte sur son patronyme : « Mon nom est noble. / J'ai toujours aimé contempler ce nom en lettres majuscules. Il est vrai qu'il est superbe, élégant et racé. Il sonne comme un roulement de tambour. Mais quand bien même aurais-je été doté d'un patronyme commun, je crois que j'aurais aimé le voir, ainsi dactylographié. »

[21] Cette différence de score est étrangement revue à la baisse d'une version à l'autre. Celle de 1981 est de 27 à 0, celle de 1982 part du même chiffre, qui est corrigé à la main en 17-0. Celle-ci se limite à 14-0.

[22] Ce passage a été profondément remanié, d'une version à l'autre, dans une triple direction : resserrement du propos, suppression des transitions (entre la digression sur le regard et la description du journaliste) et atténuation du caractère anecdotique et caricatural de la scène. La version de 1981 contient un passage, trop long pour être donné en note (le lecteur curieux se reportera en annexe), durant lequel Koronskis joue avec sa vision de manière quelque peu enfantine. Debout sur le lit, il règle son regard comme s'il s'agissait d'une caméra et observe la pièce en détail, ce qui l'amène naturellement à considérer, *in fine*, le journaliste. En cours de route, il fait cette remarque : « [...] j'ai si peu de choses à voir. L'échiquier, les yeux de mon Adversaire, le score, le bout de mon lit au réveil, le plafond aussi ; toujours au même endroit, juste au dessus de la tête du lit. » La version de 1982 supprime ce passage quelque peu clownesque, mais cherche à ménager des transitions : il est amusant de noter que celles-ci l'amènent à inverser le propos précédent – « j'ai si peu de choses à voir » devenant « j'ai tant de choses à voir ». Le dactylogramme garde la trace de deux tentatives à cet égard. La première est recouverte par une bandelette de papier : « Rien ne m'oblige à regarder la pancarte. Tout au long de la journée j'ai tant d'autres choses à voir. L'échiquier, les yeux de mon Adversaire, un pan de mur au réveil, le plafond aussi, toujours au même endroit, au-dessus de la tête du lit. Prenant appui sur le sommier, je me lève. Le journaliste [...] ». La seconde, sur la bandelette collée, commence par une phrase biffée, la suite étant similaire à la version de 1983 : « ~~Rien ne m'oblige à continuer à regarder la pancarte.~~ Je ne connais pas les regards qui... ». Plus sèche, la version de 1983 se passe de transition et a accru le caractère abstrait et général du propos. La phrase la plus importante, « Je ne connais pas les regards qui s'attardent sans but », absente de la version de 1981, pourrait être considérée comme son commentaire autotélique et critique.

[23] Ce passage contient peut-être un nouvel écho à Robbe-Grillet, plus précisément au film *L'Année dernière à Marienbad* réalisé par Alain Resnais en 1961. Le personnage de M., le mari (interprété par Sacha Pitoeff), propose à ses interlocuteurs un jeu qui lui assure à coup sûr la victoire, ce qu'il souligne lui-même en ces termes : « Je vous propose un autre jeu, plutôt : je connais un jeu auquel je gagne toujours... » Comme le personnage principal (interprété par Giorgio Albertazzi), lui répond : « Si vous ne pouvez pas perdre, ce n'est pas un jeu ! », M. réplique : « Je peux perdre... Mais je gagne toujours. » (Alain Robbe-Grillet, *L'Année dernière à Marienbad*, Paris, Minuit, 1961, réédition J'ai lu, p. 45) Par ailleurs, la fureur de vaincre contrastant avec un caractère d'apparence impassible est un trait de nombre des narrateurs (ou de personnages principaux) de Toussaint. Voir à ce sujet l'analyse d'Yvan Leclerc, qui note entre autres : « Dans la brève notice autobiographique qu'il a rédigée pour le *Dictionnaire des auteurs* de Jérôme Garcin, Toussaint Jean-Philippe indique qu'il fut champion du monde junior de scrabble (vingt-six lettres sur des petits carrés) à Cannes en 1973. Et il ajoute : "un massacre". On sourit d'abord de la démesure, mais quand on retrouve le même mot dans *L'Appareil-photo*, à propos d'échecs, on se dit que sous le mot d'esprit, il y a sans doute une constante imaginaire très forte. » (Yvan Leclerc, « Abstraction faite », dans *Critique* n°510, Paris, Minuit, novembre 1989, p. 896). Leclerc se réfère au narrateur de *La Salle de bain* qui se félicite d'avoir « écrasé » ses adversaires au Monopoly (*SdB*, p. 44), à Monsieur, homme d'ordinaire placide, pour qui la vie est « un jeu d'enfant » (*M.*, p. 111), transfiguré au ping-pong (« Pieds nus, hargneux, complètement en sueur [...], il s'accrochait pour tenir tête [...]. Furieux, s'acharnant, Monsieur, un autre homme, le regard épouvantable » (*M.*, p. 64)), mais aussi et surtout au passage de *L'Appareil-photo* que nous avons cité dans la préface : le narrateur y réfléchit à la stratégie du grand joueur d'échecs Gyula Breyer, qui consiste dans un premier temps « à accroître avec de minuscules raffinements infinis le degré de dynamisme potentiel des pièces (et dans un deuxième temps – à massacrer) ».

(AP, p. 49) L'étude de Leclerc date de la publication de *L'Appareil-photo* et il semblerait que le motif de la *furor ludendi* soit devenu plus rare dans la suite de l'œuvre de Toussaint. Cependant, il n'a pas disparu tout à fait : au cours d'une partie de bowling, le narrateur de *Fuir* est saisi par le démon du jeu et par l'envie de vaincre. Il ne devient pas un « autre homme » comme Monsieur, mais est « transporté dans un autre monde » (*Fu*, p. 99). Une dimension psychologique à valeur explicative est toutefois ajoutée au motif : le jeu permet d'échapper à l'angoisse de la mort. Le narrateur, en effet, se concentre « en ne pensant plus à rien, et plus même à la mort du père de Marie, avec l'esprit se détournant enfin de la pensée de la mort du père de Marie » (*Fu*, p. 100). Cette angoisse constituerait-elle une clé du comportement, demeuré inexplicable, de Koronskis ?

[24] Ruy-Lopez : nom donné à l'ouverture dite aussi « espagnole » (voir [note 19](#)) en hommage à Ruy Lopez de Segura, moine espagnol du XVI^e siècle, considéré comme le joueur le plus brillant de son époque.

[25] Avant de décrire la réaction de ses adversaires, la version de 1981 dépeint celle de Koronskis : « Mes lèvres se dilatent chaque fois qu'un éloge nouveau me concerne. Je ne fais rien pour contraindre ce sourire. »

[26] Le motif du poulet, omniprésent dans *Échecs*, fait songer à cette phrase de *La Salle de bain*, qui clôt la description de la dame blanche citée dans la [note 17](#) : « Le poulet, malgré toute la tendresse que je lui voue, ne soutient pas la comparaison. Non. » (*SdB*, p. 15) En dévalorisant le poulet face à la dame blanche, l'auteur de *La Salle de bain* envoie peut-être un clin d'œil à celui d'*Échecs*.

[27] La version de 1981 présente ici un jeu de mots, sans doute considéré à la relecture comme trop facile : « - Voyons ce poulet ! dis-je. / Il semble soulagé. Craignait-il le lapin ? »

[28] Le malentendu, qui constitue la note d'humour de ce dialogue, est plus clair dans la version de 1981 : « - Cela vous plaît-il ? / - Plait-il ? / - Oui plaît-il ? / - Excusez-moi, mais je n'ai pas compris votre question. / - Je vous demandais si cela vous plaisait. / - Oui. »

[29] Pareil échange de propos vides, qui illustre le manque de communication entre les êtres et qui détourne le dialogue de son usage habituel, se retrouve dans les romans publiés de Toussaint, mais, alors qu'ils représentent une sorte de calme avant la tempête et qu'ils sont, somme toute, dramatiques et psychologiques dans *Échecs*, ils deviendront humoristiques dans *La Salle de bain*. Ainsi, cette « conversation » entre le narrateur et un barman vénitien : « [...] sur le cyclisme, par exemple, nous étions intarissables. Moser, disait-il. Merckx, faisais-je remarquer au bout d'un petit moment. Coppi, disait-il, Fausto Coppi. Je tournais ma cuillère dans le café, approuvant de la tête, pensif. Bruyère, murmurais-je. Bruyère ? disait-il. Oui, oui, Bruyère. [...] Je pensais que la conversation s'en tiendrait là, mais, alors que je me disposais à quitter le comptoir, me retenant par le bras, il m'a dit Gimondi. » (*SdB*, pp. 61-62) On lit encore des dialogues vides dans les romans plus récents qui constituent le cycle de Marie. Conformément à l'esthétique de ce cycle, qui laisse quelque peu de côté l'humour au profit de la poésie, les dialogues y retrouvent un rôle dramatique et psychologique, mais avec une finesse et une force, dont ne peut encore s'enorgueillir *Échecs*. Ainsi dans *Faire l'amour* : « Tu es là ? dis-je en m'approchant d'elle. Elle me regarda avec une lueur d'amusement, et je lus un soupçon de supériorité méprisante dans son regard, qui semblait me dire qu'on ne pouvait décidément rien me cacher (oui, en effet, elle était là), mais qui voulait dire aussi bien, ou bien interprétais-je mal ce sourire en y débusquant de la malveillance alors qu'il n'y avait peut-être qu'un peu d'affectueuse moquerie, qu'elle n'en avait rien à foutre, de ma sagacité, et qu'elle y était même souverainement indifférente, à ma sagacité de merde. » (*FA*, p. 57)

[30] Cette exclamation est répétée dans la version de 1981 et est suivie d'un verbe introducteur original, tel qu'en emploie notamment Jean Echenoz : « Ta gueule ! haine-t-il. » De la même manière, dans cette même version de 1981, le dialogue précédent avec le journaliste contient la réplique suivante : « Non mens-je. » Et plus loin, une spectaculaire allitération en « f » est soulignée également par le verbe introducteur : « En fait, vous faites figure de fidèle fée de la félicité des félidés de cette pièce, allitéré-je. »

Par ailleurs, une variante de ce brutal « Ta gueule ! » exclamatif, qui traduit à la fois l'exaspération du personnage vis-à-vis d'autrui et un état de tension extrême, se retrouve dans *Faire l'amour* : « [...] lorsque Marie, derrière moi, les mains autour des bras, transie de froid sur le trottoir, lasse d'attendre et exaspérée de mon inefficacité, m'avait fait remarquer d'une voix aigre que, si je ne hélais que des taxis occupés, nous n'étions pas rentrés à l'hôtel, je m'étais tourné vers elle et lui avais dit de fermer sa gueule. » (FA, p. 80)

[31] Les versions antérieures mettent ici en scène un Koronskis plus cynique : « Modérez votre amour pour moi, souris-je », lit-on dans celle de 1981. Celle de 1982 contient une précision biffée : « Pardon, dis-je avec le sourire. » Toussaint a donc tenu à atténuer la morgue de Koronskis.

[32] Après avoir refusé de serrer la main de son adversaire, Koronskis répond poliment à la mère, qui vient pourtant d'écorcher son nom. Cette contradiction dans l'attitude du narrateur est résolue par la version de 1981 : « Cela m'a échappé ! / Ce n'est pas une faveur calculée. Mais un réflexe. Un curieux respect... »

[33] Entre ces deux dernières phrases, la version de 1982 contient un passage biffé en diagonale au crayon. Le voici : « D'ordinaire je préfère les variantes ouvertes, où le bois gicle dès l'ouverture. Je prends alors l'avantage. Fixe sa tête dans la flaque immobile et maintiens la pression. J'appuie légèrement de temps à autre. Sa résistance s'altère. Sa bouche s'ouvre. Il avale. Et abandonne. Aujourd'hui, j'ai peur. » Ce passage, dont un équivalent se trouve dans la version de 1981, a-t-il disparu parce que la seconde métaphore (celle de la noyade) donnait un caractère trop sadique à Franz Koronskis ?

[34] Rappelons que l'article vii du règlement lu par l'arbitre au début du roman stipule que « Chaque joueur dispose de deux heures et demie pour jouer quarante coups. »

[35] La version de 1981 fait suivre cette phrase d'une série d'onomatopées : « Clac. Clac. Clac. » Elles se trouvent également dans la version de 1982, mais sont biffées au crayon. Par ailleurs, la version de 1981 contient une péripétie supplémentaire : Koronskis propose le nul, mais son adversaire refuse en souriant.

[36] L'ajournement fait partie du règlement classique du jeu d'échecs, même si elle n'a plus guère cours aujourd'hui. Il consiste à interrompre une partie, qui sera reprise ultérieurement.

[37] Y aurait-il une poétique paradoxale du vomissement chez Jean-Philippe Toussaint ? Cette petite scène en serait la première trace. Et il faut attendre le cycle de Marie pour voir ce motif exploité de façon approfondie. Ainsi, dans *Faire l'amour*, le narrateur vomit-il en chantant *All you need is love* des Beatles dans le train à grande vitesse qui le conduit de Kyoto à Tokyo (FA, pp. 169-171). Mais c'est surtout dans *La Vérité sur Marie* que le vomissement acquiert ses lettres de noblesse poétiques, l'image du cheval Zahir qui vomit étant le point de départ du roman, la première scène à laquelle l'écrivain ait songé, comme il nous l'a confié : « La première image que j'ai eue de ce livre, c'est un cheval qui vomit dans la soute d'un Boeing 747 en vol. J'ai construit le roman pour arriver à cette scène-là. Car la force poétique de cette image me plaisait. Il s'est

trouvé que, dès que j'ai commencé à travailler, je me suis informé sur les chevaux et j'ai appris qu'ils ne vomissaient pas. Ça commençait mal... Cela m'a amené à prendre une position narrative très radicale : j'affirme quelque chose d'impossible. » (« Entretien avec Jean-Philippe Toussaint, 26 mai 2009 », [Site Culture de l'Université de Liège](#))

[38] La version de 1981 exprime la même idée au moyen d'une sorte de mot-valise métaphorique audacieux : « J'essuie la salive-stalactite de ma bouche. »

[39] Dans presque tous les romans de Jean-Philippe Toussaint, le narrateur est confronté à son image dans le miroir. Il est rare cependant que cette image se montre, comme ici, rassurante. Au contraire, le miroir semble être un motif d'angoisse plus ou moins sourde, liée à une réflexion au sujet du temps qui passe. Voir à ce sujet l'analyse de Sylvie Loignon, qui note, entre autres : « Les autoportraits au miroir sont un lieu obligé de la fiction quand ils ne constituent pas l'essentiel de cette dernière. L'autoportrait fait ainsi surgir ce qu'il en est du visible, de son lien à l'imaginaire tout autant qu'à la mort ou au temps ; il rejoue la tradition iconographique de la mélancolie au miroir. Il donne à voir l'altérité en soi, et devient le lieu de surgissement d'une inquiétante étrangeté. » (Sylvie Loignon, « Comment finir ? La mélancolie de Jean-Philippe Toussaint », dans Pierre Piret et Laurent Demoulin (dir.), *Textyles*, n°38, *Jean-Philippe Toussaint*, Bruxelles, Le Cri, 2010, p. 95).

[40] La pénombre est aussi un élément récurrent des romans de Jean-Philippe Toussaint. Elle est très présente notamment dans *La Réticence*, où elle conditionne le décor dès la première description d'intérieur : le lit pliant du fils du narrateur y est en effet comparé à un « petit centre Pompidou » qui se dresse « là dans la pénombre de la pièce » (*Rtc*, p. 15). La double scène d'amour initiale de *La Vérité sur Marie*, qui voit Marie et le narrateur faire l'amour « au même moment [...] mais pas ensemble », a lieu, elle aussi, dans la pénombre. Le terme y revient fréquemment sous la plume de Toussaint, et ce, dès la deuxième page : « Marie et moi faisons l'amour au même moment dans Paris cette nuit-là, légèrement ivres l'un et l'autre, les corps chauds dans la pénombre [...] » (*VM*, p. 12).

[41] Jean-Philippe Toussaint se penche, dans chacun de ses romans, sur le thème de l'immobilité et du mouvement et réfléchit volontiers au paradoxe du mouvement immobile. Ainsi, dans *La Salle de bain*, outre le passage concernant l'immobilité dynamique de la peinture et des échecs (cité dans la préface), peut-on lire : « J'avais passé la nuit dans un compartiment de train [...]. Immobile. Sensible au mouvement, uniquement au mouvement, au mouvement extérieur, manifeste, qui me déplaçait malgré mon immobilité, mais aussi au mouvement intérieur de mon corps qui se détruisait, mouvement imperceptible auquel je commençais à vouer une attention exclusive [...]. » (*SdB*, p. 51) Ainsi, dans *La Vérité sur Marie* : « Je voyais Marie s'éloigner de moi au rythme lent de l'escalator qui montait - Marie, immobile, de la détresse dans les yeux [...]. » (*VM*, p. 148)

[42] Cet étrange calcul des jours, qui se ressent de l'accélération du temps, préfigure la mention de l'âge du narrateur de *La Salle de bain* : « vingt-sept ans, bientôt vingt-neuf » (*SdB*, p. 15 et p. 123).

[43] La version de 1981 s'avère plus humoristique à cet endroit, Koronskis laissant libre cours à son imagination meurtrière : « Pour l'empêcher de respirer, sans doute. / Le drame se noue, elle va l'étouffer, le père va surgir, poignard au poing pour assassiner sa femme. Le militaire s'interposera. Tuera le mari. Épousera la mère. Je serai témoin. »

[44] En cas d'ajournement, c'est en effet ainsi que l'on procède d'ordinaire.

[45] Une fois de plus, dans la version de 1981, Koronskis commente son attitude, ce qui la rend moins énigmatique (et souvent plus prétentieuse) : « C'est une provocation : une manière de me moquer du temps qui m'a perturbé la veille. Une insolence. »

[46] Le motif du propos que Koronskis adresse avec nonchalance au journaliste est très différent dans la version de 1981. Il lui demande en effet s'il connaît des histoires drôles.

[47] La version de 1981, toujours plus précise, contient une indication sur le temps passé depuis le début du tournoi : « Après quatre ans de fessée, il me tient à la gorge. »

[48] Pour rappel, aux échecs, une pièce est en prise quand elle ne peut bouger sans mettre le roi en échec.

[49] Ce paragraphe commence étrangement par une minuscule et une phrase tronquée, peut-être pour marquer le changement abrupt de sujet, voire de point de vue. Il en va déjà ainsi dans la version de 1982. En revanche, la version de 1981, plus traditionnelle, non seulement commence par une phrase normale, mais en plus ménage une transition avec la scène précédente : « 1.277 à 0. J'ai failli perdre. / Pourtant je sais que je ne perdrai pas ! Je sais que je suis le meilleur joueur du monde ! Je sais que l'on ne me battra jamais ! / Je l'ai écrit. / Depuis près d'un an, je prépare secrètement un traité que j'ai baptisé *Théorie générale du jeu d'échecs*. »

[50] La version de 1982 porte les traces d'un patient remaniement de ce passage : la page qui le contient a été dactylographiée à trois reprises, sur trois feuillets distincts, qui présentent en outre des collages. Dans l'énumération des pièces, après « trompe-l'œil », on lit en plus un inquiétant « trompe-la-mort », qui n'a pas été biffé (et qui se trouve également dans la version de 1981).

[51] Cette chute triviale qui vient clore, par une brutale retombée, une grande envolée lyrique rappelle une page célèbre et laconique du *Journal* de Kafka, qui, le 2 août 1914, juxtapose deux notations contrastées : « L'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie – Après-midi piscine. » (Franz Kafka, *Journaux*, dans *Œuvres complètes*, tome III, traduction de Marthe Robert, Claude David et Jean-Pierre Danès, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 1984, p. 358). On sait que ce *Journal* est l'une des grandes lectures de Toussaint, qui écrit dans *L'Urgence et la Patience* : « J'ai tant aimé le *Journal* de Kafka, je l'ai lu avec passion, je m'en suis nourri, j'y revenais sans cesse, je l'ai étudié, annoté, médité. » (*UP*, p. 28). Ajoutons que ce trait hérité de Kafka sera fécond dans les romans humoristiques de Toussaint, qui l'exploitera de plusieurs façons. Il s'agit, d'ailleurs, d'une variante de la transposition évoquée plus haut (voir [note 17](#)). Ce n'est plus une situation triviale décrite de façon grandiloquente, mais, au contraire, une pensée profonde ou une scène dramatique qui appelle une expression familière. Donnons-en comme exemple le « olé » qui ponctue une réflexion philosophique dans *La Salle de bain* : « Ainsi est-il possible de se représenter que le mouvement, aussi fulgurant soit-il en apparence, tend essentiellement vers l'immobilité, et qu'en conséquence, aussi lent peut-il parfois sembler, entraîne continûment les corps vers la mort, qui est immobilité. Olé. » (*SdB*, p. 36) Ou ce passage de *La Télévision* : « [...] un jour, aux États-Unis, un journaliste de chaîne de télévision privée avait réussi à interroger un désespéré qui venait de se tirer une balle dans la tête sur les raisons qui avaient pu expliquer son geste [...] le malheureux, étendu sur le trottoir et baignant dans son sang, aurait juste, en guise de réponse, dans un faible geste de la main tournée vers les ciels qui rappelait autant le geste auguste de Platon dans *L'École d'Athènes* que celui, plus énigmatique, du *Saint Jean-Baptiste* de Léonard de Vinci, tendu péniblement le majeur de la main droite en direction de la caméra et murmuré *Fuck you*. » (*Tv*, p. 163)

[52] « K. » est l'initiale de Koronskis, mais il est difficile de ne pas y voir une allusion au Joseph K. du *Procès* de Kafka.

[53] L'œuvre de Toussaint ne contient que deux narrateurs qui écrivent : celui de *La Télévision* et celui d'*Échecs*. Dans les deux cas, Toussaint évite de recourir directement à la figure gidienne de la mise en abyme du récit dans le récit : le livre que chacun d'eux écrit n'est pas celui que l'on est en train de lire et les deux narrateurs sont des écrivains plutôt que des écrivains (Koronskis travaillant à un ouvrage sur les échecs et le narrateur de *La Télévision* à une thèse sur Le Titien). Mais un point attire ici tout de même l'attention : la question de l'ordre de lecture, que Koronskis soulève. Elle se posera en effet pour *La Salle de bain*, dont les trois parties (intitulées « Paris », « L'hypoténuse », « Paris ») peuvent se lire dans deux ordres différents, comme l'a noté Gil Delannoi dans le premier article de critique savante consacré à Toussaint : « On constate, en effet, que le livre est fait de deux structures narratives superposées. La première suit l'ordre du livre (salle de bain – sortie – salle de bain). Cet ordre de lecture est celui de la mobilité apparente. [...] Mais il existe une autre structure dans le livre. Il suffit de supposer que la chronologie véritable commence avec la seconde partie. Cette fois, l'immobilité est l'apparence. » (Gil Delannoi, « Cruel Zénon », dans *Critique* n°463, 1985 ou dans *La Salle de bain revue de presse*, *op. cit.*, pp. 12–13).

[54] Dans la version de 1982, avant « Et vous voulez que je vous donne mon avis ? », une phrase biffée voit le journaliste s'exclamer : « ~~Mais c'est un livre d'échecs !~~ », ce qui appelait, entre parenthèses, une réaction du narrateur propre à faire sursauter les lecteurs de *La Salle de bain* : « ~~(pensait-il qu'il s'agissait d'un Recueil de maquettes de baignoire ?)~~ ». L'écrivain a tenté au crayon une variante qu'il a biffée également : « ~~< pensait-il qu'il s'agissait d'un ouvrage de plomberie ? >~~ »... Aucun trait d'humour de ce type ne se lit dans la version de 1981.

[55] Sans doute peut-on voir dans cette réplique, outre une marque du mauvais caractère du narrateur, une dénonciation de l'importance du récit dans la narration traditionnelle : le principe même de l'anecdote se trouve en effet critiqué par cette remarque sans appel. Pareille prise de position se rencontre dans *La Salle de bain* (alors que l'ancien locataire de son appartement lui fait part de son désir d'écrire un roman, le narrateur le coupe « pour éviter qu'il ne nous racontât le sujet de son roman, les péripéties, les rebondissements » (*SdB*, p. 39)), mais aussi et surtout dans la première phrase de *L'Appareil-photo* : « C'est à peu près à la même époque de ma vie, vie calme où d'ordinaire rien n'advenait, que dans mon horizon immédiat coïncidèrent deux événements qui, pris séparément, ne présentaient guère d'intérêt, et qui, considérés ensemble, n'avaient malheureusement aucun rapport entre eux. » (*AP*, p. 7). Cet *incipit* désinvolte a valeur de manifeste, comme Toussaint s'en est expliqué : « C'est un manifeste, oui, mais pas exprimé en termes théoriques dans un article ou un essai, mais dans le livre lui-même, dans le premier paragraphe du livre, c'est de la théorie en action. Je propose, de façon sous-jacente, sans l'exprimer théoriquement, une littérature centrée sur l'insignifiant, sur le banal, le prosaïque, le "pas intéressant", le "pas édifiant", sur les temps morts, les événements en marge, qui normalement ne sont pas du domaine de la littérature, qui n'ont pas l'habitude d'être traités dans les livres. » (Jean-Philippe Toussaint, « Pour un roman infinitésimaliste. Entretien réalisé par Laurent Demoulin à Bruxelles le 13 mars 2007 », dans *L'Appareil-photo*, Paris, Minit, coll. « Double », 1988–2007, p. 136)

[56] Dans la version de 1981, Koronskis commente longuement l'attitude de A. et lui donne raison face au journaliste.

[57] Pour être étonnant, l'emploi des modes et des temps dans cette phrase n'en est pas moins correct. Selon le grammairien Grevisse, en effet, le verbe « croire », même dans le langage courant, est parfois suivi du subjonctif. Le recours au subjonctif imparfait (« pensât ») après un verbe introducteur au présent (« est ») est plus rare et d'usage purement littéraire. Grevisse en relève une occurrence, précisément après le verbe « croire », dans *Les Misérables* de Victor Hugo : « Il ne faut pas croire que sa raison fût en désordre. » Quant au dernier verbe conjugué (« eût

permis »), il est un peu plus habituel : il s'agit du subjonctif plus-que-parfait à valeur de conditionnel passé (voir Maurice Grevisse et André Goosse, *Le Bon Usage*, Paris-Louvain-la-Neuve, Duculot, 1993, pp. 1267, 1272 et 1605). Plus que du maniérisme, il faut sans doute voir ici un emploi ironique des temps littéraires, procédé auquel Toussaint aura recours par la suite, par exemple dans *Monsieur* : « Il [...] dit à Monsieur de bien vouloir s'accroupir là, sur le carrelage, de manière que son bras reposât librement sur ses cuisses. » (*M*, p. 19) L'usage du subjonctif imparfait contraste ici avec le contenu prosaïque de la phrase : il s'agit d'un nouvel exemple de transposition.

[58] Ces considérations géométriques sur le mouvement d'un petit pois font songer à la description précise d'une technique de préhension des olives que l'on peut lire dans *L'Appareil-photo* : « [...] concentrant toute mon attention sur l'olive que je continuais de fatiguer nonchalamment dans mon assiette, lui imprimant de petites pressions régulières avec le dos de ma fourchette, je sentais presque physiquement la résistance de l'olive s'amenuiser. Bientôt [...], l'olive me parut à point et je la piquai d'un petit coup sec dans ma fourchette. » (*AP*, p. 23) Notons, pour soutenir ce rapprochement, qu'un peu plus loin dans le roman (pp. 49-50), cette technique est comparée à une stratégie... aux échecs, et toutes deux, techniques et stratégies, servent de métaphore pour expliciter le rapport au réel du narrateur (voir à ce sujet la préface).

[59] La formule, qui joue sur les connotations contradictoires du substantif « horizon » et de l'adjectif « horizontal », est frappante. Par ailleurs, l'incise « mon dissemblable » trahit le caractère hautain, présomptueux et méprisant du narrateur d'*Échecs*. Si Koronskis est un proche parent des autres narrateurs de Toussaint – avec qui il partage un penchant pour la désinvolture, une tendance à la retenue des émotions et une forme de sans-gêne distingué –, il s'en distingue par un orgueil démesuré. Peut-être cette démesure est-elle due à l'univers abstrait dans lequel il évolue : le réel, réduit dans sa substance, n'est pas en mesure de borner son *ego*. Le narrateur de *La Salle de bain*, qui vit dans la réalité, est parfois quelque peu arrogant à sa façon, lui aussi, mais avec humour et discrétion. En outre, il s'agit d'un personnage en crise, subissant la violence sourde du réel, ce qui le rend touchant. Le lecteur peut s'y identifier plus facilement qu'à l'outrecuidant Koronskis, dont le triomphe n'est jamais, au début du roman, entacher par quoi que ce soit.

[60] Cette phrase n'était pas nominale dans la version de 1982 telle qu'elle fut dactylographiée. Elle se présente comme suit : « ~~Le coup affaiblit davantage la position mais offre~~ une chance infime de salut s'il n'échange pas les cavaliers immédiatement. » Écourtée, la phrase traduit mieux le sentiment d'urgence exprimé par « immédiatement ».

[61] Notons ici le jeu sur la ponctuation : l'absence de virgule dans l'énumération des verbes (tente, glissent, traîne) a une valeur expressive : elle traduit probablement la rapidité de la chute. À moins que ce petit désordre syntaxique ne soit un équivalent textuel du désarroi du narrateur.

[62] Ces quatre phrases (« J'ai encore le temps de penser. On a toujours le temps de penser. Sauf. La porte est aussi grande que moi. ») se trouvent telles quelles dans le premier paragraphe du roman, où elles servent à décrire l'entrée du narrateur dans la pièce qu'il ne quittera pas de sitôt. Le lecteur est tenté de compléter la phrase elliptique « Sauf » : « Sauf quand on meurt » ? Le caractère cyclique de cette répétition en début et en milieu de roman aurait alors un caractère funeste. Mais la version de 1981, plus explicite, complète (lors de sa première apparition) la phrase dans une tout autre direction : « Sauf. Sauf si l'on veut faire coïncider une pensée avec un événement extérieur, pour pouvoir se dire ultérieurement [...] ».

[63] Les affres psychologiques de Koronskis après sa première défaite donnent lieu à de plus longs développements psychologiques dans la version de 1981. Le chapitre s'y clôt par une

phrase calquée de Camus : « Il faut désormais m’imaginer heureux. » Cette parodie sérieuse de « Il faut imaginer Sisyphe heureux » annonce sans doute le changement d’attitude de Koronskis dans le chapitre qui suit. Rien n’avertit ainsi le lecteur dans la version de 1983.

[64] Inutile d’insister sur le chronotope, déjà récurrent dans *Échecs*, de la pièce d’eau, omniprésent dans l’œuvre de Toussaint dès le titre de *La Salle de bain*. Le motif du rasage masculin y réapparaît à plusieurs reprises lui aussi : à nouveau dans *La Salle de bain* (SdB, p. 25) et, de façon plus détaillée, dans *L’Appareil-photo* (AP, pp. 61–62).

[65] La modestie de Koronskis est tempérée par de l’ironie dans la version de 1981. Ce motif est toujours présent en 1982, mais il est biffé. La réplique s’y présente comme suit : « Je souris avec la modestie ironique que j’affecte quand je pratique l’humour. »

[66] Une grande ellipse temporelle sépare donc la fin de la section précédente (chapitre I de la deuxième partie intitulée « Milieu ») et le début de celle-ci. Le motif de la durée absurde du match est donc exprimé par un silence, alors qu’il était explicite dans la version de 1981, l’arbitre y précisant, dès les premières pages, que le vainqueur devait remporter dix milles parties (voir [note 5](#)). Or, cet usage de l’ellipse fait partie du style narratif que Toussaint développera par la suite, même si les sauts temporels seront beaucoup plus brefs. L’ellipse se traduira par un usage particulier des paragraphes, toujours séparés par des blancs – l’écrivain, à partir de *La Salle de bain*, n’allant plus jamais à la ligne. Cette caractéristique a été rapidement relevée par la critique, notamment par Raymond Bellour au début de sa recension de *L’Appareil-photo* dans *Le Magazine littéraire* : « Les blancs qui sont autant de trous dans le fil de l’histoire qu’ils n’empêchent jamais pourtant de se poursuivre sont là pour matérialiser ce qui se passe en réalité continuellement entre les phrases, entre les actes : comme une multitude de blancs invisibles, de trous d’air par où passe la vitesse du récit, mais qui sont autant de freins, de pauses infinitésimales, permettant des changements de vitesses, des virages, des dérives, des reprises ironiques. » (Raymond Bellour, « La pensée-photo », dans *Le Magazine littéraire*, février 1989) Et, dans l’un des premiers ouvrages consacrés à ceux que l’on nommait alors « les jeunes Minuit », Fieke Schoots propose une analyse des blancs typographiques de *La Réticence* : « [...] les blancs sont littéralement des passages non-imprimés : le roman est divisé en paragraphes séparés par des blancs de dimension variable. Ils structurent non seulement le texte mais la narration. [Ils] marquent les changements légers qui ont eu lieu dans la position physique et mentale du narrateur. » (Fieke Schoots, « Passer en douce à la douane ». *L’Écriture minimaliste de Minuit*, Amsterdam–Atlanta, Rodopi, 1997, p. 112)

[67] Comme nous l’expliquons dans la préface, le caractère du narrateur a évolué dans l’intervalle de temps qui sépare ce chapitre du précédent : il est à présent moins arrogant, plus humain et il s’est quelque peu ouvert à autrui. Sans doute ce changement s’explique-t-il à la fois par le vieillissement et par la rencontre avec la défaite. Il n’en demeure pas moins brutal du point de vue du lecteur.

[68] Dans la version de 1981, Hippolyte ne porte pas seulement l’uniforme mais arbore toutes les décorations qu’il a obtenues grâce aux victoires de son poulain. Ainsi le lecteur apprend-il que Koronskis a dû s’habituer à la défaite.

[69] L’expression est très différente dans la version de 1981 : « [...] mon inspection, quelque peu malsaine, du visage du militaire m’a laissé dans la bouche comme un... avant-goût de cendres. »

[70] Dans la version de 1981, Koronskis, au prix d’une anamnèse, fait une espèce de résumé du tournoi durant ces longues années passées sous silence. L’ellipse temporelle est ainsi en quelque sorte comblée, alors qu’elle demeure béante dans la version de 1983. En outre, c’est le poids du

passé qui empêche Koronskis de poursuivre la partie et non, comme ici, l'état du militaire. Une fois de plus, le narrateur s'avère donc plus humain dans la version la plus récente. Voici ce résumé : « Ainsi, ce matin, je pense à toutes nos parties d'échecs. Je pense aux beaux jours de mon invulnérabilité, au moment où A.. a rejoint mon niveau, au moment où A.. m'a battu ; je pense à l'énorme phase indécise qui s'en suivit où, comme dans les premiers temps d'un bras de fer, chacun a essayé d'imposer sa supériorité... toutes les parties étaient tendues, disputées, la nullité n'était concédée qu'à la dernière extrémité ; je pense encore à cette année où je gagnai quatre-vingts pour cent des parties, où je me crus de nouveau imbattable ; et puis je pense au calme revenu, à l'habitude de jouer ensemble, aux parties plus mornes, aux grandes séries de victoires que nous accumulons maintenant tour à tour... »

[71] Le travail d'écriture de Koronskis a donc évolué lui aussi. Le narrateur a abandonné son projet de livre absolu au profit de la rédaction d'un essai plus concret. Il est tentant d'y voir une forme de prescience de la part de l'écrivain, qui s'apprête à abandonner le magma des nombreuses versions d'*Échecs*, roman abstrait et intemporel, pour le nouveau projet de *La Salle de bain*, roman tourné vers le réel, le contemporain et le quotidien.

[72] La version de 1981 dévoile le contenu de cette conversation. Il y est question de Dieu et de la foi. Le militaire, athée depuis l'âge adulte, hésite à revenir à la foi de son enfance, qui lui apporterait peut-être un précieux réconfort.

[73] La mort occupe une place particulière dans les romans de Toussaint. Elle est omniprésente, mais demeure le plus souvent voilée. Sous-jacente dans les réflexions métaphysiques des narrateurs de *La Salle de bain* ou de *L'Appareil-photo*, elle obsède celui de *La Réticence*, qui est fasciné par un chat noyé dans le port de Sasuelo. Et elle frappe le père de Marie dans *Fuir*. Mais même ce dernier coup est quelque peu oblique, le personnage du père n'ayant pas été mis en scène auparavant dans le cycle. Dans *Échecs*, la mort est frontale. Toussaint le souligne d'ailleurs dans son texte « Le jour où j'ai commencé à écrire » lorsqu'il évoque les premières versions d'*Échecs* : « la mort, à ce moment-là, m'intéressait beaucoup, c'était un de mes sujets favoris » (*UP*, p. 12).

[74] Le militaire va jusqu'au bout de son discours dans la version de 1981, plus solennelle, plus caricaturale et, partant, moins émouvante. Le lieu commun qui termine sa péroraison funèbre est « Que le meilleur gagne ! »

[75] Soulignons la délicatesse de cette formule « du regard, lui prendre [...] la main ». Elle exprime à la fois, paradoxalement, un contact tendre et une absence de contact charnel. Le regard supplée à la distance maintenue entre les corps. Le thème du regard est certainement de première importance chez un auteur qui a souvent réfléchi à l'image (comme en témoignent *L'Appareil-photo* et *La Télévision*) et qui a produit lui-même une œuvre de cinéaste, de plasticien et de photographe. Ce thème a été étudié, dans cette perspective, par Jean-Benoît Gabriel, qui note, entre autres, que le regard est ambivalent dans la mesure où « Le narrateur veut voir, mais ne veut pas être vu » (Jean-Benoît Gabriel, « Fuir l'image avec désinvolture », dans *Textyles*, n°38, Jean-Philippe Toussaint, *op. cit.*, p. 53).

[76] La mort du père donne lieu à un passage quelque peu cynique dans la version de 1981. Koronskis ne se souvient plus d'avoir prêté attention au père depuis la mort du militaire, qui a eu lieu un an et demi auparavant. Il se demande où est passé le père... avant de s'apercevoir qu'il vient de mourir. À nouveau, Toussaint a effacé les passages dans lesquels son narrateur affiche une trop grande indifférence vis-à-vis d'autrui.

[77] Aux échecs, le joueur qui a le trait ou qui est au trait est celui qui doit jouer le prochain

coup. Le journaliste espère donc commencer la partie.

[78] Dans *Échecs*, Jean-Philippe Toussaint use de plusieurs techniques pour présenter les dialogues. La plupart du temps, ceux-ci sont disposés de façon traditionnelle et sont introduits par des tirets, technique à laquelle l'écrivain n'aura plus jamais recours par la suite. Mais il arrive que les paroles rapportées se mêlent, comme ici, plus intimement à la narration, sans tiret ni guillemets. Dans la part la plus humoristique de l'œuvre de Toussaint, cette immersion du dialogue dans la narration est l'occasion de jeux d'écriture du type « Souvent, avant de remonter dans son bureau, Monsieur, contournant leur comptoir, bonjour mesdemoiselles, passait quelques instants debout devant l'aquarium [...] » (*M.*, pp. 89-90). On rencontre le même genre d'intrications humoristiques des discours dans les romans d'Echenoz de la même époque, tels que *Lac*.

[79] La version de 1982 garde la trace d'un regard cynique porté sur la mère : « La mère est rouge d'aise, ~~à moins que cela ne soit l'effet du vin sur son vieil organisme.~~ » La phrase se trouve également, non biffée, dans la version de 1981.

[80] On attendrait plutôt la tournure « parer à la catastrophe », mais Toussaint joue sur une nuance de sens du verbe « parer », qui est transitif direct (c'est-à-dire suivi d'un complément d'objet direct) quand il signifie « détourner, éviter », comme dans « parer un coup » et transitif indirect (avec un complément introduit par la préposition « à ») dans le sens « prendre toutes les dispositions nécessaires », comme dans « parer à un inconvénient, à un événement, au plus pressé ». « Catastrophe » appelle plutôt « parer à », mais le geste du narrateur qui se raidit comme pour éviter un coup justifie « parer ».

[81] Il s'agit d'un vers que prononce Achille à l'entame de la scène vi de l'acte III d'*Iphigénie* de Racine. Le motif du discours creux et grandiloquent est repris et développé dans *La Salle de bain* quand le narrateur imagine les propos de l'ambassadeur d'Autriche. Toussaint réalise alors une véritable caricature de la langue de bois politico-managériale : « Des débats ont été engagés, dirait l'ambassadeur, des suggestions émises, des conclusions tirées et des programmes adoptés. Ces projets, qui ont été élaborés dans le sens de l'harmonisation des textes, visent, à travers une définition précise des études préalables, à renforcer la mise en œuvre des dispositions établies lors de la précédente réunion. Les mêmes dispositions tendent, du reste, à inspirer aux participants une programmation plus rigoureuse de leurs activités d'étude pour une meilleure maîtrise des projets, de manière à mettre en œuvre les modalités d'une amélioration de l'efficacité pratique des capacités. Compte tenu des grands espoirs nourris par les participants, ils se sont entendus pour conjuguer leurs efforts dans les domaines de la responsabilité, de la fidélité et de la cohésion. Davantage. Ils attendent – et l'expression est de la bouche même du président de séance – une multiplication des efforts en vue de réaliser les principaux objectifs assignés. » (*SdB*, pp. 33-34)

[82] Ce passage a été remanié de façon serrée dans la version de 1982. Ces remaniements ne sont pas intéressants en soi, mais Jean-Philippe Toussaint a commenté son travail au crayon dans la marge, se donnant une injonction à lui-même : « <<Simple, pas d'effet>> ». Cette pratique est très rare chez lui, alors qu'elle est si fréquente chez les écrivains en général qu'elle fait écrire à Daniel Ferrer, grand spécialiste de la critique génétique (c'est-à-dire de l'étude des brouillons) : « les brouillons sont [...] *tout entiers* constitués de telles injonctions. » (Daniel Ferrer, *Logiques du brouillon*, Paris, Seuil, coll. « Poétiques », 2011, p. 43). Il ajoute : « les mots jetés sur le papier par l'écrivain sont, ou deviennent, des indications en vue d'une version future. [...] Réduire ainsi le manuscrit à un protocole opératoire n'est pas appauvrissant, comme on pourrait le craindre, car les instructions qu'il véhicule sont infiniment diversifiées. » (*ibidem*, p. 45)

[83] Le motif de l'eau occupe assurément une grande importance dans les romans de Jean-Philippe Toussaint. Il semble avoir fréquemment une valeur symbolique. Pour le narrateur en crise de *La Salle de bain*, elle symbolise sans doute le temps qui passe et qu'il cherche à *canaliser* (d'où sa prédilection pour la salle de bain et son exil à Venise). Celui de *La Télévision* aime nager pour réfléchir à la thèse qu'il n'écrit pas. Celui de *Faire l'amour* se baigne nu en pleine nuit dans la piscine d'un grand hôtel japonais : l'eau y représente l'univers d'un point de vue céleste et harmonieux, avant d'être associé à la pensée et au cours du temps. Le passage, magnifique, mais trop long pour être cité ici, s'ouvre par la phrase : « J'avais le sentiment de nager au cœur même de l'univers, parmi les galaxies presque palpables. » (FA, p. 51). Mais dans l'ensemble du cycle de Marie, c'est Marie, et non le narrateur, qui est le plus souvent associée à l'élément liquide, comme le note Jacques Dubois au cours d'une analyse magistrale : « Voilà qui instaure Marie en femme liquide, requise par toute manifestation de l'élément aquatique. C'est en naïade pacifiée qu'elle vient rejoindre l'eau purifiante. En revanche, quand, battue de la pluie et de la neige et à demi vêtue, elle déambule dans un quartier de Tokyo la nuit, sa personnalité humide offre une image moins rassurante. » (Jacques Dubois, « Marie naïade de style », dans *Figures du désir. Pour une critique amoureuse*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2011, p. 40)

[84] L'adjectif « cérébelleux » signifie « relatif au cervelet ».

[85] Ce beau passage, très pessimiste, semble lier la possibilité de proximité entre les êtres humains au sentiment de haine, comme si celle-ci était le plus sûr moyen de rencontrer l'autre. Occasion pour nous de souligner une particularité d'*Échecs* par rapport au reste de l'œuvre de Toussaint : l'amour n'y joue aucun rôle, alors qu'il anime les narrateurs postérieurs dès *La Salle de bain* et que son rôle tend à s'accroître d'un roman à l'autre – à l'exception de *La Réticence* – au point de devenir le thème majeur du cycle de Marie. Tout juste relèvera-t-on l'évocation du souvenir d'une jeune femme à la fin de la version de 1981, mais cette apparition féminine s'est évanouie lors de la réécriture du texte.

[86] L'attitude de son adversaire est longuement commenté dans la version de 1981 : A.. devient sourd, est obsédé par la victoire et hait Koronskis qui, pour sa part, joue désormais par plaisir. Cela donne lieu à des scènes cocasses qui ont disparu. Les suppressions de scènes sont plus nombreuses en fin de récit. La version de 1981 conserve le même ton et le même luxe de détails jusqu'au bout, tandis que celle de 1983 s'amenuise en progressant vers sa fin.

[87] S'il s'est ouvert à autrui, Koronskis demeure donc très satisfait de lui-même et ne le cache pas au lecteur. Une part d'ironie se laisse toutefois deviner dans l'interjection « ma foi », qui préfigure celle des « doux seigneur » scandant la première partie de *L'Appareil-photo*, comme dans la phrase : « Je casai la bouteille dans le coffre, et allai prendre place à ses côtés tandis qu'elle démarrait (quelle équipe nous formions, doux seigneur) » (AP, p. 26). Par ailleurs, Koronskis soulignant sa propre élégance fait songer au narrateur de *La Salle de bain* décrivant la sienne : « Je portais des vêtements simples. Un pantalon de toile beige, une chemise bleue et une cravate unie. Les tissus tombaient avec tant de profit sur mon corps que, tout habillé, je semblais musclé d'une manière fine et puissante. » (SdB, p. 14)

[88] La version de 1982 est plus explicite : « J'interromps ma promenade et ~~les regarde, le cœur serré.~~ » Dans la version de 1981, Koronskis se montre plus affecté encore et cherche en vain à calmer ses voisins en leur adressant un grand « Bonjour ! » exclamatif. Par ailleurs, la mère affiche plus de fierté au cours du conflit, dans cette version ancienne, tandis que son fils semble moins odieux, comme si les torts étaient davantage partagés.

[89] La version de 1982 contient entre cette phrase et la suivante un développement intéressant, sans doute supprimé à cause de son caractère redondant. Seule une partie de ce passage est biffé,

preuve qu'il n'a été supprimé qu'au moment de la dactylographie complète suivante : « Il n'est plus qu'un instinct nu qui se révolte, parade animale à l'endroit de la mort. / ~~Mon adversaire est toujours vivant. Qu'il vive m'étonne, je suis conscient d'attendre sa fin.~~ Lorsqu'il quitte la mère pour se rendre à l'échiquier, lorsqu'il rentre, lorsqu'il joue, je pressens continûment sa mort imminente. » Le motif de « l'instinct nu qui se révolte » se trouve déjà dans la version de 1981, mais en amont dans le texte – l'épisode de la déchéance de A. ayant donné lieu à de nombreux déplacements de segments. Ainsi, la phrase « Lorsqu'il quitte la mère pour se rendre à l'échiquier, lorsqu'il rentre, lorsqu'il joue, je pressens continûment sa mort imminente » a changé de paragraphe : on la lira plus loin dans la présente version.

[90] La version de 1981 est moins dure : Koronskis serre la main de son adversaire « comme pour lui faire mal » et non « pour le faire souffrir ».

[91] Dans la version de 1981, un épisode kafkaïen s'ajoute au motif de la mort de A. : comme Koronskis, en se levant, à renversé plusieurs pièces, l'arbitre déclare que A. a gagné la partie.

[92] Quand le complément d'objet du verbe « savoir » est un substantif, celui-ci est le plus souvent un nom désignant « un objet de connaissance qui est concret ou abstrait (le plus souvent abstrait), existant ou non, présent ou absent » (définition issue du site du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales). Tel n'est pas le cas du terme « instant » : il s'agit donc d'un emploi poétique du verbe « savoir ».

[93] Dans la version de 1981, c'est après ce dialogue avec l'arbitre que Koronskis observe la mère se recueillant sur la dépouille de son fils. Il ne se déclare pas seulement attendri, il avoue : « [...] je sens que, malgré moi, j'ai un visage triomphant. / ... je vais gagner le championnat. » Ce trait de vanité absurde a disparu – nouvelle preuve que Toussaint, au fil des relectures, a tenu à humaniser son personnage.

[94] D'après les propos tenus par A. durant sa crise de colère contre l'arbitre (« Je le bats tous les jours. Et rien ne pourra m'empêcher de le rejoindre. »), c'est Koronskis qui mène au score.

[95] Ce point, utilisé en lieu et place d'un point d'interrogation, constitue un nouvel exemple du souci de la ponctuation qui animait Toussaint au moment d'écrire *Échecs*. Il a ici une valeur presque intonative, le narrateur soulignant *infra* « la curieuse façon [que l'arbitre] a de poser les questions d'une manière affirmative ».

[96] Dans cette version d'*Échecs*, le narrateur et l'écrivain n'ont pas précisé au lecteur le nombre de parts nécessaires pour obtenir la victoire. On sait qu'il existe un terme à atteindre, puisque le narrateur, songeant que son adversaire aurait accepté de jouer plusieurs parties par jour, s'est exclamé : « nous aurions fini, maintenant ». Mais l'on ignore quel est ce terme précis et si Koronskis, avec ses 7 510 victoires, est loin du compte. Comme nous l'avons souligné plus haut ([note 5](#)), dans la version de 1981, au début du roman, lors de la lecture du règlement, l'arbitre précisait : « [...] le vainqueur sera le gagnant de dix mille parties ». Si ce chiffre est toujours d'actualité dans la dernière version, à raison de cinq parties par jour, les 2 490 victoires que Koronskis doit encore engranger devrait l'occuper 498 jours, c'est-à-dire un an et 4 mois et demi. Cela ne correspond pas tout à fait au chiffre mentionné par la version de 1981 à ce stade du récit : « Dans deux cents jours j'aurai gagné le championnat... » Quoi qu'il en soit, la version la plus récente, en gommant ces informations, se fait plus abstraite que la précédente, ce qui augmente encore le caractère absurde de la situation.

[97] Ces « Tic » et ces « Tac », qui, dans la version de 1981, se répètent et scandent le texte, résonnent en quelque sorte dans toute l'œuvre de Jean-Philippe Toussaint. Celle-ci ne cesse, en

effet, de méditer au sujet du temps qui passe. Sur la permanence de cette réflexion, voir, entre autres, Frank Wagner, qui note : « S'il est un point sur lequel le compas de l'écrivain n'a pas bougé, c'est bien celui de cette obsession pour le caractère inexorable du flux temporel et les conséquences tragiques qui en résultent pour une créature mortelle et douée de conscience. Que cette fascination aux accents morbides soit ("Olé.") ou non tempérée par l'humour, on aura remarqué les liens, sur fond de perspectivisme, d'une phénoménologie du quotidien et de la réflexion métaphysique. On constate donc que, tant sur le plan de la technique narrative que sur celui de la topique, la temporalité constitue l'un des éléments fondamentaux de la poétique de l'œuvre toussainienne. » (Frank Wagner, « Monsieur Jean-Philippe Toussaint et la notion de vérité », dans *Textyles*, n°38, *Jean-Philippe Toussaint, op. cit.*, p. 28)

[98] Dans la version de 1981, qui diffère trop de celle-ci à la fin du récit pour que nous puissions consigner toutes les différences, le narrateur non seulement souffre d'insomnie, mais il devient aveugle.

[99] Dans la version de 1982, la fin de ce paragraphe est formulée un peu différemment et est prolongée par un autre, de nature quelque peu impressionniste, biffé en diagonale, dont certains motifs réapparaîtront plus loin : « Arrive-t-il un moment où l'on ne pense plus ? Où l'on ne devient plus qu'un malaise, une douleur pure, vide de toute activité intellectuelle... où l'on subsiste en souffrant ? / La fraîcheur de l'eau dans ma gorge sèche. / Contre la sagesse la perfection, un petit pois sur le manche d'une fourchette et paf. / Mon sourire si rare, et que je ne vois plus, ni n'imagine même. » Les mots-paragraphe qui suivent « Non. / aujourd'hui » sont en revanche absents de la version de 1982.

[100] La version de 1982 contient après cette phrase un motif qui a disparu (et qui n'est pourtant qu'à moitié raturé) : « Attendrissement de sentir l'odeur de ma peau, ~~petite odeur poignante si intégralement mienne.~~ ». L'écrivain ayant ajouté au crayon : « <au-dessus de mon bras> ». Ce motif est absent de la version de 1981.

[101] Jean-Philippe Toussaint a hésité quant à l'usage de cette scansion du texte par le mot « aujourd'hui » isolé en paragraphe. Dans la version de 1981, une scansion a bien lieu, mais le terme répété est une création lexicale : « à la nuit d'hui » (néologisme justifié par le fait que Koronskis est devenu aveugle). Dans la version de 1982, toute scansion a disparu. Toussaint la rétablit ici, mais opte pour une formulation plus sobre qu'en 1981.

[102] Cette fin du roman, marquée non seulement par l'anéantissement du narrateur mais aussi et surtout par une forme d'épuisement du récit, est très beckettienne : elle fait songer aux dernières lignes de *Malone meurt*, faites de segments de phrases qui s'espacent sur la page. Le motif du dénombrement rappelle lui aussi le personnage de Malone. La fin de la version de 1981 fait moins songer à Beckett et davantage à Kafka, car c'est l'absurdité administrative qui a le dernier mot : après la mort de Koronskis, l'arbitraire range la pièce et dit, imperturbable : « Aux suivants ».

Échecs

Roman (version de 1981)

Jean-Philippe Toussaint

*À la mémoire de Juozas Lanskoronskis
Pour Sylvie Pontoizeau et Anne-Dominique*

Souviens-toi que le Temps est un joueur avide
Baudelaire

Ouverture

I

C'est un peu par hasard que j'ai découvert le jeu d'échecs. Mais n'en est-il pas toujours ainsi ?

Je me promenais comme d'habitude, plutôt seul. Dès que je suis sorti, j'étais certain qu'il allait m'arriver quelque chose. Je n'étais pas inquiet ; c'était une sensation connue, comme être sûr de rencontrer quelqu'un.

J'étais serein.

Je marchais.

Assez bien habillé, rasé, les cheveux propres, je me sentais agréable, plaisant, sympathique. Et je marchais, droit devant moi, en direction de la gare. Le soleil était bas. La lumière chaude. Les gens bons. Je leur souriais abondamment, comme pour compenser ma mauvaise humeur habituelle.

J'attendais. Sans la moindre impatience. Je savais que la rencontre se ferait au moment précis où je le voudrais. En attendant, je savourais ce bonheur. Je goûtais ces derniers moments avec une intensité particulière...

Comme maintenant, en fait.

Au fond du couloir je vois la porte. J'avance d'un pas rapide. Ma gorge est serrée.

Je suis beau.

Le couloir est interminable. La porte grandit à peine. Elle est encore petite : loin.

J'ai encore le temps de penser. On a toujours le temps de penser. Sauf.

Sauf ? Sauf si l'on veut faire coïncider une pensée avec un événement extérieur, pour pouvoir se dire ultérieurement, voilà à quoi je pensais.

Maintenant le temps presse. La porte est aussi grande que moi. Je saisis la poignée la tourne, la tire. Par l'entrebâillement je vois la pièce. Je vais entrer.

Définitif : en entrant j'aurai pensé au jour où...

J'entre.

La pièce est grande, blanche, rectangulaire. Très peu meublée. Les lits, les tables, les chaises et les quelques armoires s'agencent dans l'espace avec une précision géométrique. L'échiquier est au centre.

Je m'approche de l'arbitre.

- Bonjour, mon Adversaire est-il en retard ?

L'arbitre est grand. Il porte un smoking noir.

Je répète.

- Mon Adversaire serait-il en retard ?

L'arbitre a des épaules larges. Un visage massif sans yeux. Plus précisément des yeux qui filent. Il ne répond pas.

Je m'apprête à reformuler ma question.

Mon Adversaire entre.

C'est un individu quelconque. Jeune. Iris très bleus. Visage inexpressif. Habillement médiocre.

Je ne l'aime pas.

Il est entouré de père, mère, militaire, valises.

J'éclate intérieurement de rire, ce qui se traduit sur mon beau visage par un sourire méchant : il n'y a pas de miroir dans la pièce ; mais l'expérience en est un excellent.

Mon sourire se prolonge, s'adoucit, disparaît.

L'arbitre nous fait signe de le rejoindre.

Nous obtempérons et nous retrouvons disposés, de façon parfaitement symétrique, de chaque côté de l'échiquier. Comme déposés là avec un grand souci esthétique. Je suis debout, en face des blancs. En face du roi blanc. L'arbitre est grave. Mon Adversaire semble ému. Ses parents le dévorent des yeux avec ce mélange d'anxiété et de fierté qui donne du charme aux visages les plus ingrats. D'ordinaire.

Le journaliste s'agite en tous sens, marche d'un bout à l'autre de la pièce, rebondit contre les parois, vient vers nous, repart, revient.

Pourquoi ne se tient-il pas coi ?

II

L'arbitre n'a encore rien dit. Manifestement, il attend quelque chose. La mort du journaliste, peut-être, si j'en juge par les yeux-yatagans qu'il lui plante entre les omoplates. L'effet de ce coup de regard dans le dos ne se fait pas attendre : le journaliste s'immobilise.

Tête basse, il vient vers nous.

L'arbitre ouvre la bouche. Il va parler, je le devine. Il parle. Sa voix n'est pas puissante, un filet menu, mais expire l'autorité. Et l'inspire.

À un point tel que je me sens obligé de faire semblant d'écouter : de mimer l'audition consciencieuse. Alors que j'écoute, bien sûr. Cela m'intéresse.

- Article I

1. Le jeu d'échecs est un jeu sans hasard qui se joue sur un carré de soixante-quatre cases entre deux joueurs disposant chacun de seize pièces, qui sont blanches pour l'un et noires pour l'autre.
2. Le but du jeu est de faire mat le roi du camp opposé. Le joueur qui fait mat gagne de ce fait la partie.

Je souris.

M'expliquer les règles du jeu, le paradoxe est de taille.

À peine mes lèvres s'écartent-elles que l'arbitre s'interrompt. Il lève la tête et la déplace doucement latéralement.

Il me regarde.

Je parviens à ne pas détourner le regard.

Mon sourire a disparu depuis longtemps.

Du même ton monocorde, l'arbitre poursuit :

- Article VII

1. Chaque joueur dispose de deux heures et demie pour quarante coups.
2. Si un joueur dépasse ce temps, il perd la partie. Quelle que soit la position.
3. Le temps des joueurs est réglé par une pendule à double cadran.

Il ne nous épargne rien. Il termine son long exposé en disant, sans enthousiasme, que le vainqueur sera le gagnant de dix mille parties.

Il se tait.

La mère serre doucement la main de mon Adversaire.

Avec une scrupuleuse économie de gestes, l'arbitre nous fait asseoir. Il invite l'entourage de mon Adversaire à prendre place sur des chaises situées à huit mètres, en biais, de l'échiquier. Il est dix heures dix-huit.

L'arbitre prend un pion noir et un pion blanc. D'un geste professionnel, il passe les deux mains derrière le dos. Il me présente deux poings fermés. Je choisis le gauche. C'est le bon : un pion blanc apparaît.

Je lis un léger dépit sur le visage de mon Adversaire. C'est sa première réaction depuis qu'il est entré.

Je suis ému.

Ma main tremble. Dans ma poitrine, les poumons se rapprochent l'un de l'autre en compressant les oreillettes, ce qui tend les ventricules. Mon cœur est cerné. Il suffoque. Il étouffe. Je soupire longuement.

Il est dix heures vingt-quatre.

L'arbitre s'éloigne. Il a mis en marche le mécanisme d'horlogerie de ma pendule. Tic, Tac. Il faut jouer ! Il faut jouer ! Il faut jouer le premier coup du championnat.

Mon temps commence à s'écouler... Mon temps. Ma vie. Ce moment... mes sens à l'affût de mes sens... comme un frottement... une naissance... un doux glissement sur la rugosité d'une surface perlée qui provoque le feu au contact du soufre la flamme boursoufle la délicate pellicule digitale et la brûlure gagne le corps en un frisson de déchirure.

Je n'oublierai jamais cet instant !

J'y repenserai toute ma vie. « Que pensais-je » me dirai-je. Je pensais que je pensais que j'y penserais. En sachant son importance. En mesurant ses conséquences.

Et cependant, cela ressemble à tant d'autres moments de mon existence. Que de fois. Ne me suis-je trouvé en face de cette série de pièces parfaitement ordonnées ?

C'est facile, il suffit de pousser le pion roi de deux cases. Évident. Et pourtant...

Mes pensées s'embrouillent, l'avenir s'engouffre dans le présent et mon passé surgit, soudain.

J'oublie tout, je me vide, serre le poing droit très fort et saisis mon pion « e ».

Il n'est pas encore posé. Je peux le ramener.

Réfléchir encore. Prolonger cet instant.

Je lâche le pion. C'est fini. Mon Adversaire joue son premier coup du championnat.

III

Je vais mieux.

D'autant mieux qu'il adopte une défense française.

Je connais bien son jeu. Je maîtrise parfaitement la variante dans laquelle il m'entraîne. J'ai même trouvé une nouveauté, que je lui réserve.

Mais mes idées sont brouillées. Mon intelligence au repos. Ma mémoire distraite. J'ai l'esprit engourdi par l'espèce d'absence que provoque le trac.

Je déplace les pièces le cœur tremblant, les lâche à regret et me raidis pour parer une hypothétique catastrophe.

Au dix septième coup, je comprends que je ne peux pas perdre la partie. Mon pion d'avance m'assure la nullité. Mon attaque sur le roque a des chances d'aboutir.

Je vais très bien. J'adore les échecs.

Treize heures dix.

Il abandonne. Il se lève.

Je reste assis et contemple la position finale. Je serre mon poing éperdument et, muettement, hurle majoie !

Pendant trois heures le silence a été total, à peine troublé de temps en temps par le faible frottement d'une pièce sur le bois de l'échiquier. Maintenant toutes les chaises crissent ensemble au contact du sol. Les bouches s'ouvrent. Un murmure d'abord, qui s'amplifie.

Tout le monde se presse au centre ; je serre quelques mains. Je rentre dans mon coin.

Je le visite, brièvement : un lit, une table, une petite armoire et derrière un rideau, une douche. Sobre.

Je m'assieds, rebondis sur le matelas et regarde mon Adversaire.

Il regagne son coin. Les siens le suivent. Ils ne disent rien. Ils semblent se demander s'ils doivent lui adresser la parole ou attendre qu'il parle.

Lui, l'Adversaire, ne fait pas attention à eux. Il est pensif. Me trouve-t-il génial ?

Vraisemblablement.

Il s'assied, ferme les yeux, se passe les mains sur le visage et, comme soudain sorti de sa torpeur, demande :

- Qu'est ce qu'on mange ?

J'éprouve un curieux malaise en me réveillant. Les siestes m'ont toujours fait le plus grand mal : invariablement, chaque fois qu'il m'arrive de dormir pendant la journée, je me réveille désespéré et reste maussade toute la soirée. Je prends appui sur les coudes et parcours du regard les murs qui enserrent la pièce. La pièce est grande, blanche, rectangulaire. Le plafond est bas. Mais l'échiquier est beau. Sa vue me rappelle ma victoire. L'aise revient.

Je commence à chanter un Boléro.

- Thou. Thou. Thouthouthouthou. Thou. Thou...

Je me lève d'un bond sec.

Je passe ma main sur le lit pour effacer les plis. Fredonnant toujours, j'ouvre une boîte de tripes, jette un œil dedans et expédie le couvercle dans la poubelle. Rebord. Il bascule, minaude, m'effraie ; mais tombe à l'intérieur.

Je salue ma prouesse par un « Thou ! Thou ! » sonore. Mes voisins, étonnés, se tournent vers moi.

J'enfonce la main dans le récipient de fer blanc et la ressort toute couverte d'abats divers ; je la lève bien haut et, goulu, la glisse dans ma bouche. Quelques morceaux atterrissent sur mon menton. Magnanime, je les renvoie dans leur boîte du revers de l'index et recommence l'opération.

À tout prendre, je préfère manger les viscères chauds.

- Thou ! Thou ! crié-je pour ponctuer la fin de mon repas.

Je suis l'objet de nouveaux regards dubitatifs.

Je me lève et marche vers eux, le regard droit. Provocant. Tandis que peu à peu les visages se détournent, je baisse les yeux et, tout doucement, murmure :

- thou thou

Je me souris intérieurement.

Je me trouve mignon.

Il est dix-huit heures trente. Objectivement, l'après-midi se termine, mais dans la pièce le changement est nul.

Il n'y a pas de fenêtres.

La nuit tombe sans moi.

Sous la porte, l'interstice local déverse un filet de lumière corridorienne. Artificielle.

J'ai envie de lumière du jour.

Je ferme les yeux, mobilise ma concentration et m'enfonce à la recherche de la clarté solaire. En vain.

On n'imagine pas la lumière.

Et maintenant elle me manque : il suffit de savoir que la séparation sera longue pour que s'accélère la dégradation du souvenir et s'exacerbe l'envie des retrouvailles.

Je me tourne vers le score. La victoire me console.

Toute l'après-midi, je l'ai cajolé mon point ! Il m'accapare et m'obsède. Il m'obnubile.

La preuve : depuis la fin de la partie, je n'ai plus pensé aux échecs. Je n'ai pas ouvert un livre ! Je n'ai pas étudié une variante ! Je n'ai même pas refait la partie de ce matin ! Je ne savais plus que l'on pouvait oublier les échecs...

Vingt heures.

Je sors un échiquier de ma sacoche et le dépose sur mon lit. Je ne dispose pas les pièces, par flemme.

Mon doigt bouge sur le carré de bois vide. Lentement d'abord, puis plus vite ; au fur et à mesure j'entre dans la partie de ce matin, j'ai hâte d'arriver au moment crucial, le dix-septième coup. Pouvait-il sauver la partie ?

Mon corps se balance, mon doigt se promène. Il recule, repart, revient... hésite. J'y verrais plus clair avec les pièces.

Je soupire : je dois me lever.

Je déroule mon bras. L'extrémité de l'index chatouille le cordon, mais ne peut le saisir. Je tente le majeur. En vain. Je me soulève un peu et empoigne le sac.

Je le vide sur l'échiquier. Je sélectionne les pièces dont j'ai besoin sans nuire à la tranquillité des autres.

Dès que la position est reconstituée, je reste une dizaine de minutes les yeux rivés sur les pièces, immobile.

Je constate que la variante d'échange est catastrophique pour lui et note, dans mon vieux carnet, 19. f4 suivi de deux points d'exclamation. Je range les pièces. Je me couche. D'un coup de pied nonchalant, j'expédie l'échiquier à terre.

Le père ne cesse de jeter des regards furtifs dans ma direction. Depuis ce matin. Il m'agace. Il n'ose me regarder franchement mais sa discrétion appuyée est encore plus lourde à supporter. Il est étriqué cet homme. Timide sans doute. Dominé par sa femme. Respectueux en face du

militaire. Béat devant son fils. Un personnage fluët, probablement sans odeur.

Leur dîner se termine. La mère débarrasse ; les hommes la suivent des yeux, vaguement inattentifs.

Le militaire pose trois échiquiers sur la table.

- Je prépare les manœuvres de la soirée, dit-il, grave, conscient d'un devoir.

Mon Adversaire se tourne vers moi. Je ferme aussitôt les yeux. Je les garde longtemps clos.

Lorsque je les rouvre, la mère fait la vaisselle. Elle est minuscule, la mère, sèche, dure comme un caillou.

Elle est de dos. En suivant les oscillations de son corps, j'essaie de deviner ce que d'une assiette d'un verre ou d'un couvert, elle lave.

Les hommes également la regardent.

Il est vrai qu'il n'y a qu'elle qui bouge dans la pièce. Il est vrai que c'est la seule femme, aussi.

Elle apporte le café.

Posée sur la table, la cafetière fume dans l'inintéret général. Il n'y a pas de tasses.

Ils se regardent en chiens, attendant la faïence.

Le militaire fixe le père. En silence.

Celui-ci se lève et va les chercher.

Il n'y a pas de sucre.

Le militaire fixe le père.

Sans résultat.

La mère apporte le sucre.

Le père fait glisser le sucrier jusqu'à lui et sort quatre cubes ! qu'il noie dans son café.

Le militaire allume un cigare.

À petites bouffées, il installe une position sur l'échiquier. Mon Adversaire va boire un verre d'eau.

Il revient et fait craquer ses doigts. un par un. Je hais ce bruit. Je le dis à voix haute.

Étonnant ce que le son d'une voix peut effrayer ! Le père en renverse son café ; heureusement le sirop coule lentement, il peut rectifier la direction de l'écoulement à son avantage. Toutes les personnes présentes dans la pièce ont les yeux tournés vers moi. Sauf l'arbitre, j'ignore pourquoi.

Je répète :

- Pourriez-vous, à l'avenir, éviter de faire craquer vos articulations

Chacun reprend ses occupations précédentes.

Pour ma requête : compréhension. Sourires mutuels.

Mon Adversaire va boire un autre verre d'eau.

Au retour, il jette un coup d'œil sur l'échiquier et montre les tours au militaire. Il s'agit de la position de ce matin. Ils vont passer la nuit avant de s'apercevoir que l'échange est pire. Moi, je l'ai vérifié en sept minutes.

On n'est pas moi impunément.

Mon Adversaire va boire un autre-autre verre d'eau.

« Il souffre de coliques » pensé-je, je ne sais pourquoi. Il n'y a pas de lien direct.

Il revient. La mère s'inquiète aussi de sa santé.

- C'était trop salé ? demande-t-elle.

Il ne répond pas. Le mystère reste entier.

IV

J'ouvre un œil. Je me vante : les deux.

Il est impossible de n'ouvrir qu'un œil au réveil.

La grande pièce, blanche, rectangulaire est déserte...

La veilleuse distille une lumière bleue, glacée. Irréelle. Inquiétante.

Elle éclaire peu mais découpe, taille, cisèle minutieusement les objets. Ses reflets métalliques hachent menu.

Dans le calme de l'aube, on ne dirait pas qu'elle se promène à deux cent quatre-vingt-dix-neuf mille sept cent quatre-vingt-douze virgule cinq kilomètres à la seconde, cette lumière.

Il fait très sombre. J'ai peur.

J'ai toujours eu peur dans le bleu.

Je détourne la tête.

Je sursaute. Dans la pénombre, les formes endormies de mes voisins semblent me fixer. Je revois la chaise couverte de vêtements que, dans l'obscurité, je prenais pour un bandit. Ravi d'avoir retrouvé cette angoisse puérile, j'essaie de la recréer, artificiellement. Je ferme les yeux, pense à autre chose pour faire disparaître l'arrière-goût de la précédente émotion et, d'un coup, les écarquille. Rien.

Lits, couvertures, dormeurs ont retrouvé une réalité trop précise.

Je regarde l'heure : il est encore tôt.

Je me lève sans bruit.

Je fais quelques pas prudents dans le bleu.

Le sol grince au contact de mes pieds.

Le père se redresse dans son lit et me regarde.

Sur la pointe des pieds, en tâchant d'appuyer mes pas le moins possible, je me dirige vers l'arbitre. Il ne dort pas.

Je lui demande :

- À quelle heure éclaire-t-on la pièce ?

Il détourne la tête sans répondre.

Je m'éloigne.

La lumière est lunaire.

L'échiquier luit. Je m'en approche, le contourne, le convoite.

Je regarde à gauche et à droite : sommeils.

Je m'assieds en face des noirs.

Je suis ému : dans quatre heures, je serai à cette table, à cette place...

Je me retourne, vérifie que l'on ne m'épie pas et avance le pion Dame blanc de deux cases. C'est certainement le coup que jouera mon Adversaire. J'entends des pas.

Je bouge mon cavalier. Le bruit de pas se rapproche. Quelqu'un s'arrête juste derrière moi.

Il reste immobile dans mon dos.

Je ne fais aucun mouvement : je suis tendu, raide.

Je ressens cette présence comme une démangeaison, mais j'ai la force de ne pas me retourner.

Je ne céderai pas le premier !

Une minute s'écoule.

Mes membres picotent, faiblissent ; je fatigue, je sens que je ne vais pas pouvoir garder longtemps cette absolue immobilité. Une minute. Deux minutes. Trois minutes.

Mes clavicules sont lourdes. Mes épaules sont lasses.

Je résiste encore.

Peut-être n'y a-t-il personne ?

Je tourne la tête.

À peine les muscles de mon cou amorcent-ils la rotation que l'arbitre fait un grand pas en avant et se présente en face de moi. Au-dessus de moi.

- Le Règlement interdit toute manipulation en dehors des parties. Je vous ordonne de quitter l'échiquier et vous somme de ranger les pièces que vous avez indûment déplacées.

Considérez ma présente indulgence comme un dernier avertissement. Je vous dispense d'excuses verbales.

L'incident est clos.

Il se retourne. Je bredouille :

- Où puis-je me procurer le règlement du championnat ?

- L'incident est clos.

Il n'a pas parlé fort, mais tout le monde est réveillé. Et me regarde.

Je suis mal à l'aise. Heureusement, la faible lumière de la veilleuse me protège des regards. Gêné, désarmé, je reste à côté de l'échiquier. Je m'appuie contre la table et répète, ironiquement, la phrase de l'arbitre :

- L'incident est clos...

On me saisit le bras !

Je me défais de la prise, attrape une main... qui me la serre.

- Bonjour Koronskis, me dit le journaliste, vous avez passé une bonne nuit ? C'est important le sommeil avant l'épreuve.

Pourquoi rit-il de ce qu'il dit ?

- Dites-moi, vous semblez avoir un problème avec l'arbitre. Rien de grave, j'espère. Des broutilles sans doute ?

- Oui des broutilles-sans-doute.

Il est étonné. Mais se ressaisit :

- Superbe votre victoire d'hier : à ce propos, dites-moi, dans l'espagnole, vous avez définitivement abandonné 11. h3 ; le clouage ne vous gêne pas ?

- Non.

Je n'ai pas envie de parler.

- Vous permettez que j'aie m'habiller ?

- Oh mais bien sûr ! Excusez-moi de vous avoir abordé de si bonne heure. Accepteriez-vous de me commenter votre partie, cet après-midi, ou dans la soirée ?

- Nous verrons.

- Merci.

Il est poli cet homme. Je l'envoie paître et il me remercie. Il doit m'aimer.

La partie commence à dix heures.

Dès neuf heures, je m'installe en face des pièces noires.

Mon Adversaire est encore au lit. Il boit un jus d'orange. Je suis inquiet. Soixante minutes me séparent de la partie. Soixante cases qu'il me faut remplir de pensées dérivatives.

Je me ronge la lèvre. Je me gruge les ongles. Je mâchonne mentalement toutes les recettes qui proposent une méthode pour combattre le trac. Rien ne me satisfait.

J'ai envie de déféquer.

J'ai pourtant déjà vidé mes intestins. Ce n'est donc pas le traditionnel besoin naturel qui m'anime. Mais le fruit puant d'une angoisse. Comme on dit de la gorge ou de la poitrine, j'ai les fesses nouées. L'anus contracté.

La peur condense les organes. L'angoisse est réductrice. Et mon lacet défait me nargue depuis une demi-heure.

Je résiste encore. Ne pas réagir aux caprices. J'améliore la composition du nœud de ma cravate (rouge), époussette ma veste, me redresse.

Je suis beau ! Je suis prêt ! Je vais gagner la partie !

Je n'en ai jamais douté.

Je me vante : à force d'attendre, de me ronger, de m'ulcérer ; le doute est né.

J'ai des crampes et une forte migraine.

Et si je perdais ?

Ne pas penser aux échecs. Ne pas penser aux échecs. Agir, faire n'importe quoi, agir, oublier : je noue mon lacet. Dix heures. L'arbitre s'avance. Mon Adversaire accourt, converse, « au revoir », « joue bien », « au revoir ».

La mère va-t-elle sortir le mouchoir et l'agiter tout au long des premiers coups ?

A.. [\[1\]](#) s'assied. Nous nous serrons la main. La sienne est moite. Il joue 1. d4. Prévisible. Je prends Mon cavalier « g8 » et le presse intensément. J'ai un sourire cannibale.

Mon vingt et unième coup est génial. Vraiment génial.

Il réfléchit quarante minutes et... joue un coup faible. Neuf coups plus tard, il perd une pièce et abandonne.

V

Immobile et attentif, je suis assis en tailleur, le dos contre le mur. Je regarde le score [\[2\]](#) sous tous les angles : de côté les caractères s'allongent, par en dessous ils s'affinent, par dessus ils

s'écrasent. De face, ils me satisfont. Mon score est gras. Mon nom est noble.

J'ai toujours aimé contempler ce nom en lettres majuscules. Il est vrai qu'il est superbe, élégant et racé. Il sonne comme un roulement de tambour. Mais quand bien même aurais-je été doté d'un patronyme commun, je crois que j'aurais aimé le voir, ainsi dactylographié. C'est humain.

La pancarte du score est simple. Le fond est blanc. Les lettres sont noires. Les bords sont encadrés d'une fine latte foncée laquée. Elle est accrochée sur le mur du fond.

Comme une balance, avec peu de moyens, elle résume la situation : d'un côté mon nom tranchant, mes chiffres lourds ; de l'autre la médiocrité patronymique, la nullité décimale. Je la regarde avec un délicieux sourire :

Franz Koronskis : 27 – A.. : 0

Je la vois en gros plan. En très gros plan : ceux qui taillent les visages à la serpette. Mes préférés.

Ici, d'ailleurs, je ne regarde qu'en très gros plans. C'est un choix esthétique.

Et j'ai si peu de choses à voir. L'échiquier, les yeux de mon Adversaire, le score, le bout de mon lit au réveil, le plafond aussi ; toujours au même endroit, juste au dessus de la tête du lit.

Franz Koronskis : 27 – A.. : 0

Mon champ de vision est étroit. Limité par le haut. Limité par le bas. Mes yeux sont comblés. Ma vue étouffe.

Je la libère doucement...

À la manière d'un travelling arrière, troublé par les successives mises au point de mon œil, je découvre la grande pièce blanche, rectangulaire. Trop préoccupé par la bonne marche de ma manœuvre, je ne vois rien, je ne retiens rien.

Je recommence. Je fixe le premier K de mon nom, élargis légèrement mon champ de vision, puis davantage. Mes yeux sont immobiles, mais ma vue glisse en arrière : les lettres voisines apparaissent, puis par à-coups, le score en entier, le mur du fond, la pièce, de nouveau la pièce, les murs blancs, le vide... et de temps à autre une petite tache sombre, presque noire, un lit, une armoire, une chaise, meubles dérisoires qui ne contrarient pas l'éclatante blancheur de l'ensemble. Meubles qui ne meublent rien. Le journaliste, dont la couleur de la veste me frappe, est assis sur le bord de son lit en compagnie de trois petits pots de cirage noir. Il brosse ses chaussures. Je ferme les yeux.

Je me lève et fais quelques pas. J'évite de m'approcher du journaliste, car dès que je suis à portée de sa main, il me parle, me touche ! et me presse de lui commenter une partie, ce que je refuse avec une régulière et décroissante courtoisie. À la hauteur de l'échiquier, je fais demi-tour ; j'accélère le pas, prends mon élan et, d'un bond, me hisse sur mon lit. Debout sur le matelas, je complète l'inventaire des facultés cinématographiques de mes yeux. Raide et lent, je tourne sur moi-même. La vue est panoramique.

Le journaliste, la main gauche enfoncée dans sa chaussure et la droite immobile, qui tient une brosse en l'air, me regarde. Bientôt, tous mes autres voisins interrompent aussi leurs activités et, un à un, se retournent pour me voir. Je n'en ai cure. Je continue à dérouler les muscles de mon cou. Immédiatement, je ne vois plus que des murs. Les murs sont clairs. Les murs sont vides. Les

murs sont nus. Le cortège suit son cours. Les murs défilent, se bousculent, se rattrapent, ils sont blancs, tout blanc, trop blanc, je baisse un peu les paupières, la pièce se déroule, s'aligne, se tourne, je tourne, ma tête tourne, tourne, tourne ! et je sens que je ne pourrai jamais plus m'extraire de ces murs, immense plage de plâtre à la verticale, qui tels des sables mouvants m'aspirent, m'absorbent ; ça y est je m'enfonce dans le tourbillon, impuissant, au cœur de cette danse entraînante, j'atteins la porte, elle passe... inaperçue. Elle reste si imperturbablement close qu'elle semble s'être fondue dans les murs.

À force de prendre mes yeux pour de la pellicule, je suis impressionné. Angoissé !

Je plaque mes mains sur mes yeux et me laisse tomber, accroupi. Je relève doucement la tête. Le score me soulage. La peinture me rassure : la pancarte est immobile, belle. Reposante.

Pour me changer les idées, je me dégorge les jambes.

La mère fait la vaisselle. Le père la sieste. L'arbitre est de dos. Mon Adversaire commente une partie en compagnie du militaire. J'essaie de deviner ce qu'ils étudient, mais ne le peux ^[3]. Je les regarde, m'arrête et les détaille.

Mon Adversaire relève la tête.

Je ne détourne pas le regard.

En arrivant dans la pièce, j'étais prêt à lui concéder quelques parties nulles, pourvu que je sois vaincu. Maintenant c'est fini : je les gagnerai toutes !

À chaque partie, je le massacre, l'écrase, le néantise.

Et j'innove de surcroît.

Je ne peux pas perdre.

On ne joue pas au même jeu : j'ai mille ans d'avance !

Je suis anachronique. ^[4]

Mon Adversaire baisse les yeux.

VI

Je joue plus sereinement. À présent, plus personne ne doute de ma supériorité. Même mon Adversaire est résigné.

Il est modeste et défensif.

Quand il a les blancs, il me propose « nulle » jusqu'au moment où sa position se dégrade. Puis très vite abandonne et se remet au travail en compagnie du militaire. Ils consacrent plus de dix heures par jour à des études, problèmes et autres analyses échiquiennes. L'après-midi, leur table est une montagne de livres, une forêt de pièces, un havre de concentration. Un désert d'imagination.

Leur travail est passif : il consiste à trouver des parades à mes coups. Le jeu de A. demeure pauvre. Pour placer ses améliorations, il cherche à m'entraîner dans des variantes que nous avons

déjà jouées.

Moi, j'essaie, je nuance, j'améliore.

Je ne joue que 1. e4, mais en bon amant de l'espagnole, je varie les plaisirs : tantôt je consolide ses forces, tantôt j'analyse ses faiblesses et travaille ses points sensibles. La partie se termine.

Le journaliste se précipite sur moi.

- Koronskis, vous m'aviez promis de me commenter une de vos parties. Vous ne l'avez toujours pas fait. Je vous propose de partager mon repas.

Je le regarde. Il est parfait. Aguichant. Sourire gentil. Il a vraiment l'air naturel.

On ne dirait pas qu'il me le propose après chaque partie. Et que je refuse toujours.

- Le menu dis-je distraitemment.

- Pardon ?

- Vous me proposez quoi, au juste ?

- De bavarder. De choses et d'autres. D'échec si vous le désirez. Mais je comprendrais fort bien que le sujet vous ennuie.

- Quel est le menu ?

- Le menu ?

- Vous m'invitez à déjeuner et vous ne savez pas ce qu'il y aura à manger ! C'est un peu fort [\[5\]](#), avouez. Je suis désolé, mais je ne peux pas accepter, dans ces conditions.

Il rit jaune et me frappe - amicalement - l'épaule. Aie.

- Pourquoi riez-vous ? demandé-je.

Ce type d'interrogation [\[6\]](#), énoncée gravement, a le chic de provoquer immédiatement une réaction qui rend la question caduque. Et en effet, vu sa tête, je ne la réitère pas.

- Ce sera pour une autre fois dis-je en lui rendant sa claque. Amicale. Les bons comptes font les bons amis.

Je rentre.

Mes voisins sont à table.

Ils mangent tristement, sans mot dire.

Le corps penché en avant, ils véhiculent la nourriture de l'assiette à leur bouche. Pour donner bonne contenance à leur silence, ils mâchent longtemps.

Le militaire vide son verre ostensiblement.

Les couverts ralentissent leur va-et-vient, les yeux se tournent vers lui. Il s'essuie la bouche et

dit :

– Belle partie. Le sacrifice a l'air correct. Nous vérifierons cette après-midi. Apparemment, c'est du grand art.

– Non merci dit A.. en couvrant son verre de la main.

L'animation retombe.

Ils épongent le résidu de sauce avec du pain. La mère récolte les assiettes vides.

– Dites-moi, Hippolyte, à quelle heure devez-vous recevoir des nouvelles de la Fédération ?

Le militaire pâlit.

– Ce n'est pas en recevoir, Madame, c'est en donner...

Le militaire transpire.

Il s'éponge le front régulièrement. Dès qu'une goutte quitte l'orée de sa calvitie, il la remonte et l'étouffe sur le sommet du crâne. Il secoue alors son mouchoir, le passe nerveusement sur les joues, techniquement aux commissures des lèvres, curieusement dans les yeux et repart à l'assaut.

Goutte à goutte.

À trois heures l'arbitre prévient le militaire qu'on le demande au téléphone. Le militaire baisse la tête.

Il traverse lourdement la pièce.

Nous le suivons des yeux.

Il prend le cornet, s'éponge une dernière fois le front et commence à parler à voix basse, pesant chaque mot ; puis imperceptiblement prend de la vitesse, le débit s'accélère, les mots fusent, il hausse le ton, les phrases éclatent, il accélère encore. Il s'emballe !

– (...) nous ne comprenons absolument pas ce qui arrive monsieur le président son entraînement est conforme aux normes habituelles j'ai même pris sur moi de le renforcer en raison des circonstances dès le premier jour j'ai pratiquement doublé le programme initial pourtant déjà fort copieux comme vous le savez... il travaille actuellement près de douze heures par jour en dehors des parties c'est un maximum il faut également qu'il dorme c'est indispensable pour sa bonne condition physique et même en ce qui concerne la qualité des performances le corps médical recommande un sommeil régulier... ce qui se passe c'est que Franz Koronskis n'est pas un joueur ordinaire je n'aime pas employer de grands mots mais il est à peine exagéré de dire qu'il est surhumain... il améliore la théorie au jour le jour invente de nouvelles variantes, des variantes jamais encore essayées en compétition à ce jour, des variantes qui se révèlent meurtrières... diaboliques si vous me passez l'expression... voyez-vous dans l'espagnole il applique un système nouveau, que je qualifierais volontiers, et pourtant soyez sûr que je me refuse à galvauder le mot, de révolutionnaire... oui c'est un système nouveau qui commence au onzième coup... il ne joue pas 11. h3, ne craint donc pas le clouage qui, nous l'avons appris à nos dépens, n'apporte rien de décisif aux noirs... très franchement cette variante... la variante Koronskis... on ne peut l'appeler autrement vous en conviendrez... pour le moment du moins... est la nouveauté la plus

extraordinaire que j'aie vu oui, je peux le dire, de toute ma carrière. Et ce qui est une cause de soucis supplémentaires pour nous, c'est qu'avec les noirs il (...)

Mes lèvres se dilatent chaque fois qu'un éloge nouveau me concerne. Je ne fais rien pour contraindre ce sourire.

Je suis heureux.

Mes voisins sont tendus. Ils écoutent le militaire attentivement et, comme pour donner plus de poids à son discours, approuvent tout ce qu'il dit d'un hochement de tête.

Le militaire se tait. La réponse est lapidaire. Il raccroche.

Il rentre.

Le père lui prépare une chaise. Il s'assied.

La mère lui verse une tasse de café. Il la boit en silence. Il est complètement défait.

J'ai l'impression qu'il va s'effondrer.

Non. Son interlocuteur n'a prononcé qu'une phrase, mais telle n'est pas son impression qui explique longuement les réactions de la Fédération [\[7\]](#).

Il n'oublie rien de ce qu'il a dit.

Quand il a fini, il sourit.

Mon Adversaire, le père et la mère le regardent tendrement.

VII

Je ne pouvais pas refuser. Depuis le temps qu'il m'invite, le journaliste. Et du poulet, en plus.

À la fin de la partie, il s'approche de moi, tente de me prendre le bras, échoue, sourit.

– Vous n'avez pas oublié, hé, hé ?

Pourquoi rit-il comme cela. Les Chinois rient lorsqu'ils sont gênés ; mais il n'a rien d'asiatique, lui, que je sache. Peut-être des estampes japonaises.

– Voyons ce poulet ! dis-je.

Il semble soulagé. Craignait-il le lapin ?

– Vous savez, Koronskis, vous permettez que je vous appelle Koronskis ?

– Cela me semble adéquat, en effet.

– Je dois vous dire l'immense plaisir que vous me faites d'accepter cette invitation.

– Tout le plaisir est pour vous... moi pardon.

Je commence mal. L'hypocrisie n'est pas mon fort.

Il ne semble pas se formaliser. Peut-être ne voit-il dans les lapsus qu'erreur d'aiguillage cérébral, carambolage phonétique ou collision verbale dont il n'y a même pas de quoi rire.

Un accident est si vite arrivé.

- Merci, vous êtes gentil.

Nous nous asseyons sur son lit. Il me tend une assiette où gît une cuisse de volatile. Sur le promontoire qui s'est créé entre nous par la pression conjuguée de nos arrière-trains sur le matelas, il dépose une casserole dans laquelle nage une ribambelle de petits pois.

- Bon appétit dis-je, poliment.

- Merci Koronskis.

Nous mangeons en silence.

- Vous ... ?

- Oui dis-je en redressant la tête.

- Non, rien excusez-moi.

- Je vous en prie.

Je replonge la tête dans mon assiette.

Je me demande pour quelle raison je suis en train de me nourrir aux côtés de cet individu. Il me pose une question.

Je n'écoute pas, je pense à autre chose (18. Te1).

Il récidive.

- Cela vous plait-il ?

- Plait-il ?

- Oui plait-il ?

- Excusez-moi, mais je n'ai pas compris votre question.

- Je vous demandais si cela vous plaisait.

- Oui.

Je prends l'os de la cuisse et entreprends de le ronger

- Ah fait-il.

Je penche ma gamelle et aspire le jus des petits pois. Je lui rends l'assiette vide.

- Bien dis-je en me frottant les mains. Je vous remercie. Je ne vais pas vous déranger plus longtemps.

– Mais vous ne me dérangez pas du tout ! Au contraire... restez encore un moment, je vous en prie. Nous n'avons pratiquement pas parlé de tout le repas. C'est sûrement parce que nous étions tous deux un peu gênés. Mais l'atmosphère va se détendre au café, vous verrez.

Il me saisit l'épaule et la presse.

– Vous prendrez bien un café ?

Je décline l'offre. La pression devient douloureuse.

Alors, conciliant, j'accepte.

– C'est à peine si nous avons échangé quelques généralités pendant le repas. C'est dommage. Nous sommes seuls tous les deux. Nous pourrions peut-être partager plus souvent des repas, échanger nos impressions et bien d'autres choses encore. Le temps paraîtra moins long.

Je dois vous avouer que je me sens terriblement seul.

Je m'ennuie tout seul, vous comprenez... Bien sûr, il y a mon travail. Cela m'intéresse. Et les parties aussi, qui sont toujours passionnantes. Mais il reste beaucoup de temps à tuer...

Vous ne vous ennuyez jamais, vous ?

– Non mens-je.

– Ah vous avez de la chance. Moi, comme je vous le disais, je me sens très seul. J'aimerais que des liens plus profonds nous unissent. J'ai déjà eu l'occasion d'être invité à dîner par la famille de votre adversaire et cela m'a fait beaucoup de bien.

C'est vrai, je rêve d'une atmosphère chaleureuse, de nombreuses rencontres, de discussions passionnées. Avec vous, par exemple, je n'ai jamais eu l'occasion d'avoir une conversation sérieuse. Je trouve que c'est dommage.

Mais je ne vais pas vous importuner davantage avec mes états d'âme...

Il me regarde étrangement et, changeant de ton, poursuit :

– Cela dit, vous comprendrez que pour mon travail, il serait du plus haut intérêt pour moi d'établir un véritable contact avec vous, un contact où les sentiments d'amitié n'interviendraient pas ; un contact professionnel.

Bien souvent je me pose des questions sur certains de vos coups. Je me dit qu'il est possible que je ne comprenne pas toute votre subtilité et que quelques éclaircissements me seraient nécessaires. Mais vous êtes si distant que je n'ose venir vous déranger...

Alors je vous pose la question franchement : accepteriez-vous que je vienne de temps en temps vous parler d'échecs ?

Je le regarde. Son long corps est courbé en avant et pointe la tête dans ma direction. Il me fait penser à un chien. J'ai l'impression d'être son maître tant il semble livré tout entier à mon bon vouloir.

– Nous verrons répondez-je.

- Mais quand ! dit-il en haussant nettement le ton.

« Il a bu » songé-je en laissant traîner mon regard sur la bouteille de vin vide.

- Nous verrons.

Je le regarde dans les yeux. Il a compris. Il n'insiste pas.

- Je m'emporte, veuillez m'excuser bredouille-t-il.

Il verse de l'eau bouillante dans le filtre. L'écoulement est rapide. Le café sera léger.

- Vous désirez du sucre dans votre café ?

- Nous verrons.

Il sourit jaune.

- Sérieusement. Vous prenez du sucre ?

- Nous verrons !

Il est très pâle. Il ne parvient plus à sourire. Avec une grimace de gaieté, qu'il prend peut-être pour de l'entrain, il dit :

- Bien, je ne vous en mets pas, alors...

- Comme vous voudrez. Mais si vous tenez à ma présence, il serait préférable d'en mettre deux.

- Soit, soit...

À mesure que je deviens désagréable, il s'adoucit, se montre plus poli, plus respectueux. Il s'excuse. Il s'aplatit.

Il s'écrase.

Il est à point. J'enfonce un vieux clou.

- Pourquoi étiez-vous tellement excité, le premier jour ?

- Taisez-vous murmure-t-il.

- Répondez.

- Je vous en prie... taisez-vous.

Ses lèvres sont agitées. Ses pupilles écorchées. Avec mon douceâtre sourire, je poursuis :

- Allons dites ... pourquoi étiez-vous ...

- Ta gueule !

Surpris par la violence de l'éjection, je me rabats en arrière.

- Je t'interdis de me poser des questions ! T'entends !

Ta gueule ! haine-t-il.

Puis s'effondre dans mon giron.

- Oh je n'en peux plus... je n'en peux plus... je veux oublier. Oublier ce premier jour. Oublier ce qui se passe ici.

Oublier ces joueurs. Oublier ces échecs. Oublier ! je veux oublier... depuis que je suis dans cette pièce je ne souhaite qu'une seule chose : oublier. Oublier cette atroce impression du premier jour où j'ai tout compris, tout perçu.

C'était affreux. Atroce. Atroce ! Alors j'essaie d'oublier je travaille énormément, sans relâche, tout le temps, comme un automate. Sans penser... surtout ne pas penser. Je fais des fiches de chaque partie... les recommence, seul, dix fois, quinze fois... je fais des analyses, je cherche des références ; j'écris des commentaires énormes. Mais je ne m'attache qu'aux détails. Je regarde le championnat comme on fixe un tableau, jusqu'à la toile. Ainsi j'oublie l'ensemble. Je veux l'oublier ! Je ne comprends rien sans doute. Tant pis. Tant mieux. Je ne veux pas comprendre ce qui se passe ici... le premier jour je l'ai perçu... j'ai eu trop peur... je ne veux pas comprendre, je veux oublier..(..)

Je l'entends la tête droite, faisant mine de ne pas l'écouter. Quand il a fini, je le repousse.

- Si je comprends bien vous voulez oublier... je n'ai rien contre. Je m'en vais. Tâchez de vous calmer.

- Vous n'avez aucune sensibilité. Vous êtes vraiment un être méprisable. Oui, il y a longtemps que j'avais envie de vous le dire en face : je vous méprise !

Vous entendez ! Je ne supporte pas votre petite supériorité indécente. Je hais vos petites plaisanteries. Je hais vos petites manières. Je hais vos petits rires. Je vous hais.

- Modérez votre amour pour moi, souris-je.

- Oui je vous hais ! Et je ne suis pas le seul. Ici, tout le monde vous voit vivre. Et personne ne vous supporte.

Vous n'en avez sans doute pas conscience ; mais je vous le dis, moi tout le monde, je dis bien tout le monde trouve votre conduite intolérable.

- Cessez de vous donner en spectacle. Vous êtes minable.

- Minable ? !

Il relève la tête et lentement, remonte jusqu'à mes yeux. Son regard est menaçant.

Il s'empare des revers de mon col.

Et soudain plonge sur moi, se couche sur mon corps, plaque ses mains autour de mon cou. Il commence à serrer.

Serrer.

Il serre et éclate de rire.

- Minable ?! Et vous vous êtes grotesque ! Vous êtes ridicule !

Assommé par le coup, je suis incapable de réagir. Je ne vois presque plus rien. Ma glotte est tordue, compressée, enfoncée au fond de la gorge par ses mains. Mais je ne peux bouger...

L'étranglement devient dangereux. J'étouffe.

Je rassemble mes forces conservatrices, laisse quelques secondes d'élan à ma volonté et, en une fois, arrache les bras qui m'enserrent.

Je me lève. Rajuste mes vêtements. Je tremble.

Mon Adversaire et le militaire arrivent. Ils m'entourent.

- Que s'est-il passé ?

Je ne réponds pas.

Le journaliste nous regarde. Il semble étonné.

Son visage a complètement changé de tête.

- Je ne comprends pas, je ne comprends pas répète-t-il.

Il se lève et se prend la tête dans les mains.

- Comment ai-je pu ? Comment ai-je pu ? Je ne comprends pas... Comment me faire pardonner. Que puis-je faire pour vous ? Il essaie de me prendre la main.

Je le repousse violemment.

J'essuie les quelques gouttes de sang qui s'écoulent de mon arcade sourcilière et lui plante sous les yeux. Je lui barbouille le visage de mon sang et lui murmure :

- Je gagnerai le championnat.

Milieu

I

C'est un peu par hasard que j'ai découvert le jeu d'échecs. Je me promenais comme d'habitude, plutôt seul. Dès que je suis sorti, j'étais certain qu'il allait m'arriver quelque chose. Je n'étais pas inquiet, c'était une sensation connue, comme être sûr de rencontrer quelqu'un.

J'étais serein.

Je marchais.

Assez bien habillé, rasé, les cheveux propres, je me sentais agréable, plaisant, sympathique.

Et je marchais, droit devant moi, en direction de la gare. Le soleil était bas. La lumière chaude. Les gens bons.

Je leur souriais abondamment, comme pour compenser ma mauvaise humeur habituelle.

J'attendais. Sans la moindre impatience. Je savais que la rencontre se ferait au moment précis où je le voudrais.

En attendant, je savourais ce bonheur. Je goûtais ces derniers moments avec une intensité particulière...

Le mur approche. Je lève le bras mécaniquement. Je caresse le plâtre. De chaque côté de la pièce, à mi-hauteur d'homme, est un petit nuage sale, maculé d'empreintes digitales.

Mes empreintes.

Un jour, la mère, prolongeant dieu sait quelle lessive avait voulu les laver. Je m'étais fâché. Elle n'avait pas insisté. Je marche depuis le... Je marche tous les matins. Je marche tous les jours. Au début, c'était pour me calmer. Cautériser la plaie de mes angoisses matinales. Je marchais vite. Très vite. Arrivé au mur, je le touchais d'un geste vif et repartais aussitôt en sens inverse. comme un athlète pressé par le temps. Maintenant c'est devenu une habitude. Un tic.

Je me lève et je marche. Pendant des heures. Jusqu'au moment de jouer...

Je suis inquiet pour la partie de ce matin.

Je me suis réveillé avec une migraine et j'ai renversé mon café sur mon lit. Ce sont des signes qui ne trompent pas.

J'amplifie ma foulée et vais m'asseoir en face de l'échiquier.

À dix heures mon Adversaire arrive. Il est calme, déterminé. Je le regarde dans les yeux. Bleu. Tranchants comme des faux. Il m'impressionne.

Il me tend la main.

Je continue à le dévisager quelques instants, m'attarde sur un curieux bouton qu'il a sur le côté du nez et soudain m'aperçois que je n'ai pas bougé, que je n'ai pas répondu du tac au tac à son salut. C'était involontaire, un simple petit contretemps, maintenant c'est une idée ! Une idée qui s'impose immédiatement, tellement évidente que je ne comprends pas comment je ne l'ai eue plus tôt : je ne vais pas le saluer. Il n'y a aucune raison pour que je prolonge indéfiniment cette stupide habitude qui consiste à mettre nos mains en contact ; voire, dans les bons jours, à les étreindre.

Dorénavant, je ne le saluerai plus !

C'est plus décent.

Sa main, ballante et insistante, est toujours en l'air, en attente, en face de moi. Il la secoue... hésite. A-t-il compris ?

- Je vous dis bonjour, Koronskis dit-il en détachant haineusement chaque syllabe.

Je soutiens son regard. Difficilement. La main me démange. Il suffit de la relever un tout petit peu pour que la tension s'évanouisse. Je résiste.

Il range sa main. Il a compris.

- Parfait, je préfère cela dit-il.

Qu'aurais-je dit moi, à sa place ? Sans doute la même chose.

Peut-être évoquer le score. Pour l'écraser.

Arrivent le père et le militaire, souriant, conversant, s'interrompant et en chœur :

- Bonjour Koronskis.

Ils arrivent après la bataille.

Et après la bataille, quand le vainqueur fourbu rejoint ses pénates, il tombe toujours sur un quelconque cabot de vaincu qui l'engage à poursuivre les hostilités.

Un simple coup de pied suffit. Je détourne la tête.

A.. les prévient en deux mots.

La mère jette des coups d'œil pressé vers l'échiquier.

Elle termine sa vaisselle à la hâte, attrape un torchon, s'y frotte les mains recto verso, parfait le séchage en repassant ses paumes contre son tablier, dénoue celui-ci et accourt à petits pas. Maussade, elle me lance :

-... jour Kronsakis.

- Bonjour Madame.

Cela m'a échappé !

Ce n'est pas une faveur calculée. Mais un réflexe.

Un curieux respect...

La partie commence.

Dès les premiers coups, je me montre prudent. Défensif. D'ordinaire je préfère les variantes meurtrières. Où le sang gicle dès l'ouverture. Je prends alors l'avantage ! Immobilise sa tête dans la flaque sanguine et maintiens la pression. J'appuie menu de temps à autre. Sa résistance

s'altère.

Sa bouche s'ouvre. Il avale.

Et abandonne.

Aujourd'hui j'ai peur. Mes pièces ont peu de champ.

Ma position est serrée.

Au douzième coup j'imagine une combinaison. Les calculs sont longs. Je prends le temps nécessaire. Trente sept minutes. Elle paraît juste. Mais j'ai peur.

Je repars dans de nouveaux calculs, examine les moindres possibilités de défense, m'attarde sur des hypothèses invraisemblables, prolonge jusqu'au bout l'analyse de variantes qui me sont évidemment favorables. J'ai le pressentiment que quelque chose m'échappe.

Non. La combinaison est remarquable.

J'avance la main et joue... un coup classique. Défensif. Je regarde l'échiquier.

Je vois la disposition des pièces... et je ne comprends pas. J'avais prévu un coup lumineux et l'échiquier est terne.

Pire ! mon dernier mouvement me fait l'effet d'une saleté.

Je m'inquiète. Quel élan singulier m'a-t-il poussé à abandonner ma combinaison pour ce médiocre renforcement de position ? Comment ai-je pu m'évaporer au point de jouer un coup mécaniquement ? Aurais-je eu un génial pressentiment ? Et me voilà reparti dans les mille méandres de ma précédente combinaison. Dès que mon Adversaire joue, je sais qu'elle n'a plus de raison d'être. Mais qu'importe, je veux savoir. Quarante minutes. Je ne trouve rien.

Elle était parfaite.

Je regarde la position : elle est équilibrée, je tourne la tête vers la pendule. Oh !

Je plaque mes deux mains sur la poitrine.

Le cœur.

Il me reste neuf minutes pour vingt-sept coups !

C'est la première fois que je suis en manque. A.. est souvent en « zeitnot ». Moi jamais.

Plutôt que de ma fouetter, ce manque de temps m'engourdit.

Je suis amorphe. Paralysé. Déconcentré. Obsédé par le temps.

Je joue lentement.

Il me reste six minutes pour vingt-trois coups.

Le père et la mère sont tendus, immobiles.

Le militaire dégouline de sueur.

Mes pieds frappent le sol en cadence. Je bats des jambes.

Je mange ma lèvre inférieure.

Je tourne la tête dans toutes les directions. L'échiquier me fait peur. Sa vue me brûle. Je tourne vivement mes yeux de côté. Le visage implorant. Mendant des minutes.

Je joue. A.. joue. Je joue. A.. joue.

Je regarde le militaire. Il semble épier chaque infime mouvement de l'aiguille de ma pendule !

Je me lève.

Mon temps s'écoule...

Je vacille. Je m'approche du militaire. Il recule.

- Arrêtez ! lui hurlé-je à bout portant.

- Comment ? fait-il, très effrayé.

- Arrêtez de regarder ma pendule !

- Mais vous êtes fou...

Non. Mais je dois en avoir l'air. Je ne contrôle plus ma salive. Mes pupilles dansent. Mes cheveux, que je repousse en l'air constamment, s'éparpillent dans toutes les directions.

- Regardez ailleurs... Ou je vous frappe !

Il baisse les yeux.

Je regagne ma place. Prends la pendule en main. Mon drapeau commence à s'incliner.

Les lambeaux de ma lèvre inférieure se font plus rares.

Elle devient lisse. Mes dents continuent à arracher les dernières peaux. Sans pitié.

Il me reste trois minutes [\[8\]](#).

Je ne tiens pas en place. Je me lève.

Mon temps s'écoule...

Je tourne autour de la table. M'arrête derrière A... Regarde la position par dessus son épaule. Il lève la tête vers moi.

- Cessez. Dois-je en référer à l'arbitre ?

Je cesse. Je continue à tourner. Je ne dois plus avoir de lèvre. Le militaire s'éponge le front. Je souffre.

Mon temps coule.

Je m'assieds. J'expire longuement.

Peut-être un peu de ma détresse s'en ira-t-elle dans ce souffle ? Je joue. Il joue.

Je ne peux plus réfléchir. Je ne peux plus ! je ne peux plus !

La mère se penche pour dire quelque chose à l'oreille du père.

- Silence !

Le drapeau de ma pendule penche dangereusement [\[9\]](#).

Une [\[10\]](#) minute pour neuf coups !

Je vais perdre...

Je joue. Il me reste trente-cinq secondes. J'ai mal.

- Je propose nulle soufflé-je.

Sans en imaginer les conséquences. Par instinct.

A.. redresse la tête, se croise les bras et me sourit.

Oui, il me sourit ! Et refuse.

Ce refus me soulage. Me réveille. Je vais le tuer !

Pendant sa réflexion, je prends des résolutions. Je tire enfin les conclusions de mon manque de temps : jouer vite. Je joue les huit derniers coups en dix secondes, tout juste le temps de bouger la pièce, de me précipiter sur la pendule et d'écraser, du plat de la main la main, la petite tige d'acier qui règle le contrôle de temps. Clac. Clac. Clac. Ajournement.

J'ai joué avec précision, contrant au mieux l'attaque blanche. Malgré tout, j'ai un pion de retard et mon aile roi est fâcheusement dégarnie : ma position est perdante...

II

L'arbitre prend la parole d'une voix solennelle :

- Je déclare cette partie ajournée. Elle reprendra demain à dix heures.

Je fuis dans mon coin ; au passage j'empoigne ma trousse de toilette ; je sors une petite glace et entre dans ma douche.

Je penche le miroir pour mieux voir la lèvre meurtrie.

Il y a un point rouge très net.

Je me rince la bouche. L'eau que je recrache est à peine rose. Je prends appui contre le mur. Une sueur glaciale m'envahit. Je me redresse, appuie la main contre mon ventre, fais une grimace.

Je salive abondamment.

Je me jette à genoux et vomis.

J'essuie la salive-stalactite de ma bouche. Je cligne des paupières. Je maudis l'éclairage de la pièce. Une débauche de blanc qui éclate sur les murs. Qui rebondit sur le sol. Qui pénètre les yeux. Qui me répugne...

Je vous emmerde.

III

Je suis réveillé par des éclats de rire.

Peut-être me suis-je évanoui.

Le visage bouffi, la bouche pâteuse qui aspire à la fraîcheur d'un jus de fruit, lourd le crâne d'où jaillit un faisceau d'élanements douloureux ; je retrouve le charme acide des lendemains de fête.

Lendemain de fête ?

Ce n'est pas la première partie ajournée. Mais les rares fois où ce fut le cas, j'avais un avantage écrasant. Aujourd'hui, je ne suis même pas sûr de pouvoir sauver la partie...

Il le faudra, pourtant !

Je me redresse brutalement. Je grimace de souffrance. Je plaque mes paumes contre les tempes et les masses.

Je me lève précautionneusement, la tête bien droite, pour éviter qu'à nouveau la douleur n'aille se fracasser la gueule contre les parois de ma boîte crânienne.

J'entre dans la douche. Tourne à fond le robinet d'eau froide, me penche en avant et offre le visage au jet.

C'est bon : le froid anesthésie.

Je me sèche, me gargarise et répète face à mon image :

- Il le faudra, pourtant !

En face, mon... mes Adversaires ont invité le journaliste. Ils dînent. Et pia pia pia et pia pia pia. Et de rire, et de parler, et vous savez que..., non, oh, pourtant..., et de rire encore. Et de rire de quoi !

Ils croient qu'ils ont déjà gagné, sans doute !

- De quoi riez-vous !

Rires étouffés. Regards en biais. Le militaire se retourne, serviette au cou, verre à la main ; il se redresse, avale, agite les bras.

- Venez vous joindre à nous.

- De quoi riez vous !

– Comme vous voudrez, comme vous voudrez... Si vous n’y tenez pas...

Il détourne la tête. Et de nouveaux rires étouffés. Et de nouveaux regards courageux !

Je m’assieds sur mon lit. Dos à mes Adversaires. Face au mur.

Je cale un échiquier entre mes genoux.

J’installe la position laborieusement. Elle me fait honte. Mes doigts paressent, chipotent et ne posent les pièces sur leurs cases qu’à regret. La position reconstituée, mes yeux écœurés et vides s’enfoncent dans cette architecture de bois. Ma situation est désespérée. Pour peu, je chercherais le gain le plus rapide pour mon Adversaire.

Le temps passe. Je ne trouve pas de parade.

Il le faudra, pourtant !

Le silence se fait chez mes Adversaire. Je n’en profite pas pour aiguïser ma concentration : je les regarde.

Ils débarrassent rapidement la table.

– Au travail, au travail répète le militaire.

Le journaliste salue et se retire. Le père se mouche et salue. La mère amasse les plats sales et commence la vaisselle, lentement, sans bruit, en prenant un soin impressionnant pour éviter tout contact bruyant. Si d’aventure il arrive que deux couverts s’entrechoquent, elle se tourne vers son fils avec une expression d’excessive humilité.

Le fils est rédempteur : il ne la regarde pas.

Il est penché, immobile, absorbé par l’échiquier. Le militaire bouge les pièces en face de lui. Nous étudions exactement la même position. Au même moment.

Je croise régulièrement des regards inquiets [\[111\]](#). Ils me craignent. Mais je ne trouve rien.

La soirée avance.

Ils se tournent de plus en plus souvent vers moi. Tendus. Nerveux. J’imagine leurs questions angoissées « a-t-il une idée ? », « un sacrifice est-il possible ? », « pourra-t-il forcer un échec perpétuel ? »... Ils ne sont pas doués pour l’affectation : leur inquiétude est imposante.

Quand je sens qu’ils me regardent, j’adopte un visage serein. Solide. Mais je ne trouve rien.

Il le faudra, pourtant !

La nuit tombe en une seconde : les néons cèdent leur place à la veilleuse. Mouvement général : installation des bougies, quête d’allumettes, frottements, odeur de soufre.

Le décor est planté. Soirée dansante pour les flammes de mes bougies. Calvaire aux chandelles pour moi.

Je fais quelques pas, délasse mon cerveau, serre le poing habituel et, déterminé, reprends place en face de l'échiquier. L'obscurité facilite ma réflexion.

Je vois maintenant la position sous un jour nouveau. Comme si le noir m'avait enfermé en moi, je parviens à me concentrer avec une nouvelle efficacité. Je trouve des ressources cachées dans l'assemblage des pièces. J'entrevois des possibilités de défense. À chaque nouvelle idée se renforce ma conviction d'être le joueur d'échecs impeccable.

Je découvre un aspect de mon jeu que je n'avais jamais eu l'occasion d'admirer : la précision de la défense.

Je suis modeste. Consciencieux. Appliqué.

Je deviens un humble génie.

Minuit.

L'angoisse me paralyse progressivement.

La nuit avance. J'ai l'impression qu'elle progresse dans mon cerveau tant l'idée du temps qui passe domine mon esprit.

Je suis incapable de m'attacher aux pièces, absorbé que je suis par la crainte d'échouer.

L'échéance est précise : je dois trouver avant demain, dix heures. Le reste importe peu.

À quoi cela me sert-il de constater l'étendue de mes talents si, invariablement, je bute sur cette position ?

De temps à autre, je croise encore une ombre enflammée qui se tourne dans ma direction. L'angoisse est partagée. L'obscurité est complète.

Et maintenant, plutôt que de faciliter mes recherches, elle renforce mon inquiétude. Mon impuissance.

Trois heures et demie.

Les bougies se meurent. Le bleu relève la tête. Je suis épuisé. J'ai besoin d'une pause.

Je me lève, avale le contenu d'un pot de yaourt, fume un cigare, marche quelques minutes et repars à l'assaut.

Quatre heures.

Je perçois une solution. Depuis quelques minutes je sens qu'elle circule dans mes neurones, rapide, insaisissable, qui s'esquive toujours au moment même où je pense la saisir.

Cela ne saurait tarder, car je l'ai sur le bout de la langue, comme on dit d'un mot depuis des heures recherché qui surgit enfin, encore flou, la forme évasive, le contour mal défini, dans le brouillard d'une case de son cerveau. Une case ?

Quelle case ?

f8 ! f8 ! Bon Dieu ! f8 Bon Dieu.

Cavalier f8. Bon Dieu. Mes mains tremblent. Elles dérapent sur l'échiquier. Les pièces tombent. Je les redresse. Cavalier f8 ! Bon Dieu !

Cavalier f8. Je m'embrasse les mains. Elles se débattent. Veulent vérifier la variante. Moi aussi. Je me débats.

Je m'emmêle. Cavalier f8. Quel coup ! Quand je le jouerai, je n'aurai pas partie gagnée, mais cette merveille d'équilibre empoisonné me permet de rétablir complètement l'égalité.

Je me lève, bondissant. sautillant, frétilant et les bras tournant gaiement, je tourne, je danse, je m'embrasse.

Je me laisse tomber sur mon lit, bras en croix, libre.

Heureux.

... je suis incommodé par une sale odeur d'aisselle. J'approche mon nez de son dessous de bras gauche. Pouah. Je compare avec le droit. Partie nulle.

Je compte : deux jours que je ne me suis pas lavé, non trois.

N'ergotons pas, je suis seul : cinq.

J'enlève la chemise incriminée. La renifle. Et remarque que le tissu est un bon conservateur.

Parfait, je peux donc la laisser dans une armoire et dans douze ans, m'en aller, sourire attendri, œil humide, à la recherche du temps perdu...

Un lavage s'impose.

- Que diriez-vous d'un bain de minuit ?

Mes Adversaires ne répondent pas.

Il est vrai qu'il y en a deux qui dorment et deux qui étudient. Dans le noir bleuté de la nuit, je traverse la pièce et enlève un à un mes habits.

Je me vante : je dénude mon seul torse. Modérément velu, je le reconnais.

J'entre dans la douche, fais une révérence, ouvre le robinet et accentue le iiiiihhhh que provoque le contact de l'eau froide sur ma chair.

J'entends des pas.

On frappe. Un poing s'enfonce à trois reprises dans le verdâtre plastique transparent de mon rideau de douche.

La voix de l'arbitre dit :

- Silence.

Je ferme le robinet. Sa voix m'a refroidi. Je suis glacé. Je me sèche. Cela me réchauffe. Mais je suis calmé...

Avant de sortir, inquiet à l'idée de devoir affronter l'arbitre, je passe la tête dans l'entrebâillement du rideau.

Personne.

À petits pas je sors et, nu, me glisse dans mon lit.

Quand je me réveille, mes Adversaires travaillent toujours. Il est huit heures.

Je me prépare un café. Le militaire conseille à A.. de se reposer avant la partie. A.. se couche.

La mère recouvre sa tête d'une couverture.

Pour l'empêcher de respirer, sans doute.

Le drame se noue, elle va l'étouffer, le père va surgir, poignard au poing pour assassiner sa femme. Le militaire s'interposera. Tuera le mari. Épousera la mère. Je serai témoin. J'adoube [ii](#).

IV

Mon Adversaire a mis son quarante et unième coup sous enveloppe, hier, au moment de l'ajournement. À dix heures, l'arbitre décolle le triangle supérieur de papier blanc. Il dit, déplace un fou et se retire.

Je dispose d'une heure pour seize coups. Les premiers mouvements sont forcés. Je sais ce que je vais jouer.

Mais j'attends.

C'est une provocation : une manière de me moquer du temps qui m'a perturbé la veille. Une insolence.

Je regarde mon Adversaire. On devine qu'il n'a pas dormi de la nuit. J'isole de son visage les signes de décomposition.

Comme un peintre qui voudrait faire de la fatigue le portrait multicolore, je distingue un blanc sale, un rouge terne et un gris. Le teint. Les yeux. Les cernes.

Il est crispé. Il attend que je joue.

Je me lève.

Il est étonné et prend le militaire à témoin.

Je m'approche du journaliste, lui serre la main et lui demande :

- Connaissez-vous une histoire drôle. Objectivement drôle ?

Il est gêné.

S'il répond, il se rend complice de ma désinvolture. S'il ne répond pas, il risque de compromettre la réconciliation qu'il m'a arrachée après de longs mois d'attente et force humiliations. Il réussit un sourire grandiose de nuance.

C'est sans compter sur ma persévérance :

- Je vous ai posé une question.

- Vous me prenez au dépourvu dit-il en se tortillant sur sa chaise.

Il se penche, évite mon corps, regarde l'échiquier, me le montre du doigt et dit :

- Vous feriez bien d'aller jouer. Votre temps s'écoule. Et hier son absence vous a fort marri.

- Fort marri souris-je en me replaçant devant lui.

- Gêné dit-il d'un air docte.

Mon Adversaire s'impatiente. Ses jambes s'agitent sous la table.

- Je vous répète une dernière fois ma question. Connaissez-vous une histoire drôle. Objectivement drôle ?

- Mais non !

Je regagne l'échiquier. Le regarde distraitement et joue le coup que j'avais préparé. Debout.

J'appuie sur la pendule en me tournant vers le journaliste.

- Cherchez. Vous me semblez spirituel.

- Taisez-vous dit A ..

- Je vous prie de m'excuser...

Et de nouveau à l'adresse du journaliste

- Alors ?

- Taisez-vous ! crie A..

- Je vous prie de m'excusez dis-je en m'asseyant.

Mon Adversaire est livide.

Je l'ai déjà vu pâle, terne, blafard ; mais jamais ses yeux bleus ne tranchaient autant sur la blancheur du visage [\[12\]](#).

Des yeux lance-haine.

Il est persuadé qu'il va gagner. Les veines de ses tempes battent, au rythme cardiaque. Il ne maîtrise pas son émotion. Après quatre ans de fessée, il me tient à la gorge.

Et la puissance des minables qui se rebiffent est incommensurable ! Comme si toute l'humiliation

emmagasinée se tenait en réserve pour, le jour venu, se transformer en force destructrice. En force de mort.

Il joue absolument lentement.

Après chaque coup, il regarde le militaire, l'interroge muettement et replonge sa tête dans ses mains.

Lorsque je joue le sublime 46. Cf8, je fixe mon Adversaire. Bras de fer de regard.

Il résiste, résiste encore, faiblit, abandonne : ses pupilles descendent et regardent mon coup. Son visage ne laisse rien paraître. Il ne peut pas encore tout comprendre.

Il réfléchit. Je le regarde. Il se remue comme s'il était importuné par un insecte. Il sent le poids de mon regard.

Un regard lourd qui le déconcentre. Le gêne. Le trouble. Il relève la tête et me regarde intensément. Il cherche à me chasser. Il échoue. Il reprend son étude.

Il réfléchit vingt-deux minutes. Pendant lesquelles je ne le quitte pas des yeux.

Il joue.

Le militaire se balance sur sa chaise, de gauche à droite, de bas en haut. Ils n'ont pas prévu mon coup. Toutes leurs analyses de la nuit sont caduques.

A.. est maladivement blanc. Il joue lentement. Presque vingt minutes par coup. Il perd ses moyens.

Il n'a presque plus de temps.

Il s'effondre. Il s'écroule.

Il lui reste deux minutes pour neuf coups.

Il joue.

Je le regarde. Regarde l'échiquier : une pièce est en prise.

Je le regarde à nouveau...

Et dans mon dos surgit le militaire ! Il hurle :

- Mais non !

Le coup de A.. est une bétise. La plus incroyable faute qu'il ait commise.

Le militaire se secoue, secoue A., explique confusément l'erreur et, perdant définitivement tout sang-froid, prend la tour, la remet sur sa case d'origine et appuie sur la pendule. Comme pour revenir en arrière... [\[13\]](#)

L'arbitre avance. Lentement.

Le militaire prend peur. Il s'assied, se lève, se rassied.

L'arbitre s'approche de lui.

Il lui prend énergiquement le bras et le soulève.

- Calmez-vous.

Le militaire lance pêle-mêle « excusez-moi », « cela ne se reproduira plus », « je ne sais ce qui m'a pris », « je n'étais plus le même homme ».

L'arbitre le prie de quitter l'échiquier.

Le militaire ajoute de nouvelles excuses, jure qu'il regrette, supplie qu'on lui pardonne et enfin s'éloigne, tête basse. L'arbitre le suit des yeux.

Il attend que le militaire ait rejoint son lit pour remettre la pièce en place. Il appuie sur la pendule.

A.. pleure.

C'est parfaitement [\[14\]](#) impressionnant de voir un homme pleurer.

Ses quelques larmes grossissent au bord de ses yeux, se stabilisent et descendent à peine. Elles n'ont pas le temps de couler, il les sèche immédiatement.

Je lui souris gentiment. Méchamment, donc.

Je joue. [\[15\]](#)

Ses yeux ne lancent plus rien ; ils errent à la dérive sur les cases de l'échiquier. Il le regarde longtemps.

Puis, calmement, d'un mouvement circulaire du plat de la main, il fait basculer toutes les pièces.

Comme pour effacer la position.

L'arbitre affiche le nouveau score :

Franz Koronskis : 1.277-A.. : 0

V

1.277 à 0. J'ai failli perdre.

Pourtant je sais que je ne perdrai pas ! Je sais que je suis le meilleur joueur du monde ! Je sais que l'on ne me battra jamais !

Je l'ai écrit.

Depuis près d'un an, je prépare secrètement un traité que j'ai baptisé *Théorie générale du jeu d'échecs*.

C'est une théorie universelle et définitive.

Quand j'aurai écrit ce livre, plus personne n'aura envie d'écrire sur les échecs. Pléonasme : écrire sur les échecs. Mon livre achevé, plus personne n'aura envie d'écrire.

Le jeu garde son sens, mais perd son intérêt. Mon livre permet de toujours gagner avec les blancs.

C'est infaillible.

Je ne tiens compte que des meilleurs coups. Ainsi, par exemple n'ai-je retenu qu'un seul premier coup : 1. e4.

Ensuite, dans chaque position, je considère que les blancs ont une et une seule bonne réponse. Cette réponse les conduit inexorablement à la victoire. Si les noirs jouent systématiquement les meilleurs coups, ils ne font que retarder l'échéance.

Ainsi, j'ai défini « la meilleure partie possible ».

Cette partie, qui est à la fois l'introduction et la conclusion de ma théorie, est le sommet de l'art échiquéen : les deux joueurs atteignent la perfection.

La partie commence comme une espagnole. Les blancs gagnent au quatre-vingt-septième coup.

Pour aboutir à ce moment, je suis parti du principe suivant : indépendamment des fluctuations que les règles ont connues à travers les âges - roque, prise en passant etc...- le jeu d'échecs obéit à une Loi.

Et un matin de pluie maussade dans le cerveau de l'inventeur des échecs, cette Loi a jailli comme le chemin de l'évidence ! Comme dans l'esprit de Dédale, la voie Royale d'un voyage harmonique, qui se termine par la sortie, a point.

Dès lors, il suffisait de construire les couloirs, chambres, impasse, murs, trompe-l'œil, trompe-la-mort, corridors, pièces, portes.

La chair du labyrinthe.

Travail long, mais simple. Un bon architecte en est capable. L'inventeur des échecs s'est alors mis au travail et, tel un historien qui connaîtrait l'aboutissement de l'histoire, a établi les règles du jeu en fonction du futur.

Quand j'ai compris cela, j'ai abandonné mes recherches sur l'ouverture, recherches vaines quand on sait que les dix premiers coups d'une partie peuvent être joués de cent soixante dix mille milliards de milliards de milliards de manières [\[16\]](#), et me suis attaché exclusivement aux finales ; car à la différence des véritables labyrinthes, le prisonnier des échecs a la possibilité de se transporter directement aux alentours de la sortie.

Au gré des fausses routes, des vraies fausses pistes, des fausses bonnes voies, j'ai égrené les larmes de mon génie sur la route du retour.

Après des mois, après des ans, tandis que le découragement m'engourdissait, j'ai soudain reconnu à l'horizon palpable le paysage classique d'une suite de l'espagnole.

Et à l'instar de l'Italien, j'ai crié :

- Terre. Terre !

Je tenais enfin la meilleure partie possible.

À des milliers d'années de distance, j'avais fait l'amour avec les neurones de l'inventeur des échecs. Ou avec le Hasard. L'étreinte se consumait.

Mon cerveau s'abandonnait à une langueur moelleuse.

L'inventeur avait un frère.

Ou moi, j'avais fait un enfant au Hasard !

Là dessus j'ai fumé une cigarette. Pour me détendre [\[17\]](#).

VI

Depuis ce jour, j'accumule note. J'accumule fiches. J'accumule feuilles. Sept cents sont déjà remplies.

Elles concernent ma partie, l'optimum de Koronskis, et quelques variantes annexes dont j'ébauche la démolition. Je devrais terminer le travail aujourd'hui. Il me reste à étudier deux variantes.

Je travaille quatre heures et trace le mot « mat ».

Je traverse la pièce au pas de course pour agrémenter mon épuisement cérébral d'un peu de fatigue physique.

Je souffle. Me rassieds. Prends mon manuscrit. Je le feuillette, l'ouvre à la première page et, d'une seule traite, le lis d'un bout à l'autre. Ce texte est prodigieux.

C'est gigantesque.

C'est infaillible.

Et je suis le seul à le savoir !

Cette idée m'est intolérable. Mais à qui montrer ? Qui est digne de l'apprécier ?

Le journaliste ? Faute de grives on mange des merles.

Soit. Je noue ma serviette autour du cou, empoigne large coutelas, grosse fourchette et, à pas de loup, me glisse vers son nid. J'adoube.

Bougie à la main, je m'approche de son lit. L'obscurité est consistante : je ne vois rien. Je me cogne contre le sommier. Je tends le bras qui porte la bougie et, à la lumière de la flamme, je passe son lit en revue.

Sa tête ne dé passe pas des draps. Drôle de mœurs [\[18\]](#).

Je tousse. Un des plus modestes moyens, qui vont du regard muet insistant au seau d'huile bouillante dans les yeux, dont on dispose pour réveiller un dormeur.

Un des plus inefficaces, aussi.

Je le constate.

- Réveillez-vous murmuré-je, en gravissant un échelon dans la hiérarchie des moyens.

Toujours inefficace, cependant.

Je le secoue.

Il se retourne en entraînant les couvertures. Je le frappe.

- Que faites-vous ici me demande-t-il.

- Ce serait plutôt à moi de vous poser la question.

Ma réponse l'étonne. Il s'essuie les yeux et juge bon de répondre :

- Eh bien, je suis dans mon lit... je dormais.

Je lui mets le manuscrit sous les yeux.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Un livre.

- Un livre ?

- Oui un livre. Je souhaiterais que vous me donniez votre avis.

Il se redresse d'un bond, s'assied dans son lit et regarde de quoi il s'agit.

- Mais c'est un livre d'échecs ! Et vous voulez que je vous donne mon avis. Mais avec plaisir... avec plaisir. Je suis très flatté que vous ayez pensé à moi. Ah... c'était donc ça que vous... enfin toute la journée... vous travailliez sur un livre... ce livre... c'était donc un livre.

- En effet.

Il le regarde. Il a les yeux dans le vide. Il semble dormir à voix haute [\[19\]](#).

- Un livre... un livre...

- Bien c'est tout. Je vous laisse.

- Mais restez, voyons, restez, expliquez-moi. C'est un livre sur l'espagnole ?

- Vous verrez.

Je me sens mal à l'aise. Vulnérable. Je n'ai pas envie d'en parler avant qu'il ne l'ait lu. Et puis...

- Rendez-le-moi !

- Mais...

Il le colle sur sa poitrine.

- Rendez-le-moi... ou alors commencez à le lire tout de suite ! Je veux votre avis demain matin.

– Mais oui, si vous voulez... je vais commencer dès maintenant. Voilà, je commence, je commence. Regardez, je suis à la première page.

Je ne regarde pas. Je m'éloigne. Inquiet.

Je me lève tôt, bois un café et pars marcher [\[20\]](#).

Le journaliste dort encore. J'en déduis qu'il a veillé tard pour terminer mon livre.

Je le secoue. Sans ménagement.

– Que voulez-vous ? panique-t-il, les yeux pollués de sommeil diurne.

– Votre avis.

– Je... vous permettez que je me lave les dents ?

– Non dites.

Il se redresse à contrecœur et dit :

– Je... voilà, je voudrais vous demander un petit délai. J'aimerais, en effet, relire votre texte avant de vous donner mon avis définitif. Mais n'ayez crainte, je peux d'ores et déjà vous dire que je trouve cela remarquable. Seulement, vous comprenez, cette nuit je n'étais pas dans les meilleures conditions de lecture. J'étais fatigué. Je n'avais pas l'esprit très clair ; il est possible que certaines subtilités m'aient échappé. Et puis, pourquoi ne pas vous l'avouer, j'étais très impressionné. Je vous confesserais même que je ne parvenais pas à lire convenablement tant j'étais ébloui. Tandis que mes yeux suivaient les lignes, je préparais déjà un discours critique ; voyez-vous, je m'imaginai en train de vous dire : « c'est remarquable. vous réalisez là une des plus grandes œuvres humaine ; je savais, en vous voyant commencer toutes vos parties par 1. e4, que vous aviez un constant souci d'absolu, d'universalité même... ». En même temps, je poursuivais la lecture ; mais bien évidemment je n'enregistrais plus rien. C'est pourquoi, avant de vous faire une critique détaillée, j'aimerais le relire à tête reposée. Vous n'y voyez pas d'inconvénients ?

– Rendez-le-moi, je vous prie.

– Mais non. Vous avez mal compris. Laissez-le moi encore aujourd'hui. Je vous promets de le rendre dès ce soir et de vous en parler aussitôt après. Nous partagerons le dîner. Voulez-vous ?

J'hésite. C'est évidemment ce que je souhaite. Mais, d'un autre côté, j'ai envie de récupérer mon manuscrit. À côté de moi, il est en sûreté. Protégé. Aimé.

– D'accord, dis-je, d'ailleurs vous recevez très bien, si j'ai bonne mémoire. Vous êtes un hôte remarquable.

– Ne parlons plus de cela voulez-vous ; vous m'avez pardonné.

La partie est difficile. Elle est finalement ajournée. La position est équilibrée.

Le journaliste me prend à part.

– Pour ce soir... j'ai, j'ai... il hésite, puis très vite dit, j'ai proposé à A.. de venir prendre l'apéritif.

Uniquement l'apéritif ! Et, il va de soi que je ne dirai mot de votre manuscrit. Vous pouvez me faire confiance.

Nous en parlerons après, seul à seul.

Vous ne voyez pas d'inconvénients à ce qu'il vienne ?

– Nous ne nous adressons pas la parole.

– Justement, justement, c'est pour cette raison que je l'ai invité. Je trouve dommage que vous soyez si froids l'un envers l'autre. J'ai voulu faire quelque chose pour vous réconcilier. Je pense qu'un petit dîner peut être une bonne occasion.

Et puis, vous savez, lui non plus n'était pas très chaud au début. Le militaire l'a convaincu. Il l'accompagnera, d'ailleurs. Vous viendrez n'est ce pas ?

– Non.

– Mais comprenez-moi bien, je ne vous demande aucune politesse particulière. Soyez simplement vous-même. Venez, je vous en prie.

– Je viendrai. Mais sachez qu'il est hors de question que je leur dise quoi que ce soit. Ce sont des Adversaires.

– Alors vous serez des nôtres.

– Des vôtres ?

– Ne jouez pas sur les mots. Je vous attends à huit heures.

– À vos risques et périls.

VII

Lorsque j'arrive à la réception, les invités sont déjà assis, un par chaise, en face du lit. Le journaliste se lève pour m'accueillir. Il ouvre les bras, embrasse l'assistance d'un large mouvement de présentation, sourit, rit et dit :

– Vous vous connaissez tous ah ah.

– Oui ah ah dit le militaire.

Je serre la main du journaliste. Il la tient longtemps et, avant de la lâcher, l'entraîne à portée de mes Adversaires. Je me dégage et m'assieds. En silence.

Le visage de A.. est clos.

Le militaire s'éponge le front pour se donner une contenance. Le journaliste remplit mon verre de vin.

Il me le tend.

- Merci.

Silence.

- Eh bien nous voilà tous réunis ah ah.

- Oui ah ah ajoute le militaire.

Silence.

Je vide mon verre. Cul sec.

Le militaire me sourit

- C'est une coutume chez nous de boire de la sorte. Très excitant eh eh. Et après nous jetons le verre par dessus l'épaule.

Silence.

Je présente le verre vide au journaliste. Il le remplit et demande, en rebouchant la bouteille :

- Et il n'y a jamais d'accidents ?

- D'accidents ? Oh non, ce sont de tout petits verres.

Silence.

Le militaire s'éponge le front et, un doigt sur la lèvre, se tourne vers le journaliste :

- Mais maintenant que vous me le dites ; je me souviens que... vous permettez que je raconte l'anecdote ?

Le journaliste a la bouche pleine. Il acquiesce exagérément en se dépêchant d'avaler sa gorgée.

- Bien sûr dit-il, bouche enfin dégagée.

- Voilà, c'était à l'école militaire. Cela remonte à bien longtemps maintenant. J'étais encore un tout jeune homme. Nous fêtions la victoire de notre équipe dans le tournoi interarmées. Je ne jouais qu'au deuxième échiquier, mais je fus très brillant ; c'est là que je fus remarqué, d'ailleurs. Notre victoire fut une grande surprise. Figurez-vous que nous n'avions aucun maître dans notre équipe ? Le dernier jour, juste après la remise des prix, l'état-major a convié tous les participants à une petite réception. Très sympathique, très chaleureuse, belles jeunes femmes, beaucoup de bijoux, robes longues, beaucoup de boissons : whisky, vodka... J'étais un des héros de la soirée. J'avais mon costume de gala. Grande classe. Grande élégance. Grande distinction. Un de mes camarades, qui faisait également partie de l'équipe ; il était au troisième échiquier je crois, buvait beaucoup plus que nous. Il riait, parlait fort, courtisait les élégantes et jusqu'à la femme du colonel !

À la fin de la soirée, alors qu'il était complètement ivre, il a proposé un petit concours : à qui lancerait le plus loin derrière lui son verre de vodka ? Tous les hommes ont relevé le défi. Nous avons dégagé une allée dans la grande salle de bal et, l'un après l'autre, nous avons tenté notre chance. C'était comique parce que tout le monde était saoul, mais prenait son rôle très au sérieux ; un officier que je connaissais a même eu des mots avec l'ordonnance qui était chargé de mesurer les distances : il lui reprochait de l'avoir lésé de quelques centimètres !

Évidemment, quand ce fut mon tour, je compris pourquoi tous mes prédécesseurs avaient tant à cœur de bien faire.

C'était en effet très impressionnant de voir toutes ces jolies femmes serrées contre les murs, les yeux inquiets, tendus vers le lanceur. Et voyez-vous, comme j'ai toujours fait plus confiance à ma ruse qu'à ma force, je ne jetai le verre qu'à peine derrière moi. Ce fut le seul qui ne se cassa pas ! Je remportai un vif succès d'estime.

Et ce n'est que bien plus tard, qu'un camarade, bousculé au moment où il allait lancer, a projeté son verre dans l'assistance. Les femmes ont crié. Tout le monde s'est pressé vers le point de chute...

Heureusement, il n'y avait pas de blessés. Juste une grande émotion. Et un bon souvenir. N'est-ce pas ?

- Oui, oui dit le journaliste.

- Vous êtes bavard dis-je.

Sourires gênés.

- Oui, vous avez raison, excusez-moi, quand je suis passionné, je ne fais grâce d'aucun détail.

- Et c'est tant mieux pour nous ! rit bruyamment le journaliste.

Silence.

Long silence.

- Puisque personne ne dit rien, je ne couperai la parole à personne en disant que je vous ai réunis pour que nous parlions de choses et d'autres. En effet, je trouve qu'il est dommage que nous vivions chacun dans notre coin, complètement séparés. Il n'y a pas de raison. Qu'en pensez-vous ?

Silence.

Le journaliste regarde le militaire.

Celui-ci se trouve contraint de répondre.

- Vous avez raison, vous avez tout à fait raison ; mais je crois qu'il faut les comprendre aussi...

- Vous croyez qu'ils sont satisfaits de la situation actuelle.

- Si nous leur demandions leur avis ?

Il nous regarde à tour de rôle.

Silence.

Le journaliste remplit le verre de mon Adversaire et lui dit :

- Eh bien A..., vous ne dites rien ? Vous pensez encore au championnat ? Ah, évidemment vous

n'avez pas encore gagné. Mais il me semble que vous progressez beaucoup. Vous accrochez Koronskis à chaque nouvelle partie. Vous n'allez pas tarder à le battre. Vous vous battez avec courage. Vraiment, vous tentez crânement votre chance.

Mon Adversaire se lève brusquement. Sa chaise bascule. Debout, il passe nos visages en revue, et enfonce le bleu de ses yeux dans ceux du journaliste.

- Maintenant cela suffit.

Vous vous rendez compte de ce que vous dites ?

Cela fait quatre ans que vous êtes ici... et vous ne comprenez rien. Vous vivez complètement en dehors de la réalité... avec vos petites remarques, vos petites histoires, vos petits apéritifs, vos petites soirées...

Vous ne comprenez rien. Absolument rien. Vous bougez, vous mangez, vous parlez dans cette pièce depuis plus de trois ans et vous n'avez rien compris. Rien. « Crânement » rien.

Il parle d'une voix faible, posée, mesurée.

Il est calme, son visage est doux.

- Comment pouvez-vous être aveugle à ce point ? Que voulez-vous ? Que cherchez-vous ? Votre vie, c'est nous, et même nous, vous n'y comprenez rien. Vous n'êtes vraiment rien.

Vous n'êtes pas un homme. Les hommes bougent pour se nourrir. Agissent. Vous, vous êtes inactif. Un végétal. Un végétal avec des yeux. Avec des yeux vides. Avec des yeux morts.

Des yeux qui nous regardent vivre.

Des yeux qui voient, sans doute. Mais à quoi bon ? Les informations enregistrées ne vont pas plus loin... elles s'enlisent dans vos cornées, se fondent dans votre nerf optique et se perdent sur le chemin du cerveau. Vos yeux voient, en vain. Pourquoi vivez-vous ? Pourquoi vivez-vous ! ?

- Ne répondez pas, ne répondez pas, s'écrie le militaire en se tordant les mains... surtout ne répondez pas. Excusez-le, il est fatigué, il est surmené, il ne pense certainement pas un mot de ce qu'il a dit. Excusez-le, excusez-moi...

Il se lève et empoigne A..

A.. se laisse faire.

Le militaire l'entraîne. A.. se retourne et ajoute :

- Au revoir.

À mesure que A.. parlait, le journaliste se recroquevillait. Maintenant il est immobile, la tête dans les mains.

- Je vois que vos soirées sont toujours aussi mouvementées dis-je en lui prenant l'épaule.

- Mais pourquoi m'a-t-il dit cela ? Pourquoi ? Pourquoi ? J'essaie d'être conciliant avec tout le monde et, en retour, on m'insulte. Pourquoi ?

– Permettez, je ne vous ai jamais insulté, moi. D'autre part, il me semble que ce n'était pas très habile de faire un résumé méchant de l'existence de cet individu : vous avez dit qu'il a toujours tenté crânement sa chance. Oui ou non ?

– Mais je ne pensais pas à mal ! J'ai même ajouté – en craignant un éclat de votre part – qu'il risquait de vous battre. Pourquoi a-t-il dit cela ? Pourquoi ? Mais qu'est-ce que je vous ai fait ?

– Je répète que je ne vous ai jamais offensé. En ce qui le concerne, je ne sais pas, disons qu'il a « craqué ».

Il a vidé sur vous sa colère contre moi, contre son faible niveau échiquéen, contre sa famille...

Il s'est défoulé sur le plus faible. En l'occurrence vous.

Cependant, j'admire beaucoup la façon dont ses nerfs ont lâché. Vous avez remarqué avec quel calme, quel tact, quelle maîtrise, il perdait le contrôle de lui-même. Pas une fois il n'a élevé la voix pour décocher ses phrases. J'en connais d'autres qui sont moins dignes dans de semblables circonstances.

– Vous faites allusion à moi ?

– Non, je disais cela comme ça... Il est des gens qui s'égarer au point de frapper leur interlocuteur...

– Mais si vous parlez de moi ! Oh excusez-moi, excusez-moi encore ; comment dois-je vous le dire que je regrette infiniment. Ce fut la plus grande honte de ma vie.

– Peut-être lui aussi regrettera-t-il un jour. À chacun ses hontes. Tâchez de le comprendre. C'est un faible.

– Pourquoi m'a-t-il dit cela maintenant ? Pourquoi ?

– Il me semble que je vous l'ai déjà dit. Et j'ai autre chose à faire que de vous consoler. Je m'en vais.

– Attendez... je vous en prie...

Je ne répons pas. Je me lève et m'éloigne.

Je me retourne et lui décroche le coup de pied du lion :

– Encore un mot : A.. n'avait pas tort.

VIII

Une heure après l'incident, le journaliste vient me trouver.

– Koronskis, ne me laissez pas seul. Je vous en prie. Le repas est prêt pour deux. Vous ne pouvez pas me laisser seul après ce qui s'est passé. Vous devez m'aider... J'ai besoin de quelqu'un. Et puis, j'ai rédigé un important dossier sur votre livre. Laissez-moi vous en parler. Venez, je vous en conjure.

– Vous n'avez vraiment aucune dignité.

- Pourquoi dites-vous cela ?

- Vous osez encore venir pleurer dans mon giron, me prier, me supplier, me conjurer... oui vous avez dit je vous en conjure.

- Comprenez-moi, je ne vais pas bien. Pas bien du tout... répond-il d'un air étrange.

- Je n'ai que faire de vos problèmes. Mais si vous voulez me parler de mon œuvre, j'accepte votre invitation avec plaisir. Qu'y a-t-il à manger ?

- Du poulet... dit-il tristement.

- Eh bien soit, je vous suis.

Je remarque qu'il ne s'est pas changé depuis tout à l'heure. Il porte encore le costume qu'il réserve pour les grandes occasions. Nous nous asseyons. Je continue l'observation : il est rasé de près. Ses cheveux sont propres. Il sent modestement le parfum.

Il s'était fait beau pour la soirée.

« Je voudrais faire quelque chose pour vous réconcilier » avait-il dit. Et je suis sûr qu'il pensait sincèrement que son initiative suffirait pour instaurer de nouveaux rapports.

- En fait, vous faites figure de fidèle fée de la félicité des félidés de cette pièce, allitéré-je.

Il relève la tête. En réponse à ma pseudo-question, il sourit. J'enchaîne :

- Pourquoi tenez-vous tant à nous réconcilier ?

- Je trouve qu'il est dommage... commence-t-il avec un sourire naïf.

Il me fait pitié. Je le coupe.

- Vous avez une jolie cravate.

- C'est vrai, elle vous plaît ?

- N'exagérons rien. Mais elle est belle.

Je mange. Lui, triture de minuscules morceaux de chair de poulet qu'il fait se mouvoir entre les pommes de terre avec une apparente logique.

- Vous ne mangez pas ?

- Je n'ai pas faim. Vous savez...

- Donnez ! articulé-je, bouche pleine.

J'empoigne son assiette et en verse le contenu dans la mienne qui menace de se vider.

- Moi j'ai une de ces faims ! me justifié-je.

- Vous savez...

- Alors, parlez-moi de mon œuvre. Il est temps.

- Vous savez... je dois vous avouer que je ne suis pas très heureux ici...

Je fais mine de me lever.

- Restez, restez, je disais cela pour vous dire tout le bien que vous m'avez fait en me confiant votre livre ; je vous suis très reconnaissant de m'avoir accordé votre confiance.

- À qui vouliez-vous que je le montre, si ce n'est à vous ?

- Évidemment, évidemment ; il n'empêche que j'ai pris ma tâche très au sérieux : j'ai beaucoup étudié votre livre. Vous savez... j'en avais besoin, comprenez-vous, je me sens moins inutile à présent. Je...

- Aux faits.

Il parle vingt minutes.

En deux mots, il trouve l'œuvre insuffisamment pédagogique [\[21\]](#) et me conseille une étude systématique de toutes les variantes de l'espagnole.

Il m'agace. Je le remercie, cependant.

Seul, je médite ses paroles. Elles me convainquent et bientôt je ne vois plus dans le livre actuel que le squelette de l'œuvre grandiose que je réaliserai : analyser toutes les possibilités de défense des noirs, pour chaque coup, de chaque variante. À la différence des habituelles sommes babéliennes consacrées aux échecs, la mienne attendrait le ciel. La méthode infallible de gain, à la fois étude et démonstration, qui condamnerait les échecs.

Je tuerai les échecs.

IX

Et soudain mon cœur se met à battre vilement !

A.. sacrifie un fou.

Il ne peut s'agir d'une faute.

Je me soulève, regarde la position de haut et ne comprends pas. Il n'est pas dans ses habitudes de jouer des coups brillants. Je réfléchis quarante-huit minutes avant de prendre la pièce. La mort dans l'âme.

Si, comme je le crains, mon Adversaire a imaginé toutes les ressources de son coup, le sacrifice est imparable.

Mais comment a-t-il pu jouer ce coup digne de moi !

Je le détaille et retrouve dans le bleu de ses yeux toute la haine latente que j'avais remarquée lorsqu'il exécutait le journaliste. Les deux événements sont-ils liés ?

Le jeune homme doux qui encaissait claques sur claques en baissant la tête et tendant l'autre joue :

la blanche, la noire, la blanche, la noire..., se serait-il transmué en bête immonde assoiffée de puissance et de victoires ?

Oui. Il veut ma peau !

Il a des yeux de tueur et un sourire de fort.

Il va me battre !

Il joue.

Il se lève et marche dans mon dos. C'est la première fois qu'il quitte l'échiquier pendant une partie.

Il se prend pour moi !

Je suis paralysé. Il marche derrière moi, mais j'ai l'impression qu'il bouge dans moi ; qu'il se promène, visiteur vandale du jardin de mes lobes, dans les sillons de mon cerveau.

Ses pas résonnent. Je ne peux plus réfléchir.

Et ne puis plus douter : il a tout imaginé...

Il va me battre !

Mon visage reste impassible.

Mais dans ma poitrine, cœur, poumons, tripes s'affolent paniquent et se blottissent les uns contre les autres.

Je tremble.

Il va me battre !

Je ne me contrôle plus, mais n'y laisse rien paraître.

Le calme de l'absence.

Je joue. Non seulement j'ai deux pions de retard, mais ma situation au temps est critique.

Il va me battre !

Il marche toujours derrière moi. Je l'entends approcher.

Il me contourne. Il me regarde et, sans s'asseoir, ramasse le second pion. Il repart.

Il me laisse seul.

Je l'entends marcher. Il appuie volontairement ses pas. Clac. Clac. Clac.

Je suis creux. Je suis vide. J'ai disparu.

Je n'ai plus la force de crier. De le frapper. De proposer nulle. Je ne peux pas proposer nulle. Je suis trop calme. Je mesure trop bien les conséquences. Je dois trouver quelque chose. Mais que puis-je trouver ? La position est limpide.

Je joue.

Mon Adversaire arrive lentement. Il me montre la position d'un geste vague et dédaigneux.

- Est-il utile de continuer ?

- Ta gueule !

Il échange une nouvelle pièce.

Mais je vais perdre !

Il ne s'éloigne plus. Il attend que je joue, debout, bras croisés, en face de moi. Au-dessus de moi.

Je l'observe : mais il tremble aussi ! très légèrement, mais il tremble ! Il peut s'effondrer ! Il faut qu'il s'effondre. Je l'obligerai à faire une faute.

Je place mes mains comme des œillères autour de mes yeux ; je fais le vide dans ma tête et réfléchis de tout le corps.

Mes muscles sont tendus. Mon cerveau est intense. La position est gravée dans ma chair, comme une douleur, aigue, qu'il faut faire disparaître.

Je réfléchis ; les secondes sont lourdes, pleines, remplies à craquer de toute ma réflexion. Je réfléchis, je réfléchis... et je finis par trouver un coup qui affaiblit davantage ma position, mais qui recèle un piège.

C'est ma dernière chance.

S'il échange les cavaliers ; j'ai perdu, définitivement... Il se penche pour voir ce que j'ai joué. Il reste encore quelques minutes debout, mais finalement se rassied.

Il tremble franchement maintenant.

Il analyse. J'essaie de le déconcerter avec mon regard.

Il doit lui paraître inconcevable de me battre.

Il faut qu'il me sente vainqueur !

Si je donne l'impression de douter de moi, il gagnera. S'il me sent fort, il ne gagnera jamais.

Les faibles censurent leurs victoires.

Alors je me lève !

Je me lève et je marche. J'essaie d'être naturel. Je range mes mains dans les poches pour les empêcher de trembler à l'air libre.

J'attends. Tout dépend de son coup. S'il cède, ce sera la première fissure. J'exploiterai la brèche. Son édifice croulera. Je gagnerai.

Je marche. Je tourne en rond. Je vois le père. La mère. Le militaire est une statue. Même la sueur

s'est figée sur son visage.

Je longe l'échiquier. Je dois regarder A.. Fortement. Je n'ose pas. Je ne peux pas.

J'attends.

A.. lève le bras. Il va jouer ! il n'osera pas échanger les cavaliers... il n'osera pas...

Il ose.

Je ne ressens rien.

Je regagne ma place. Je joue. Les deux pions grandissent. Je ne vois plus qu'eux. Ils avancent. Je les fixe. Ils avancent. Mon roi est nu. Isolé sur la dernière traverse.

Ils avancent. Mon fou et mes derniers pions ne pourront jamais arrêter de si grands pions ! Ils avancent.

Ils avancent...

Je me mords les mains... et hurle !

Huurle ! Huurle !

Un cri affreux, aigu, qui ne s'arrête pas...

Ma voix déchire le ciel de la pièce.

Mes yeux s'affolent. Je ne vois plus rien. Je me redresse, totalement raide, magistralement grand.

Et je hurle.

Hurle. Hurle. Toujours plus douloureusement.

Je prends mon roi et le casse en deux.

Un morceau de roi dans chaque main.

Je m'effondre à côté de ma chaise roule tente de m'agripper aux pieds mes mains glissent sur le bois je me traîne corps à sol, abandonné. Les coups pleuvent sur mes tympan nus : mes Adversaires se congratulent ! Je suis soulevé de terre. Je m'envole. On me retourne. Le sang afflue dans ma tête. J'ouvre les yeux. Le plancher. Tourbillon. Le sol se déroule. Mon lit apparaît. Pieds rond du sommier. Décollage. On me lâche. Mon corps s'enfonce dans le matelas. Tête lourde. Noir.

X

J'ouvre les yeux. Je me suis évanoui. Je regarde le plafond, traîne sur les murs, tombe sur le score : [1221](#)

Franz Koronskis : 1.277 – A.. : 1

Je ferme les yeux. Je ne veux plus voir. Plus voir le score. Plus voir la pièce. Plus voir les autres. Plus voir l'échiquier.

Je ne veux plus rien voir ! Je me recroqueville contre la paroi.

Je veux m'enfoncer dans le mur. Disparaître au plus profond du plâtre. J'ai des œillères, je veux des boules de cire.

Le bruit me fait mal. M'irrite. Murmures et rire. Et les fourchettes et les couteaux et les cuillères... Insupportable.

- Silence !

Le bruit s'atténue.

J'enfonce mon talon dans un pli du couvre-lit, le cale et tends la jambe. Le talon dérape. Mon épaule retient le tissu. Je me redresse. Trépigne. M'enfonce sous les draps. Les chaussures accrochent. Le pantalon s'accorde. Je rue. Les couvertures s'envolent. Retombent et m'enveloppent. Imparfaitement.

J'ai mal aux yeux.

La saloperie de lumière électrique des néons domine ! [\[23\]](#)

Son contact, comme le goudron des plages, empoisse, encrasse, empeste tout ce qu'elle touche. Et elle touche tout !

Je me contrains à garder les yeux ouverts. Ils piquent. Tant mieux : la souffrance physique me détourne de mon malheur. Je ne pense pas, je souffre.

J'essaie de dormir.

Je ne peux pas. Des images horribles m'écorchent.

Par éclairs successifs, je vois la pièce : close ; le score de mon Adversaire : désormais impur.

J'ai chaud.

Je ne tiens pas en place.

Des pieds je repousse toutes les couvertures et, d'un bond, sors du lit. J'entre dans la douche.

Je tourne les robinets d'eau chaude et d'eau froide et me jette, tout habillé, sous le torrent glacé. L'eau imbibe veste et pantalon, les plaque contre ma peau, s'engouffre dans les poches. Elle se réchauffe. Une buée dense me recouvre. L'eau me brûle. Esquivant le jet, je vide mes poches.

Mon carnet est trempé... J'ai froid. Je ferme les robinets.

Je me regarde dans la glace.

Je me vois.

XI

Je sors de la douche. Je dégouline. Je m'approche de mon lit. L'eau me précède, l'eau me suit, l'eau tombe de mes vêtements, un filet régulier qui, après avoir rigolé tout le long de mon buste, grossit aux angles de ma veste et coule, coule sur le sol. Je frissonne.

D'un ample mouvement du bras, j'arrache le couvre-lit et m'en recouvre intégralement la tête, je le plaque contre mes cheveux et les frotte vigoureusement. Je m'assieds.

Emmitouflé dans le tissu, qui des épaules aux cuisses m'enveloppe, je frissonne encore, régulièrement, les yeux dans le vague, je frissonne. Ma résolution est prise.

J'ouvre une botte de tripes. J'enfoncé mes doigts. Je remplis ma bouche. Je mâche lentement. J'avale le jus et quand il n'y a plus de jus, je recrache le morceau dans la boîte. Je prends alors un autre morceau que lui aussi je mâche, et finalement recrache, et les morceaux reviennent, les mêmes morceaux, les mêmes carrés de caoutchouc froid, déjà sucés, les mêmes viscères sans sauce, déjà exsangues.

Je repousse la boîte. Ma résolution est prise.

Je m'accroupis, regarde sous mon lit, je vois de la poussière obscure, une valise et sur la valise un échiquier, mon échiquier. Je rassemble les pièces et les dépose dans mes poches, les blancs à droite, les noirs à gauche.

Je me relève. Ma résolution est prise.

Je marche vers le score. Ma foulée est calme, habituelle.

Je marche comme tous les matins, quand je me promène.

Du score à la porte. De la porte au score.

J'avance vers le score. Je sens que mes Adversaires m'observent, mais je n'y fais pas attention, tout entier consacré à ma marche, au score qui approche, à la pancarte qui s'agrandit à vue d'œil. Le point de A., le minuscule point de A., qui dix mètres plus tôt n'était encore qu'une poussière, un microbe, commence à prendre forme. Au fur et à mesure que j'avance son contour se précise. Maintenant il est parfaitement net. Il est en face de moi, fixe et magistral. Lorsque j'atteins le mur, contrairement à mes habitudes, je ne le touche pas. Je remonte la tête et colle mon visage contre la pancarte. Mes yeux la touchent. Je la regarde un long moment et, comme pour la fixer à tout jamais, je détaille chaque chiffre, je détaille chaque lettre.

Puis me retourne. Et marche. Je marche vers la porte. Les murs latéraux. blancs, avancent à la même vitesse que moi. Je marche. Je dépasse le coin de mes Adversaires, je dépasse mon coin. Je longe le lit du journaliste.

Je marche. Je passe à côté de l'échiquier, je le frôle, je ne le regarde pas. Je marche sereinement vers la porte. La porte de la grande pièce blanche, rectangulaire. Je suis à six mètres de la porte. L'arbitre est debout, adossé contre le mur, à côté de la porte. Il me suit des yeux. Je marche. J'avance encore. La porte est aussi grande que moi. J'ai encore le temps de penser. On a toujours le temps de penser. Sauf. Sauf ? La porte approche encore.

L'arbitre s'est écarté, pour me laisser passer.

Mon bras quitte mon corps et monte vers la poignée. Je pressens le contact froid du fer gris.

Mes doigts vont toucher la poignée...

Et à la vitesse d'une balle une idée me traverse le cerveau !

La porte doit être fermée à clé.

Je m'immobilise.

Je tremble. Je transpire. Je repose mon bras le long du corps. Ma main est glacée.

Je me retourne et rentre dans mon coin.

Je marche lentement.

Tout le monde me suit des yeux. Qu'ai-je donc de particulier ? Ont-ils compris ? Ont-ils vu que je me suis raté !

Raté ? Rien n'est moins sûr... je reste convaincu que la porte était fermée. Il ne peut en être autrement.

Je m'allonge sur mon lit. Je vois mon passé : il est déjà dur, raide, figé...

Un mort.

Un beau mort...

Alors je pense à la prochaine partie, puis à la prochaine partie.

Il faut désormais m'imaginer heureux.

XII

Le repas est une idée du journaliste. Il est coutumier du fait. Pour lui, le moindre événement est prétexte à réunion générale. Du coup, je ne vois plus qu'eux.

On ne se quitte plus.

Dès sept heures, je me prépare. Je me douche avec plaisir. L'eau chaude me délasse. Je me sèche en vitesse. En attachant un soin tout particulier aux interstices qui séparent les orteils, je m'essuie consciencieusement les pieds.

Chose faite, je glisse mes jambes dans mon beau pantalon. Torse nu, je me rase. Je guette les poils retors, les éternels insoumis de la lame et les décapite méticuleusement. Je rince la mousse à l'eau. J'empoigne le flacon d'eau de toilette et le retourne dans ma main creusée à dessein. Je m'asperge le torse. Je me tamponne les aisselles. Je me claque les joues. Je me sens bien !

En me brossant les dents, je me vois dans la glace. J'interromps un instant le va-et-vient et, brosse en bouche, étire les cernes, vérifie la fermeté des joues. Je continue. Je crache, me gargarise, m'essuie les lèvres. Et sors de la douche. Pensif, je me vêts.

En nouant ma cravate (rouge), je remarque que tous les invités sont déjà présents. Je m'active.

– Bonsoir.

– Bonsoir Koronskis.

– Je vous prie de m’excuser de vous avoir fait attendre. Je me suis attardé sous la douche.

– Mais ce n’est rien, voyons. Asseyez-vous. Vous prendrez bien un doigt de champagne ?

– J’irais même jusqu’à une main...

Je souris avec la modestie ironique que j’affecte lorsque je pratique l’humour.

– Pourvu que vous n’exigiez pas un bras ! enchaîne le militaire.

– Hippolyte, taisez-vous, vous me faites rire, dit la mère, en rougissant. Elle me sert.

Le journaliste se lève, porte haut son verre et crie :

– Je propose que nous buvions à nos vingt ans !

Un bouquet de verres jaillit et tout aussitôt se fane. Le liquide tiède coule dans nos gorges.

– Dommage qu’il ne pétille plus, risque le père, connaisseur.

La mère nous invite à passer à table.

Nous nous asseyons. Le journaliste préside. Il est très gai.

– Moi, je trouve que nous n’avons absolument pas changé.

Je le regarde. C’est vrai qu’il n’a pas changé. Il a vieilli, certes, mais cela ne se manifeste par aucun signe extérieur. Peut-être les poches sous les yeux.

La mère m’a toujours paru vieille. Le père sans âge. Eux non plus n’ont pas changé.

Par contre le militaire est très amaigri. Ses joues, qu’il avait épaisses, sont largement creusées. Son visage est fragile. Maladif.

– Allons, allons, ne soyez pas timide. Reprenez un peu de potage, me propose la mère.

– Avec plaisir, il est excellent Madame.

Les assiettes vides circulent de voisin en voisin et s’empilent devant la mère. Elle se lève et apporte le poulet.

– ooh le beau poulet ! fait le journaliste en s’interrompant. Il dégage une place devant lui pour l’animal.

– Très bien, très bien ; je vois que vous êtes une personne bien intentionnée. Vous ne voyez pas d’inconvénients à le découper ?

– C’est un honneur, Madame.

Il taille le poulet en pièces, scientifiquement.

– Vous êtes un as ! s’écrie la mère.

– Oh, vous savez, ce n’est qu’une question d’habitude.

A.. commande le service. Sans un mot. Il détient le secret de l’autorité. Par inclinations des paupières, il désigne le destinataire de l’assiette.

– C’est très bon, dis–je.

La mère baisse la tête sous le compliment. Elle détourne la conversation.

– Vous avez vu qu’Hippolyte porte toutes ses décorations ?

Je le constate.

Il est vrai qu’il n’en manque aucune. Pourtant elles sont légion : dès que A.. atteint cent points supplémentaires, il en reçoit une nouvelle. Le jour où il reçut sa première médaille, il bombait tellement le torse qu’il semblait marcher à genoux. Il débordait d’aise, ne parlait que de cela, lisait et relisait le « Catalogue général des médailles » apprenait les définitions par cœur, les répétait à voix haute. Le moindre ruban n’avait plus de secret pour lui. Ni pour moi.

– C’est vrai qu’il est très beau, dit le journaliste.

– Je vois que vous souriez tous. Mais croyez bien que je ne suis pas dupe : je sais qu’il peut paraître amusant que j’attache une grande importance à mes décorations. Mais, que voulez–vous, je suis resté un enfant ; je suis flatté quand on me gâte... je suis un enfant gâteux.

Il sourit malicieusement. Encouragé par nos rires, il ne peut s’empêcher de rire lui–même, mais s’étrangle. Il tousse lourdement et s’excuse de la main tandis qu’on lui frappe le dos.

– Bien, je vais chercher le dessert, dit la mère [\[24\]](#).

Chacun s’agite, cherche à prouver qu’il est prêt à se rendre utile, en s’arrangeant pour ne rien faire. Le dessert arrive. Dès la première bouchée sucrée, une nouvelle quinte de toux secoue le militaire. Il est rouge. Ses yeux pleurent. Il rit et se débat pour empêcher qu’on lui administre de nouvelles claques. Son visage, ainsi dépourvu de ses expressions habituelles, révèle soudain toute l’ampleur de la dégradation de ses traits. Hormis le pétilllement des yeux, il semble que son corps tout entier s’est adonné à la maladie.

C’est d’autant plus curieux à constater que son état physique contraste avec la vivacité de ses propos.

Il boit plusieurs verres d’eau et s’excuse.

Il anime la fin du repas.

Bavard comme à son accoutumée, il alterne plaisantes anecdotes et fines réflexions.

À dix heures les néons s’éteignent.

– Je vais rentrer, dis–je.

– Non voyons, restez. Nous installons les bougies.

La protestation est de pure forme. Tout le monde se lève [\[25\]](#).

Je serre les mains, remercie et souris au journaliste quand, après en avoir fait profiter les autres à tour de rôle, il me dit en me prenant l'épaule :

– Rendez-vous dans vingt ans.

XIII

Avant la partie, debout à côté de l'échiquier, je commente la soirée de la veille en compagnie de A...

Le journaliste nous rejoint.

– C'était très réussi, très plaisant, n'est ce pas ?

Nous acquiesçons.

Il est vrai que cette soirée était charmante, les gens agréables, l'atmosphère chaleureuse, le repas très bon et les vins d'excellente qualité ; mais mon inspection, quelque peu malsaine, du visage du militaire m'a laissé dans la bouche comme un... avant-goût de cendres.

Néanmoins je dis :

– Vraiment très réussie, et vous d'ailleurs, vous étiez particulièrement en forme. Vous n'avez pas un peu abusé de boissons alcoolisées ?

– abusé ?... ah ?... non.

A.. me sourit de connivence.

L'arbitre s'avance.

Nous prenons place.

Je ne suis pas très concentré. Je connais la variante par cœur. Et mon esprit est agité. Je me croyais indifférent au fait que nous sommes dans la pièce depuis vingt ans. Il n'en est rien. Ainsi, ce matin, je pense à toutes nos parties d'échecs. Je pense aux beaux jours de mon invulnérabilité, au moment où A.. a rejoint mon niveau, au moment où A.. m'a battu ; je pense à l'énorme phase indécise qui s'en suivit où, comme dans les premiers temps d'un bras de fer, chacun a essayé d'imposer sa supériorité... toutes les parties étaient tendues, disputées, la nullité n'était concédée qu'à la dernière extrémité ; je pense encore à cette année où je gagnai quatre-vingts pour cent des parties, où je me crus de nouveau imbattable ; et puis je pense au calme revenu, à l'habitude de jouer ensemble, aux parties plus mornes, aux grandes séries de victoires que nous accumulons maintenant tour à tour... je pense, je pense... Je me souviens.

Je laisse tomber un regard blasé sur l'échiquier. Nous avons joué cette variante une centaine de fois cette année. Maintenant, à chaque période correspond un type de partie. Nous avons déjà joué sept fois une partie qui se terminait par nulle. Sept fois la même. Coup pour coup.

– Je propose nulle dis-je.

Nous ne sommes qu'au vingt-deuxième coup, mais je souhaite me débarrasser de cette partie. Je n'ai pas envie de jouer, de réfléchir. Je n'ai pas envie de gagner. Je suis fatigué.

- Soit, fait-il, plutôt satisfait d'abandonner cette position qui ne lui offre guère de chance de gain.

Il se lève, sourit et me dit :

- Je vous ai déjà connu plus combatif...

- La position est bloquée prétexté-je.

- Bon après-midi.

Je me prépare un café et le bois sans sucre.

Tout est calme.

Je me promène, lentement, d'un bout à l'autre de la pièce.

Cela me fait du bien de dérouler mes membres engourdis.

Depuis quelques années, j'ai des courbatures chroniques. Légères, mais tenaces. De plus, je souffre de la colonne vertébrale ; une petite douleur inamovible en bas du dos, particulièrement déplaisante lors des parties.

Quelques mouvements de gymnastique pourraient sans doute venir à bout de ces désagréments mineurs. Seulement, j'ai horreur de la gymnastique. Non tant de m'agiter horizontalement, verticalement, circulairement, de haut en bas et de droite à gauche - ce qui ne manquerait pas de me procurer quelques physiques satisfactions - que de m'exhiber devant tout le monde. Je trouve le journaliste suffisamment ridicule lorsqu'il se déplie inélegamment, pour me prêter moi-même à un exercice qui me livrerait au doigt et à l'œil de mes voisins.

Alors je marche.

C'est moins radical, mais plus digne. Et somme toute, cela m'apporte un réel soulagement.

Je marche pendant toute l'heure du déjeuner.

Lorsque je m'arrête, mes voisins sont calmes.

La pièce somnole.

Je grignote quelques biscuit et me mets au travail.

Il y a près d'une semaine que je n'ai plus touché à mes papiers. Des milliers de feuilles pêle-mêle [\[26\]](#), froissées, mélangées, écornées, emmêlées, copieusement raturées, partiellement remplies ou au contraire débordantes de notes, addenda, parenthèses, astérisques, flèches multidirectionnelles, renvois à page précédente ; dont finalement il ne ressort, au premier coup d'œil, qu'un feu d'artifice de points d'exclamation.

Certaines de ces feuilles datent de quinze ans. J'avais alors pour projet a réalisation d'un livre d'échecs idéal.

De cette période féconde, où je ne remplissais pas moins de dix feuillets par jour, je ne parviens à relire que la moitié des pages ; tant à ce moment ma pensée précédait ma main qui, fébrile, impatiente, trépidante, affolée et maladroite se jetait à la poursuite de mes idées au mépris des règles les plus élémentaires de la calligraphie.

C'est dommage.

Je feuillette ce magma en me disant – comme d'habitude – que je devrais consacrer toute une semaine à le classer une fois pour toutes. Mais un tel travail m'épouvante et comme actuellement j'ai un ouvrage en chantier, le prétexte est tout trouvé. Seules les huit cents dernières pages me sont familières [\[27\]](#). Elles concernent la préparation de mon livre sur « la partie espagnole fermée ».

Le travail avance bien. Il est intéressant et très motivant.

Je pense que ce sera le meilleur du genre.

XIV

– Mes amis, mes chers amis, je crois que je vais mourir...

La voix du militaire s'étrangle, un sanglot la brouille ; mais on sent qu'il veut rester maître de lui. Il fait un effort et termine d'une voix claire :

– Bientôt.

Il sourit gentiment.

Il se rassied, sort un mouchoir de sa poche et, en faisant mine d'être incommodé par une poussière dans l'œil, sèche ses larmes.

Je suis bouleversé. De ma vie je n'ai jamais ressenti un tel sentiment d'impuissance. Que faire ? Protester... le plaindre... le bousculer... en rire...

Il a parlé avec une atroce simplicité.

Il n'y a rien à faire.

Et personne ne dit rien.

Le silence est insupportable.

L'arbitre se lève de table et, sans un mot, se retire. Nous le suivons des yeux.

Et toujours ce silence.

J'essaie de capter l'attention du militaire pour, du regard, lui prendre doucement la main.

La mère donne un mouchoir au père qui sanglote.

A.. prend sa tête dans les mains.

Le silence.

Le militaire soupire, nous regarde et dit :

- Les tristes sires, les rabat-joie, les trouble-fête, les... que sais-je encore... ont au moins la propriété de susciter la liesse lorsqu'ils se mettent à rire.

Je ne vais donc pas vous importuner davantage et, à titre de compensation, je vais vous relater une très mauvaise boutade. Elle prend la forme d'une question : Pourquoi n'y a-t-il pas de prophètes parmi les ensevelis du Vésuve ?

Nous lui sourions en silence.

- Vous ne voyez pas ? Car nul n'est prophète à Pompéi...

Nous accentuons pauvrement notre sourire.

- Elle est exécrable, n'est-ce pas ? Je l'aime beaucoup... Je m'excuse encore d'avoir gâché cette fin de repas, mais... cela m'a fait du bien de vous parler.

Tâchez de me comprendre...

Et maintenant, je vous prie de m'excuser, mais je ne vais pas rester avec vous... je me sens très las... je vais me coucher.

J'en profite pour me lever. Je serre intensément la main du militaire, dont le sourire semble me reprocher mon émotion.

Je rentre.

Le militaire se lève tôt.

Il range ses papiers, classe ses documents, fait sa valise. Il s'assied à la grande table de A.. et, toute la matinée, y compris pendant la partie, remplit des feuilles.

La partie terminée, je demande à A.. l'autorisation d'aller saluer le malade. Il accepte. Nous nous présentons.

Le militaire, affairé, remonte ses lunettes, me sourit et me dit sur un ton grave :

- Excusez-moi, Koronskis, mais j'aimerais être seul avec A.. maintenant. Je lui ai rédigé un rapport d'entraînement. J'aimerais qu'il en prenne connaissance, tout de suite, en ma compagnie.

Je me retire. Ils conversent pendant deux heures.

Ils déjeunent. Au café, le militaire se lève.

Il revêt son bel uniforme.

Il cire ses chaussures avec soin. Devant la glace, il se coiffe, arrange au mieux ses décorations et

se regarde.

Il se tourne, jette un dernier coup d'œil sur son image et se dirige vers son lit.

Il retire les draps, les plie et les pose sur une chaise. Tout habillé, il se couche sous les couvertures.

Je suis seul à son chevet. Je me rends compte qu'il ne s'intéresse plus qu'à sa mort. Aucun autre sujet ne retient son attention. C'est dans son tempérament de ne s'occuper que d'une seule chose, passionnellement. Jeune c'était les échecs. Entraîneur ce fut A.. . Plus tard les décorations. Maintenant sa mort...

– Excusez-moi de paraître indiscret, mais je voudrais vous poser une question intime. Vous n'êtes pas obligé de me répondre. Est-ce que vous croyez en Dieu ?

Il se redresse un peu dans son lit.

– Écoutez, je vous le dis parce que nous sommes entre nous ; mais de grâce, n'en dites mot au Tout puissant...

Il me prend l'épaule et me souffle d'un air coquin :

– Non.

Je suis persuadé qu'il est bouleversé.

Mais son goût de la dérision l'emporte. Et le soulage.

– Mais soyez tranquille, cela ne m'empêche pas de lire les livres religieux avec attention et sérieux. Je suis prudent.

– Vraiment, vous n'avez jamais cru ?

– Oh si bien sûr, comme tous les enfants, j'ai cru croire. Mais qui n'a pas cru-cru ?... Non sérieusement, j'ai cru jusqu'à l'âge de quinze ans environ et puis, par pure prudence... ou poltronnerie, j'ai retenu ma foi qui s'évaporerait, pendant une dizaine d'années.

Maintenant je vous avouerais que je suis prêt à opérer une rapide reconversion religieuse si j'étais sûr qu'elle pouvait (il tousse longtemps ; une toux saccadée et sèche)... m'apporter un certain soulagement, excusez-moi.

– Vous y pensez ?

– Oui. Je ne pense qu'à cela même. Mais je maîtrise trop le mécanisme mental qui m'y pousserait.

Je sais que cette conversion serait poussée par les circonstances et, en l'absence de sincérité, elle ne m'apporterait aucun réconfort.

– Vous êtes cynique lui reproché-je.

– Non, mortel.

A.. me semble être le plus touché par la maladie du militaire. Il ne m'en parle jamais.

Je crois d'ailleurs qu'il n'aborde pas non plus le sujet avec le malade. Mais après chaque partie, il se rend auprès de lui et lui raconte longuement les diverses phases du jeu. Il cherche à le distraire, à l'obliger à penser aux échecs, à le forcer à imaginer des combinaisons. En vain.

Ce matin. avant la partie, A.. m'a confié :

- Je crois qu'Hippolyte ne s'intéresse plus à rien. Je lui parle beaucoup... il m'écoute ; mais je crois que c'est de la délicatesse. Je suis persuadé qu'il est soulagé lorsque je le quitte.

À la fin de la partie j'accompagne A..

Le militaire nous accueille froidement.

- Je ne vais pas très bien...

Nous parlons, racontons, lui posons des questions.

Il ne répond pas.

Un moment, il me coupe et, à voix très basse dit :

- J'ai mal.

Le militaire délire.

Depuis qu'il est tombé sur le livre d'un confesseur qui propose une méthode pour aborder la mort, il ne cesse d'en lire des passages à voix haute, sur un ton rageur-narquois.

Il cherche à le démystifier. Il a peur.

- Puisque vous ne pouvez plus compter sur la vie, Monsieur... Tâchez de vous occuper utilement de votre salut, et de mettre la dernière main à votre préparation à la mort. Votre corps qui n'est que cendre et poussière, retournera en poussière... Il sera mis dans le tombeau tout difforme... Tout difforme ! Tout difforme ! privé de mouvements comme un corps tout animal. Mais il en sortira un jour glorieux. Plein de vigueur et comme un corps tout spirituel. La mort mettra fin à vos péchés qui se multiplieraient si votre vie était plus longue.

Il ajoute :

- Me voilà rassuré...

Et reprend, inlassablement :

- Puisque vous ne pouvez plus compter sur la vie...

A.. m'annonce que le militaire souhaite me voir.

Je le suis.

Le militaire m'accueille. Sa voix est quasi-inexistante.

– Bonjour Koronskis. Excusez-moi de vous avoir fait venir en plein après-midi, mais asseyez-vous donc ! Je voudrais dire quelques mots.

L'arbitre, le journaliste, le père et la mère sont assis autour du lit. Je prends place côté d'eux.

Je regarde le militaire. Même ses yeux ne pétillent plus.

– Mes amis, mes chers amis, mes très chers amis, cela me fait beaucoup de bien de vous avoir tous à mes côtés.

Je voudrais vous dire quelques mots d'adieu. Rassurez-vous, j'espère avoir la politesse de ne pas renouveler cette pénible scène. C'est donc la dernière fois que je vous parle.

Je serai bref. Je tiens d'abord à vous remercier de la chaleur de votre présence. Même s'il y eut parfois quelques heurts, et c'est bien naturel quand on pense à la grandeur de l'enjeu qui nous intéresse, la courtoisie a dominé.

D'autre part, je souhaiterais dire à propos du championnat une parole bien banale, mais que je ressens profondément... Le propre du lieu commun n'est-il d'ailleurs pas d'être porteur d'une vérité ? Il est parfois bon de rappeler des évidences sans malice.

Il prend ma main et celle de A., les serre très fort, et dit :

– Que le meilleur gagne !

Maintenant laissez-moi. Je voudrais vous serrer une dernière fois la main à tous et après, je m'éteindrai comme une bougie privée d'oxygène. C'est pour aujourd'hui...

Le militaire s'est trompé d'un jour.

Qui l'en blâmera ?

Il est mort.

Je suis triste.

XV

Je déteste le silence du soir.

Aujourd'hui il est étouffant.

Depuis que le militaire est mort, la pièce me semble plus calme. Plus vide.

Les bruits de voix sont rares. Du temps du militaire, sa voix chaleureuse orchestrait un brouhaha plaisant.

Maintenant ne subsistent que les sons disgracieux des couverts et, parfois, quelques chuchotements de mes voisins qui, ce soir, se taisent désespérément.

Je regarde A.. et sa mère manger en silence.

Je m'étonne de l'absence du père. D'autant qu'à la réflexion, je ne l'ai pas vu depuis longtemps. J'essaie de préciser ma pensée, de trier mes souvenirs pour ne garder que ceux qui concernent le père. Je l'ai vu pour la dernière fois il y a un an et demi, lors de la mort du militaire.

Je le sais puisque, ne sachant pas quoi dire au malade, au moment des adieux, j'ai pris exemple sur lui.

Comme lui, j'ai dit « Courage ».

Mais depuis, je n'ai plus aucun souvenir...

Certes il est discret, mais je suis absolument persuadé de ne pas l'avoir vu depuis au moins un an. Du reste, cela a dû me frapper inconsciemment puisque je ne mets pas en doute la fiabilité de ma mémoire.

Où donc est passé le père ?

Ce petit suspense me chatouille agréablement. Une fois n'est pas coutume, un problème concret m'occupe. De peur de trouver une explication trop vite, je ménage ma réflexion ; comme ces gens qui cherchent le titre d'une œuvre mais qui pour rien au monde n'accepteraient qu'on la leur souffle, je me réserve encore du plaisir.

Je procède avec méthode.

Le point de départ ne fait pas de doute : le père était présent lors de la mort du militaire.

D'autres indices...

Oui. Un souvenir : il avait troublé une partie en éternuant à plusieurs reprises. Il était tellement bruyant que le militaire lui a conseillé de se retirer pour ne pas nous gêner. Conseil judicieux, d'autant qu'il prouve que c'était avant la mort du militaire. L'enquête repart à zéro.

D'autres souvenirs ? Oui. Un jour il a failli s'étrangler en avalant de travers un petit os de poulet. Ensuite ?

Je poursuis mes investigations pendant une heure et me couche, résolu à les poursuivre demain.

Mon enquête est comme une tablette de chocolat qu'il faut manger avec parcimonie pour étirer le plaisir.

J'adoube :

Le père est mort ce matin.

Ce qui explique le morne repas de mes voisins. Le silence.

Mon délire ?

XVI

Le journaliste nous quitte.

Cette perspective ne le réjouit pas outre mesure. D'un autre côté, comme il aime à le répéter, il n'est pas fâché de changer d'air [\[28\]](#). Pour son départ, il a [\[29\]](#) prévu une fête.

Une soirée exceptionnelle.

Après de longues négociations avec l'arbitre, le journaliste a obtenu l'autorisation de déplacer l'échiquier, afin de dresser la grande table de A.. en plein centre de la pièce. D'autre part, et toujours à l'issue de tractations avec l'arbitre, il a eu l'assurance que les néons s'éteindraient deux heures plus tôt que d'habitude, soit à huit heures. Ainsi, les quelque cent bougies qu'il a prévues pour l'éclairage du dîner se découperont dans la faible lumière bleue de la veilleuse.

Le menu, qui est une surprise, sera conçu et écrit par le journaliste [\[30\]](#) et réalisé et interprété par la mère.

Enfin, le journaliste fera un « long discours ».

Le matin du grand jour, le journaliste, pétulant, vient me trouver.

– Koronskis, j'ai très peu dormi cette nuit. J'ai eu une idée... une grande idée pour couronner la soirée. En quelque sorte, ce sera le clou de la soirée. Cela ne dépend plus que de vous.

– De vous ? [\[31\]](#)

– Non de vous. Laissez-moi vous expliquer. J'ai eu l'idée, il hésite, puis très vite dit : d'organiser une partie d'échecs entre vous deux et moi. Vous comprenez, vous joueriez A.. et vous, un coup à tour de rôle. A.. est déjà d'accord sur le principe. Je dois vous avouer que j'en rêve depuis longtemps ; je n'ai jamais osé le dire. Cela me ferait tellement plaisir. Accepteriez-vous de me faire ce cadeau pour mon départ ?

– Très volontiers.

– Vraiment ! Laissez-moi vous embrasser.

Il m'accolle. Je me raidis et, pour m'en débarrasser, dis :

– Vous avez préparé une variante, vous, n'est ce pas ?

Que n'aie-je dit là !

De force il m'assied sur mon lit et pendant vingt-cinq minutes m'explique sa certitude d'ouvrir par e4, ses hésitations, ses doutes, ses vous comprenez si A.. joue le premier coup, ses il y a de fortes chances pour que nous jouions une « sicilienne », ses mais si c'est vous à coup sûr ce sera une « espagnole », ses au douzième coup je pense que j'ai, ses une petite idée neuve, ses qui ne manquera pas de vous intéresser, ses du point de vue théorique, ses du point de vue pratique...

J'acquiesce. J'acquiesce. J'acquiesce.

Je n'acquiesce plus.

Je me lève et dis :

– Nous verrons ce soir.

Pour compenser ma brusque interruption, je lui avoue :

- Vous m'impressionnez ! Nous aurons du mal, ce soir...

- oohhh fait-il en rougissant.

Les préparatifs commencent en fin d'après-midi.

Je m'approche de l'échiquier en compagnie de A.. .

Nous remontons nos manches.

Nous saisissons la table.

Nous nous interrompons et relevons la tête.

Nous nous regardons intensément et, ensemble, sourions de notre sérieux.

C'est la première fois que l'échiquier change de place.

Le journaliste ne tient pas en place.

Il remue, s'agite, s'active ; mais ne fait rien.

Il parle fort, rit tout le temps et risque des plaisanteries. En vieillissant sa naïveté a pris du poids. Il a du charme. Excité comme un premier communiant, il joue au chambellan.

Il donne les ordres.

Et nous, nous balayons sol, installons grande table, tendons nappe, élevons serviettes, posons assiettes, verres, couverts sous l'œil vigilant de la presse.

Notre labeur achevé, le journaliste, tel un vieux peintre fainéant qui viendrait, la toile terminée, adjoindre une petite touche de sa patte inimitable, déplace très légèrement un couteau, prend du recul, admire, hésite...

Et remet le couvert dans son ancienne position.

Il se charge ensuite, personnellement, de l'installation des chandeliers, candélabres et autres soucoupes à thé de fortune. À huit heures la lumière nous quitte. Tout est en place. Quarante-vingt-sept flammes, sur cent à venir, batifolent déjà et animent la pièce de leurs jeux d'ombre somptueux.

Pendant que la mère confectionne des plats que je suppose rares nous prenons l'apéritif. Le journaliste brandit une bouteille d'un vin doux d'une année exceptionnelle.

Il fait le tour de la table et, modestement, la présente à nos yeux. Il extirpe respectueusement le bouchon, vérifie la propreté du verre et fait glisser une larme du précieux liquide.

Il goûte.

Il mâche longtemps, relève la tête, pose le verre et, humblement, sourit.

- Digne. Ce vin est digne de vous.

À tour de rôle il nous sert et, avec la tranquille assurance d'un sommelier, attend notre verdict.

Je n'aime pas les vins sucrés mais n'en laisse rien paraître.

- Excellent dis-je, en pensant mon mot.

Le journaliste a un sourire d'enfant.

Nous passons à table.

Très vite le dîner s'anime. Les vieux vins coulent. Certaines bouteilles ont été amenées par le journaliste le premier jour. C'était des bouteilles ordinaires, achetée à petit prix chez un épicier. Maintenant ce sont des vins de plus de trente ans d'âge. [\[32\]](#)

Les poulardes comblent les estomacs, les langues se délient, les verres se vident...

La sauce est divine. La mère est rouge d'aise, à moins que ce ne soit l'effet du vin sur son vieil organisme.

De nouvelles bouteilles s'ouvrent.

On verse haut et vite.

Arrivent les desserts.

Les cuillères se précipitent, à même le plat. La mousse vole, les fruits planent ; les gâteaux, seuls, gardent quelque dignité. Tout le monde parle. Chacun pour soi.

Sans savoir qui a commencé, nous voilà tous en train de scander :

- Un discours ! Un discours !

Le journaliste se fait prier.

- Non, pas maintenant. Il est trop tôt. Le repas n'est pas terminé. Mon discours est prêt, mais je le ferai plus tard, au moment de partir...

- Un discours ! Un discours !

- Si vous insistez, je veux bien dire quelques mots. Mais, je vous préviens : ce n'est pas mon vrai discours.

- Un discours ! Un discours !

Il se lève, prend appui sur la table pour ne pas retomber et dit :

- Je suis content. Ce n'est pas mon vrai discours. N'est-ce pas ?

Il boit.

- Je suis très content, mes amis. N'ayons pas peur des mots : je suis content.

Il boit une nouvelle gorgée et, levant un bras vers le plafond, poursuit :

– Je savais... je savais que cette soirée serait réussie. Mais cette réussite dépasse mes espérances. Je suis très content. Vraiment très très content. Je dois vous dire que, pendant toutes ces chères années... non ! je préfère ne rien dire ; je risque de galvauder mon vrai discours...

– Un discours ! Un discours !

– Rien que pour cette soirée, je suis très content.

Manifestement le journaliste est content.

Il est complètement ivre. Il reste debout, la bouche ouverte prête à poursuivre, éventuellement. Finalement il se laisse retomber sur sa chaise. Il ne se contrôle plus.

La tête couchée sur la table, il émet de petits gargouillis et soudain se redresse. Il se lève, s'éloigne, trébuche, se rattrape et crie :

– La partie ! Nous allons oublier la partie !

– Vous tes sûr que vous voulez jouer dans cet état ?

– Et comment !

A.. prend une chaise sous le bras et gagne l'échiquier. Le journaliste s'assied en face de nous.

Il a un regard profond.

La concentration s'est jointe à l'ivresse.

Il nous regarde constamment. Inquiet. Crispé.

Il pose ses pièces avec application et cherche un encouragement dans nos regards. Bien que peu synchronisés, A.. et moi gagnons une pièce en vingt-trois coup.

Le journaliste me regarde ramasser la pièce. Il a un regard absent, livide ; comme soudain dessaoulé.

Étonné, il dit d'une toute petite voix :

– J'abandonne.

Il tremble un peu. Ses yeux sont humides.

Je le prends par l'épaule, ce qu'il doit apprécier puisqu'il est coutumier du fait [\[33\]](#), et le réconforte :

– Eh bien, eh bien, ce n'est pas grave, voyons.

– Je vais partir, je vais partir... [\[34\]](#)

– Dites-moi, vous semblez bien abattu d'avoir perdu la partie [\[35\]](#).

Il n'y a vraiment pas de quoi. Ressaisissez-vous ! Vous savez, je trouve que vous avez très bien

joué [\[36\]](#). Mais manifestement vous aviez trop bu... alors vous avez été distrait, voilà tout.

– Je vais partir, je vais partir, répète-t-il.

Nous l'accompagnons jusqu'à son lit. Il ne fait plus attention à nous. Il s'assied et prend sa tête dans les mains.

Nous restons debout, en face de lui, un peu mal à l'aise. Au bout d'un moment A.. dit :

– Vous n'avez besoin de rien ?

– Laissez-moi seul. Laissez-moi seul un petit moment. J'ai besoin d'être seul. Je vais revenir pour faire mon discours, mais maintenant, laissez-moi.

Nous le quittons. En route, A.. me demande si nous n'aurions pas dû le laisser gagner...

Le journaliste nous rejoint.

Il s'est passé le visage à l'eau ; quelques gouttes s'attardent encore sur ses pommettes. Il porte une valise. La pièce est sombre. Les bougies sont mourantes [\[37\]](#).

Les restes du repas de fête ont un éclat étrange.

La table est couverte d'assiettes sales, de verres vides, de salières renversées. Tout autour, sur la nappe, gisent des morceaux de gâteau entamés, des épluchures de fruit, des mégots en [\[38\]](#) sauce et une collection de bouts de pain.

Le journaliste se dégage une place et s'assied sur un coin de table. Il est défait. Ses [\[39\]](#) cheveux ne sont pas coiffés. Sa [\[40\]](#) cravate est négligée. Il nous sourit.

Il sort un papier de la poche de sa veste et lit.

– Madame, messieurs, très chers amis. Ce jour n'est pas un jour ordinaire pour moi : l'heure de la retraite a sonné. Mais cette retraite ne doit pas avoir un goût amer ; ce n'est pas une retraite militaire...

Il s'arrête et nous sourit.

Je fais honneur à son astuce en inclinant la tête.

Il reprend.

– Très jeune, quand je suis arrivé dans cette pièce ; j'avais dit que nous resterions vingt, trente, peut-être même cinquante ans.

Il pâlit.

– Et aujourd'hui je vous fais mes adieux.

Mais tout ne s'arrête pas avec moi, et il faut le dire : heureusement. En effet, la noble lutte du noble jeu continue ! Les vaillants combattants vont reprendre leur combat sans merci. Ils sont de force égale. Je ne me risquerais pas à prédire la victoire. Certes, Koronskis a l'avantage ; mais cela ne saurait laisser présager la victoire finale. Il faudra encore vous battre mes amis, dans l'amitié,

la courtoisie. Mais sans relâchement, honnêtement et de toutes vos forces. Je vous souhaite à tous les deux un grand courage et je me permets de rappeler à celui des deux qui aura le privilège d'être le vainqueur, de ne pas oublier son adversaire. Car sa grandeur, il l'a doit en partie à l'autre ! Cet autre, le vaincu, aura bien besoin du réconfort du gagnant.

Je voudrais, avant d'en finir, rendre hommage à nos chers disparus. D'abord le militaire, cet homme charmant, la courtoisie personnifiée. Ce personnage brillant, au contact enrichissant, nous a quittés. Il est mort bien jeune : soixante-neuf ans. Mais il est mort dans l'amitié de ses proches et le respect de tous.

Le journaliste retourne sa feuille, prend un air plus grave et fait un pas vers A.. et sa mère.

- Ensuite, monsieur votre père. Seize mois seulement après la mort du militaire, le pauvre homme s'est éteint. C'était un homme discret, mais profondément attachant pour qui voulait bien se donner la peine de l'approcher. Je peux vous le dire ; j'étais son ami. Comme j'étais l'ami d'Hippolyte. Je pleurerai longtemps [\[41\]](#) ces êtres exceptionnels.

Mais que la gravité n'ait pas le dernier mot...

Je ne serai pas là pour vos quatre-vingt ans, Madame, mais de tout mon cœur, je vous souhaite beaucoup de bonheur et une longue vie !

Il relève la tête. La mère l'embrasse.

Nous nous groupons derrière eux. Quand vient mon tour de féliciter le journaliste, je lui prends les deux mains et en hochant la tête, affirme :

- Votre discours fut remarquable. Vraiment, un excellent discours, sobre, grave et une pointe d'émotion. Il était en tous points de circonstance. Vous êtes un maître en la matière.

- Merci Koronskis, vous êtes gentil...

L'arbitre me suit.

Le journaliste lui tend la main.

L'arbitre l'évite et, sans dire un mot du discours, ramasse la valise. Il entraîne le journaliste vers la porte.

Alors d'une voix claire, il dit :

- C'est le moment des adieux.

Le journaliste reprend sa valise, lève les yeux vers lui et immédiatement les baisse.

- Oui, Je vais m'en aller...

Nous l'accompagnons. Nous sommes émus. Seule la mort du militaire avait opéré semblable fusion. A.. lui demande :

- Vous savez où aller ?

- Oui, chez une parente, au bord de la mer.

L'arbitre ouvre la porte.

Un rais de la lumière du couloir s'allonge sur le sol de la pièce. C'est à peine un rayon, de faible intensité, mais il dessine de larges marques noires sur les visages.

Ainsi contrasté, le journaliste semble monstrueusement inquiet. Il dépose sa valise et sort son mouchoir. Il s'essuie les yeux.

L'arbitre s'impatiente.

Par brèves secousses, il ouvre et ferme la porte. La lumière chancelle. Je ne vois pas les yeux du journaliste. Je crois qu'il pleure.

- Il est temps dit l'arbitre.

- Au revoir, mes amis au revoir...

Oui il pleure. Sa voix est noyée de sanglots.

Nous l'entourons complètement.

L'arbitre agite la porte de plus en plus vite. Nerveusement.

- J'arrive... j'arrive... Bien sûr.

Il soulève sa valise et se retourne en une fois.

Il sort.

L'arbitre referme la porte.

Finale

I

Comment ai-je découvert le jeu d'échecs ?

D'ailleurs, comment découvre-t-on les échecs ? Par hasard.

J'ai dû le découvrir par hasard.

Oui, je me promenais. J'étais sûr qu'il allait m'arriver quelque chose. Je n'étais pas inquiet. C'était une sensation connue, comme être sûr de rencontrer quelqu'un.

Je marchais vers la gare.

J'attendais sans impatience. Je savais que la rencontre se ferait au moment précis où je le voudrais.

En attendant, je savourais ce bonheur, je goûtais ces derniers moments avec une intensité

particulière.

Je me souviens.

Je me souviens de moins en moins bien. Je ne sais même plus si mes souvenirs ont encore un lien avec mon passé, ou s'ils ne sont que souvenirs de souvenirs, ou souvenirs de visions rapportées par un tiers que j'aurais intégrés, mais qui n'auraient aucune intimité avec ce que j'ai réellement vécu. Je marche d'un bout à l'autre de la pièce.

À la hauteur du mur, j'enfonce ma canne dans le plâtre, appuie et, par une série de quatre petits pas saccadés, je fais demi-tour. Mes premières marques digitales avaient sali le mur. Maintenant, il est creusé...

De chaque côté est un petit renforcement rond, suffisamment grand pour y glisser le sommet du poing.

Je traverse la pièce en sens inverse.

Il est tôt. Les néons ne sont pas encore allumés. Je dors si peu que je me lève toujours avant eux.

Tous les matins, je m'oblige à marcher vingt minutes.

L'exercice est pénible, mais il est nécessaire parce que mon sang circule mal. Au réveil, mes jambes sont lourdes.

Le mouvement que je leur impose réchauffe les muscles et, à mesure que je marche, je sens que les chairs se revitalisent ; progressivement mes pieds se dégonflent, mes mollets s'assouplissent et l'impression désagréable se dissipe.

Les derniers mètres sont difficiles.

Je sais que si je force, ce que j'ai déjà eu l'imprudence de faire, je perds tout le bénéfice de ma promenade et mes jambes restent douloureuses toute la journée.

Alors je préfère m'arrêter, reprendre tranquillement mon souffle, laisser respirer mes muscles et attendre le regain d'énergie qui me permet de terminer mon parcours.

Je rejoins mon lit. Je m'assieds et souffle longuement.

Je me lève et prépare mon petit-déjeuner. Bien qu'il me procure de désagréables palpitations cardiaques, je ne peux me passer de café. Quand j'ai arrêté d'en boire, au profit du thé, je me sentais si malheureux que, faisant fi des désagréments qu'il m'occasionnait, je m'y suis remis. Je le bois très léger.

En face de moi, la mère s'anime.

Elle prépare le petit-déjeuner de son fils. D'une certaine manière, A. a plus de chance que moi. Il ne quitte pas son lit de toute la matinée ; sa mère lui fournit tout ce dont il a besoin. À huit heures et demie, elle lui apporte une tasse de thé. Il déjeune, rend le plateau et traîne au lit jusqu'à l'heure de la partie. Cependant, je me dis qu'il doit bien s'ennuyer sans le secours des

taches matérielles.

Je termine la vaisselle de ma tasse, entre dans la douche , me lave longuement la partie supérieure de mon corps et m'habille. Je suis d'ordinaire fin prêt dès neuf heures.

Alors, comme il je me reste plus rien à faire chez moi, je prolonge le plaisir que me crée la partie en arrivant de bonne heure à l'échiquier.

À dix heures, l'arbitre frappe trois fois dans ses mains. Que nous soyons ou non devant l'échiquier, il nous prévient du début de la partie par un triple claquement.

Je retire un mouchoir de ma poche et, avec application, je nettoie mes lunettes. Je déteste faire la toilette de mes verres car sans eux je ne vois rien. Je suis obligé de frotter à tâtons, en suivant tant bien que mal le pourtour de la monture.

J'entends des pas.

Je remets mes lunettes en vitesse, scrute la pénombre et distingue A.. qui s'avance.

Il marche très lentement.

Dès qu'il se trouve à quelques mètres de moi, je lui crie :

- Bonjour, comment allez-vous ce matin ?

Il me sourit et fait « oui » de la tête.

Il n'a pas compris ma question.

Je me réjouis.

J'aime à le taquiner sur son ouïe déficiente.

Ainsi, je varie chaque fois ma question matinale et, pour l'empêcher de deviner une quelconque régularité, je casse le rythme toutes les trois fois. Comme il est très fragile sur ce point, il est à mille lieues de se douter de la supercherie. Il m'écoute toujours attentivement, avec docilité et conscience, incapable de contraindre un léger sourire chaque fois qu'il se rend compte qu'il a fourni une réponse correcte.

Je répète :

- Comment allez-vous !

- Mal, mal... que voulez-vous...

Nous nous serrons la main.

Il joue le premier coup. Sa main tremble.

Depuis quelques années, ses mains tremblent tout le temps, mais le tremblement se fait plus violent lors des parties. Pour ma part, je ne suis pas particulièrement ému quand je joue. Certes, le jeu m'intéresse et, après une dizaine de coups, j'entre dans la partie et je cherche à la gagner. Mais je supporte très bien la défaite. Quant au score, je dois avouer qu'il ne m'importe plus beaucoup.

Le jeu est un plaisir. Un passe temps.

C'est pourquoi, je regrette que A.. soit tellement attaché à l'issue des parties. Chaque fois qu'il lui arrive de perdre, et le cas est fréquent, il boude ; c'est tout juste s'il accepte de me serrer la main.

En jouant le douzième coup, je me rends compte qu'il s'agit d'une innovation théorique que j'ai lancé aux premiers temps du championnat. Je pense avec tendresse à l'inventeur de ce coup et, fièrement, je regarde la position. C'est comme une photographie de ma jeunesse. Il était beau ! ... ce coup.

Incapable de maîtriser ma joie, je m'adresse à A..

- Vous souvenez-vous de ce coup ?

- Pardon ? demande-t-il, très inquiet.

- Vous souvenez-vous que nous ayons joué ce coup ensemble, au début du championnat ?

Il rougit et dit :

- Excusez-moi, mais je n'ai pas compris ce que vous avez dit. Auriez-vous l'obligeance de répéter...

Je répète.

Ses yeux s'assombrissent. Ses lèvres se durcissent.

- Et alors ! Vous êtes complètement sans-gêne ! Nous jouons, que je sache. Veuillez ne pas me distraire ! ... et surtout pour de pareilles broutilles... Vous êtes incroyable !

Pourquoi se met-il dans un état pareil ?

Certes, je n'ai pas à parler pendant les parties. Mais je ne pensais pas le déranger, encore moins le blesser ; je voulais simplement lui faire partager ma joie : il est agréable d'évoquer ensemble des souvenirs communs.

Je pense qu'il a du être ulcéré d'avoir cru, à cause de sa surdité, à quelque chose d'important.

De toute manière, je crois qu'il ne m'aime pas, cet homme...

Il me hait.

Une haine de vieillard. Molle mais tenace.

Je me trompe peut-être, mais j'ai l'impression qu'il ne supporte plus ma présence, mon physique, ma voix.

Mon existence.

Rien ne le prouve, mais tout dans les détails quotidiens le confirme. Ce dernier éclat en est encore un exemple.

Et je sais pourquoi il me hait.

Parce qu'il veut gagner le championnat !

Il y pense depuis sa première victoire. Il ne pense qu'à cela. Il a accepté que nous renouions des relations courtoises parce que ces apparences ne lui importaient pas. Mais il ne m'a jamais aimé. Maintenant que le temps presse, sa volonté de vaincre s'exacerbe. Je suis un obstacle sur sa route.

Chacune de mes victoires constitue un nouveau contretemps. Je ne suis plus un adversaire. Je suis un dérangeur.

Je le regarde.

Il est concentré, absorbé par le jeu.

Je le détaille.

Les yeux bleus ne brillent plus ; ses iris semblent s'être fondus dans deux petits lacs glauques. Son front est strié de veines apparentes. Ses pommettes sont coupées par deux rides profondes dont les affluents quadrillent tout le visage. La bouche est molle. À la place du cou, deux lambeaux de chair soutiennent la tête.

Le vieillard est tendu, attentif, plongé dans les pièces. Avec application, il gravit une à une les marches vers le sommet. Toujours plus exalté, toujours plus anxieux : il croit la victoire plus proche de jour en jour !

Je le devine complètement.

– Pauvre vieux, dis-je.

Il n'entend pas.

II

L'arbitre frappe trois fois dans ses mains.

Je me lève.

A.. salue sa mère ; elle ne l'accompagne plus depuis longtemps.

Il part à travers la pièce.

Nous marchons tous les deux vers l'échiquier.

Lentement.

Notre marche est symétrique. Nous nous rapprochons progressivement l'un de l'autre en dessinant un angle parfait.

Le mouvement se fait dans le plus grand silence ; seule ma semelle grince au contact du sol. Nous progressons à la même vitesse, mais notre démarche est différente. A.. évolue tout en souplesse, une souplesse hésitante qui donne l'impression ^[42] qu'il va s'effondrer à chaque pas. Moi, je suis plus digne ; ^[43] raide, contracté, je me déplace par à-coups. D'ordinaire nous atteignons l'échiquier au même moment ; mais il nous arrive, lorsque nous sommes d'égale bonne humeur, d'abandonner le chemin le plus direct pour faire mouvement l'un vers l'autre ; nous nous serrons alors la main et faisons les derniers mètres ensemble.

Aujourd'hui, je garde la tête baissée et me dirige droit sur l'échiquier. Je m'assieds.

Nous nous saluons du regard.

La partie est confuse. C'est une de ces positions ouvertes, tendues, qui résulte d'un abandon délibéré des sentiers battus. D'habitude ce sont les parties que je préfère, du fait de la grande place qu'elles laissent à l'imagination ; mais celle-ci m'ennuie et, à cause de la douleur persistante que je ressens dans le mollet, je souhaite y mettre fin.

Pourtant, si mon analyse est bonne, j'ai l'avantage. Après une longue réflexion, A.. sacrifie un fou.

Dès que je vois son coup, je pense au terrible sacrifice qui avait provoqué ma première défaite et, plutôt que de chercher à le parer, mon esprit se laisse aller aux souvenirs de ce moment. Il est fréquent que je sois entraîné dans mon passé par la simple vision d'un coup ; tous sont en effet, plus ou moins imprégnés de mon histoire et m'invitent au souvenir. Ainsi, je me souviens de cette heure de recherches où j'ai senti la lente pénétration de mon cerveau par son idée : de cette minute où j'ai compris qu'il allait me battre ; de cette seconde où, après cinquante minutes de réflexion, je me suis enfin résolu à prendre la pièce... ce jour-là, à ce moment-là, lui et moi, au millième de détail près, nous pensions la même chose, exactement la même ; aussi profondément que possible les divers aspects de la position s'étaient greffés dans nos encéphales, dans nos méninges, dans tous les lobes cérébelleux. Nos cerveaux n'étaient qu'un, tout entier livré à cette position, parfaitement conscient de ses infinies conséquences... À cet instant exact, je crois que nous atteignons la plus grande proximité possible entre êtres humains, l'union intellectuelle la plus pure. Nous nous haïssions. Aujourd'hui, nous sommes bien loin de cette intimité ; je cherche à peine à parer son sacrifice, trop préoccupé que je suis par l'analyse de mes souvenirs. Je trouve un coup satisfaisant et le joue sans plus tarder. A.. installe une tour sur la colonne ouverte. Je continue à penser à ma première défaite et me demande à quel moment il a compris qu'il allait gagner. A.. renforce encore sa position.

Après quelques coups j'abandonne ; cette partie me déconcentre. A.. me tend la main.

- Vous venez de perdre quatre parties d'affilée, mais rassurez-vous, le sacrifice était imparable, me dit-il en riant.

L'excessive bonne humeur qui accompagne ses victoires m'agace. D'autant que quand il perd, il s'en va, sans un mot.

Je réponds sèchement.

- Votre position était perdante. Si je n'avais eu un malaise, vous n'auriez eu aucune chance de la sauver.

- Pardon !

- Je dis que votre position était perdante !

- Ah pardon ! Il est vrai que la position n'était pas claire, mais si quelqu'un avait l'avantage, c'est bien moi.

- Vous êtes de mauvaise foi...

- Pas du tout, c'est vous.

Nous repartons vers nos lits.

Au fur et à mesure, nous nous éloignons l'un de l'autre.

Nous atteignons nos coins au même moment.

Nous nous asseyons sur nos lits.

Le silence est rompu par le bruit de deux matelas qui se compressent. Mon lit émet un son aigu, celui de A.. plus grave ; en se contractant ensemble, ils forment un accord. Les ressorts rebondissent. Leur écho se fait entendre.

Je chausse mes pantoufles.

III

Des frissons insidieux me parcourent le corps. J'ai froid. Je tire les couvertures, les plaque contre ma poitrine et frotte doucement mes seins ; c'est bon, un peu de chaleur entre en moi.

Il fait encore bleu. Je me tourne de côté pour glaner quelques minutes de sommeil supplémentaire.

Toutes les nuits j'espère dormir jusqu'au lever des néons, mais je n'y parviens qu'une ou deux fois par mois, et encore est-ce dû à des insomnies prolongées lors des nuits précédentes. Je passe douze heures au lit, mais n'en dors que quatre, parfois cinq ; pour le reste je cherche à m'endormir. Quand, découragé, je suis fatigué d'essayer, je fixe le plafond et observe les variables nuances de bleu qui ondulent sur le plâtre, au gré des caprices de l'intensité électrique de la veilleuse. Je me délasse au spectacle de ces entrelacs... et cela me repose.

Je me lève. J'ai peu dormi, mais l'absence de douleur dans les jambes me met d'excellente humeur. Une des conséquences les plus extraordinaires de ma vieillesse est que de me bien porter me semble être un état anormal, nécessairement passager, qu'il convient d'apprécier et de fêter.

Le simple fait de ne pas souffrir me rend heureux.

Certes, dans une certaine mesure, mon bonheur n'est pas fondé pourtant je le savoure, comme je savourerais une victoire personnelle.

Ma promenade n'est que douceur.

Mes jambes obéissent, mes muscles sont détendus, mes articulations paraissent huilées, vraiment je gambade !

Au retour, je n'ai besoin d'aucun repos. Je déguste mon petit-déjeuner avec un palais retrouvé. J'apprécie le parfum puissant du café, le goût du beurre, la fraîcheur du pain. Plaisirs simples de la vie.

Je décide de profiter de cette bonne journée pour prendre une douche. Pour plus de sûreté, je garde mes pantoufles. Leur adhérence à la faïence me met à l'abri d'une éventuelle perte d'équilibre. J'ouvre les robinets. Le contact de l'eau tiède est un des plaisirs les plus rares que je

connaisse. J'en abuse, tant je reste longtemps sous l'eau.

Je prends ^[44] appui contre le mur, sors une jambe, puis l'autre. Je me sèche longuement. Je me sens bien, délassé, propre.

Au sortir de la douche, j'éprouve le besoin de me dégourdir les jambes ; je fais quelques pas vers mes voisins. La mère me salue du regard. Je lui rends son salut et fais demi-tour. Je passe sous le score, regarde l'heure et décide de me rendre directement à l'échiquier sans passer par chez moi. À dix heures l'arbitre frappe trois fois dans ses mains.

Je suis la progression de A... Apparemment, il souffre ; il se déplace plus lentement que d'habitude. Il s'assied. Je le salue :

- Avez-vous bien dormi ?

Il ne répond pas.

Je le soupçonne de tirer parfois avantage de sa surdité, en faisant mine de ne pas m'entendre.

- Vous n'êtes pas très bavard, ce matin...

- Laissez-moi, voulez-vous.

J'ai les blancs. Je joue une espagnole classique, avec forte attaque sur le roque noir. La défense se montre imprécise. Il devrait abandonner... mais il se défend pied à pied.

À mesure que sa position se dégrade, il tremble plus.

Son acharnement fait peine à voir.

Un moment, il se lève et, sans me signifier d'aucune manière son abandon, rentre chez lui.

A.. s'est recouché. La mère lave la tasse qu'elle a coutume de lui servir lorsqu'il rentre des parties.

Elle se baisse, ouvre un tiroir, sort son lainage et s'installe sur une chaise, à côté du lit de son fils. De temps à autre, elle quitte son ouvrage des yeux et jette un regard furtif sur le sommeil filial. Satisfaite, elle repart à l'assaut de ses mailles.

Il s'agit d'une laine violette ; l'ensemble n'a pas de forme définie, seule l'extrémité est arrondie. Je pense à une jupe. Mais, comme une ouverture est ménagée au centre, je m'étonne que la mère se confectionne une jupe qui laisse un vide béant à la place du sexe ou des fesses. L'idée m'amuse. Il aura fallu attendre soixante ans pour qu'elle s'habille à la dernière mode. Je gagerais que c'est pour me séduire. Je suis vieux et beau et elle, il y a longtemps qu'elle n'a plus connu le loup... Elle ne va pas tarder à me proposer le remariage. J'accepterai. Elle me fera mon lit. Elle me servira des tasses de thé après les parties. A.. sera obligé de m'appeler papa.

Je me surprends à sourire.

Il est vrai qu'il y a bien longtemps que je n'ai plus eu d'idées aussi cocasses ; mais, de la même

manière que je me surveille pour ne pas soliloquer, j'évite de rire tout seul. Alors, soudain sérieux, comme vivement préoccupé par la recherche de la vérité, je me demande ce que va devenir ce lainage. Je conclus que cela ne peut être qu'une cagoule. Mais que va-t-elle faire d'une cagoule ?

Elle doit certainement être destinée à son fils. D'avance, je me réjouis de voir A.. jouer aux échecs avec une cagoule. Et de nouveau farceur, j'imagine une scène entre la mère et le fils où celui-ci refuserait de porter la cagoule pour aller jouer. La mère l'obligerait. A.. céderait, tout honteux. Mauvais camarade, je soulignerais que la cagoule est contre-indiquée pour les sourds. Non, c'est méchant.

Plus simplement, je lui dirais [\[45\]](#) :

- Fait froid aux oreilles, n'est-ce pas ?

IV

Depuis un mois A.. ne m'adresse plus la parole.

Même quand il gagne, il ne fait aucun commentaire et ne me serre pas la main. Il ne quitte plus son lit.

Il ne parle à personne.

Il n'ouvre la bouche que pour se disputer avec sa mère. Cela leur arrive de plus en plus souvent. Je ne sais rien de l'origine de ces querelles et serais bien incapable d'établir la part des torts ; mais ces algarades fréquentes et violentes sont pénibles à supporter. Plutôt que de m'amuser, ou plus simplement me distraire, elles m'attristent.

À mon sens, ce qui les explique, c'est la dégradation de l'état de santé de A.. car, outre le fait qu'il ne sorte de son lit que pour se rendre aux parties, les tremblements qui l'agitent se font de plus en plus violents. Si cette évolution se poursuit, je crains qu'il ne puisse même plus jouer...

Au réveil, j'étais tellement engourdi que j'ai jugé nécessaire de faire quelques mouvements de gymnastique. Bien que je me sois limité aux plus simples, comme me pencher vers le sol en tâchant de ne pas plier les genoux, ou lever puis baisser les bras, ils m'ont épuisé. Mes douleurs dans les jambes, qui se manifestent parfois de façon aigue sous forme de crampes, sont chroniques. L'exercice m'est indispensable. Je me décide donc, malgré l'extrême fatigue consécutive à ma gymnastique matinale, à effectuer ma promenade.

Pour me distraire de la difficulté que j'éprouve à dérouler mes membres, j'observe les faits et gestes de mes voisins.

La mère garnit le plateau du petit-déjeuner de son fils.

Elle l'apporte. A.. ne bouge pas dans son lit.

Elle le secoue légèrement. Il rechigne à se redresser et se tourne sur le côté. Encombrée par le plateau, la mère s'impatiente. Elle le secoue encore.

A.. ne réagit pas.

Elle insiste, pose le plateau et le secoue plus violemment. A.. la repousse du bras.

Elle se redresse, hésite et se penche vers lui. Elle murmure des paroles que je n'entends pas.

A.. se redresse d'un bond, furieux, tremblant, les cheveux ébouriffés ; tout débraillé, la chemise de pyjama ouverte sur les quelques poils blancs de sa poitrine nue.

- Cela suffit ! Laisse-moi ! crie-t-il.

J'interromps ma promenade et les regarde. Mon cœur est serré. Je crains que cela ne dégénère de nouveau.

La mère répond d'une voix aigre quelques mots dont je ne comprends que celui de « respect ».

- Tais-toi. Je t'interdis de parler comme cela ! Laisse moi dormir.

La mère renoue son fichu, se cambre, redresse la tête et s'éloigne.

Elle revient avec le plateau. Elle se place juste en face de son fils, soulève un petit peu le plateau... et le lâche ! Il s'écrase au pied du lit. La tasse est brisée, le thé s'allonge en une petite mare.

A.. tremble de tout le corps. Il se jette hors du lit ; une jambe reste sous les draps, il a dégagé, parvient à s'extraire et, évitant les débris de faïence, approche lentement de la mère.

Elle l'attend, droite, bras croisés sur la poitrine.

A.. s'immobilise en face d'elle.

- Ramasse cela.

La mère le regarde en silence.

- Ramasse !

Je ne supporte plus cette tension. Elle m'opprime. Je rassemble mon courage et dis :

- Bonjour !

La mère se tourne vers moi et répond aussitôt.

A.. ne bouge pas la tête. Il regarde toujours méchamment la mère. Elle ne fait déjà plus attention à lui. Après m'avoir salué, elle évite le corps de son fils, va chercher un torchon, s'agenouille avec difficulté et ramasse les éclats de faïence. En épongeant le liquide, elle relève la tête vers A.. et, de cet air terriblement fier qu'elle n'a cessé d'affecter, lui dit :

- Ingrat.

A.. est agité de secousses. Il va se recoucher.

Je marche vers l'échiquier. Alors que je ne suis plus qu'à quelques mètres de mon point d'arrivée, je ralentis, fouille mes poches et m'immobilise.

Je fais deux quarts de tour à gauche et repars en sens inverse, j'ai oublié ma feuille de partie.

Bien que cela soit la seule chose à laquelle il me faille penser avant de partir, il m'arrive encore de l'oublier.

Ma distraction est coriace.

De retour chez moi, je prends mon temps. Je bois une tasse de café et ayant repris des forces, je repars.

Il n'y a pas si longtemps, il m'est arrivé, dans de pareilles circonstances, de repartir sans ma feuille de partie. Ce jour là, j'ai cru que je n'atteindrais jamais l'échiquier.

Quand je m'assieds, il est dix heures moins le quart.

La pièce est silencieuse.

A.. est dans son lit.

La mère se rase.

L'arbitre est de dos.

J'attends.

À dix heures, l'arbitre frappe trois fois dans ses mains.

A.. est toujours au lit. Il va arriver à l'échiquier avec un long retard ; il a en effet besoin d'un quart d'heure pour se préparer et de quelque trois minutes pour arriver jusqu'ici.

L'arbitre met sa pendule en marche.

La mère le voit. Elle secoue A.. et cherche à le sortir du lit.

Il se débat.

- Je n'ai pas envie d'aller jouer.

- Tu le dois. Comment veux-tu gagner sinon ?

- Je n'ai pas envie de gagner...

- Comment. Tu n'as pas le droit de me faire cela ! Tu dois gagner.

Elle l'accroche par la veste, et de toutes ses forces, essaie de le sortir du lit. Il la repousse. Elle revient à la charge. A.. se redresse, immobilise ses mains... et la frappe !

La mère le regarde et, étonnée, dit :

- Tu as osé...

Elle s'éloigne.

A.. se retourne furieusement et se recouvre entièrement la tête de couvertures. [\[46\]](#)

Le triangle de sa pendule tourne. Son temps s'écoule.

Je ne quitte pas leur coin des yeux, posant mon regard tantôt sur la mère, tantôt sur le fils, ou plus exactement sur la boule de couvertures que forme son corps.

Un moment, la tête de A.. émerge tout doucement des draps... il se tord le cou, regarde ce que fait la mère et se replonge sous les couvertures.

La mère, assise à la grande table, est immobile. Elle ne pleure pas ; mais de temps à autre, elle frissonne.

Enfin, A.. se décide à sortir de son lit. Il se dirige vers la mère et s'arrête quand il arrive à sa hauteur. Debout derrière elle, il attend, indécis.

Brusquement, il l'enveloppe de ses bras et l'embrasse ; la mère reste d'abord figée, mais bientôt se détend, se retourne, se lève et l'accolle. Ils s'étreignent sans un mot.

A.. sanglote. Il répète des excuses.

- N'en parlons plus. Allez, va jouer maintenant.

- Oui... je vais me préparer.

- Dépêche-toi ! Je te prépare une tasse de thé...

A.. s'habille à la hâte.

Il s'assied. La mère lui sert à boire.

- Bois vite... tu as déjà perdu une demi-heure.

A.. veut saisir sa tasse, mais sa main tremble tellement qu'il y renonce.

- Veux-tu que je t'aide ?

- Non !

Il prend sa tasse en une fois, et la renverse sur son pantalon. De rage, il fait basculer le couvercle de la théière.

La mère veut lui frotter la jambe avec une serviette.

Il la repousse.

Il part à travers la pièce.

Aujourd'hui, sa marche s'apparente au tracé de ces appareils médicaux qui surveillent le rythme cardiaque. Il garde l'équilibre en vacillant de droite à gauche, de plus en plus vite. Sans un mot, il s'assied en face de moi.

Je ne le regarde pas ; il me fait peur.

Lorsqu'il avance la main pour jouer, Je suis gêné tant sa main bouge. Elle tremble comme jamais. C'est dramatique [\[47\]](#). Il saisit son pion roi en cognant les voisins. Il l'élève quelque peu... et le repose. Sa [\[48\]](#) main tremble trop. Il essaie à deux mains et, cahin-caha, parvient [\[49\]](#) à le poser deux cases plus loin. Il s'éponge le front.

Il me regarde et ses yeux s'illuminent de haine.

- Vous souriez ! Cela vous amuse que je tremble, n'est-ce pas ? À votre place, je ne rirais pas. Vous venez de perdre sept parties d'affilée !

Je baisse les yeux.

Il n'est pas vrai que j'ai souri.

La partie avance.

Ses pièces recouvrent de façon approximative les cases qu'elles sont censées occuper. Il ne les déplace qu'à deux mains, les couvant de la paume jusqu'à leur nouvelle destination.

Sa position est meilleure.

Il devrait gagner. Mais je ne sais pas s'il sera capable de terminer la partie...

Même ses lèvres sont agitées. Elles semblent renfermer un petit nerf furieux qui s'emballe.

Il avance les mains... prend la pièce... la soulève... et soudain tout son corps se convulse !

Il ne contrôle plus ses mains qui, tendues, appliquées, consciencieuses, tentent de se poser, mais zigzaguent...

Une pièce tombe. Il veut la relever. C'est pire [\[50\]](#), deux nouvelles pièces basculent.

- Excusez ma maladie.

Il devient rouge.

- Maladresse pardon... excusez ma maladresse.

Il abandonne ses mains qui, libres et folles, balayent d'un coup tout l'échiquier. Seules quelques pièces restent debout. L'arbitre est au dessus de lui.

- Vous avez touché plusieurs pièces lors d'un même coup. Vous êtes par conséquent disqualifié. Koronskis gagne cette partie. Le nouveau score est de 7313 à 6492 [\[51\]](#).

L'incident est clos.

- Non ! l'incident n'est pas clos ! Vous n'avez pas le droit ! Vous n'avez pas le droit de faire cela ! Vous avez bien vu que c'était involontaire... Je ne voulais pas bouger plusieurs pièces ! Vous n'avez pas le droit ! Comment vais-je faire maintenant si je ne peux plus la contrôler cette main... oui cette main que j'agite là devant vous... qui s'agite toute seule devant vous... regardez là... regardez la bien !

Cela vous amuse n'est-ce pas ?

Mais comment vais-je continuer le championnat ?

Dites-moi... comment !

Vous voulez que j'arrête de jouer. C'est cela !

Vous n'avez pas le droit !

Ah, mais je sais : vous protégez Koronskis ! Vous croyez que je n'ai pas remarqué votre manège... Vous le protégez !

Parce que maintenant je l'écrase... vous avez trouvé un moyen pour m'empêcher de continuer.

Je le bats tous les jours. D'ici à la fin de l'année, je l'aurai rattrapé. Et rien ne pourra m'empêcher de gagner [\[52\]](#)... Rien. Regardez-le, ce vieux... qui a besoin de votre aide pour gagner. J'aurai honte, Koronskis, à votre place. Vous venez de perdre la dernière parcelle d'estime que j'avais pour vous. Vous êtes vieux Koronskis !... oui, c'est une insulte ! Vous êtes vieux ! Moi pas...

Bien sûr physiquement, je suis très diminué... mais cette vieillesse-là, on le la choisit pas. Mais votre vieillesse à vous Koronskis : le renoncement de tout, la perte de la dignité, le besoin d'être assisté... vous l'avez voulu ! Moi je tremble ! ... mais je vis, moi ! Je me bat !

Je gagnerai le championnat. Et si vous vous liguez contre moi, je vous battrais tous les deux !

Non ! Non ! vous n'avez pas le droit... oh je vous supplie de revenir sur votre décision... ce n'est pas possible... ce n'est pas possible que je ne puisse continuer à jouer... comprenez-moi... le championnat c'est tout pour moi... toute ma vie... ma vie... oh non vous n'avez pas le droit.

Les larmes rendent inintelligibles ses derniers mots [\[53\]](#).

La mère, attirée par ses cris, est venue jusqu'à nous.

A.. se laisse tomber dans ses bras. Il pleure.

Elle le console [\[54\]](#).

L'arbitre se retire.

Je m'éloigne.

La méchanceté de A.. est pathétique. Pas méchante, triste.

Terriblement triste.

Frapper sa mère, puis venir jusqu'à l'échiquier pour de nouveau pleurer, crier, hurler ; en tâchant de blesser.

Il a perdu toute pudeur, toute réserve, toute dignité...

Il a arraché les dernières barrières.

Le masque est tombé.

Il n'est plus qu'un instinct nu qui se révolte.

Comme si devant la mort, l'homme ne trouvait qu'une parade animale.

Je pense que A.. va mourir.

V

A.. est toujours vivant.

Sa vie m'étonne. Je suis conscient d'attendre sa fin.

Lorsqu'il quitte son coin pour se rendre à l'échiquier, lorsqu'il rentre, lorsqu'il joue, je pressens sa mort imminente. À tous moments j'imagine qu'il va s'effondrer, raide mort.

Je suis même surpris de le voir survivre aux nuits.

Maintenant, il est tombé dans un état de prostration ; il tremble doucement, perpétuellement, tête basse, en silence. Il y a deux semaines, le lendemain de son dernier éclat, il s'est excusé auprès de moi ; en termes dignes, sincères.

Il n'a pas voulu me faire croire qu'il ne pensait rien de ce qu'il avait dit, mais plutôt qu'il n'aurait pas dû me le dire. C'est vrai, il n'aurait pas dû.

La maladie l'a tellement transformé qu'il devient pénible de le regarder. Pourtant, pour se rendre à l'échiquier, il soigne sa mise. Mais, son costume est à présent beaucoup trop large pour lui ; sa cravate, parfaitement nouée, fait ressortir la maigreur du cou et, bien coiffés, ses cheveux hérissés en blanches touffes éparses, comme autant de mauvaises herbes sur un caillou sec, révèlent la tristesse de sa calvitie désordonnée. Il enrubanne sa misère d'un joli nœud.

Il habille sa détresse de rose. Le contraste est atroce.

VI

L'arbitre frappe trois fois dans ses mains.

Je suis assis en face de l'échiquier.

A.. se prépare. Il embrasse sa mère et quitte son coin. La mère suit son départ, le soutient du regard, le pousse des yeux. À chacun de ses pas, elle déhanche le corps, comme pour le soutenir.

A.. est au milieu de la pièce. S'il tombe, personne ne pourra le ramasser. Il ralentit. Il vacille. Il s'arrête. Dessinant une spirale imparfaite, il s'affaisse sur sa canne et pose sa tête sur ses mains, en appui sur le pommeau.

Il reprend difficilement son souffle.

Il inspire consciencieusement et, par menues saccades crachotantes, expire l'air inhalé. Il se redresse.

Il repart.

Je suis l'évolution de son ombre sur le mur de la pièce. L'arbitre est dans mon champ de vision.

L'ombre approche du visage de l'arbitre.

Elle le recouvre...

L'ombre passe, s'étire, s'allonge, s'édulcore, se décolore ; ce n'est plus qu'une traînée grisâtre qui file le long du mur.

Horizontalement.

J'entends un bruit sourd. L'ombre a disparu du mur ; elle est étendue, au ras du sol, comme une ombre de mer, qu'agite encore quelques vaguelettes mourantes.

Je jette mes yeux au centre de la pièce.

A.. est couché sur le sol ; la main droite tendue vers l'avant, vers l'échiquier, vers moi, vers la porte...

L'arbitre est déjà là pour lui porter secours. Il tente de le soulever par les épaulettes de la veste. La mère accourt.

Et moi, moi, je suis toujours immobile, figé, les yeux dans les yeux bleus de A...

J'ai envie de bondir, mais mes jambes sont lourdes.

Je me soulève, je vacille. Je prends appui sur l'échiquier ; ma main écrase quelques pièces blanches.

Et enfin je m'élançe au travers de la pièce, perdu, titubant. Ils sont encore à sept mètres de moi. La mère s'est assise par terre ; elle a pris la tête de A.. sur ses genoux et lui caresse les joues.

L'arbitre a saisi son poignet et lui prend le pouls.

Je suis encore si loin d'eux, bras ballants, tête offerte, corps tendu vers l'avant ; je me tire et me pousse et me traîne et me presse et m'empresse, je me précipite, mes jambes lâchent, je tombe, je me jette, à genoux contre le corps de A... Je lui prends la main et la serre, la serre.

Je la serre désespérément, comme pour lui faire mal. A.. a les yeux fermés.

L'arbitre se soulève, se dégage de l'enchevêtrement de nos corps et dit :

- Koronskis, vous avez bougé plusieurs pièces lors de votre premier coup. Vous êtes par conséquent disqualifié.

A.. gagne cette partie.

Je serre toujours la main de A.., je relâche doucement la pression, je relève la tête... je croise les yeux de la mère. Elle me prend l'épaule et cligne des paupières, comme un remerciement. Je lâche la main de A..

L'arbitre ajoute :

- L'incident est

Au commencement une toute petite fissure qui tel un éclair zèbre le plafond dans un bruit de tonnerre la poussière s'envole en grises particules brillantes sous le jeu de la lumière solaire la crevasse est béante et le soleil sourit lorsque le plâtre s'humidifie une goutte se glisse dont le bulbe grossit comme une pêche mûre éclatante de jus s'enfle explose et tombe sur une case blanche carrée vide adjacente à une case noire qui d'eau déjà regorge mais accueille encore les nouvelles larmes du crachin d'arc-en-ciel en éclaboussant le cadavre de A.. de soleil et de pluie.

Couché à plat ventre sur mon lit, la tête dans l'oreiller, un mouchoir sur le visage, je pleure.

VIII

L'arbitre frappe trois fois dans ses mains. Je me lève et me rends à l'échiquier.

Je n'ai pas dormi de la nuit. À trop attendre la mort de A., elle m'a surpris. Auparavant je n'aurais pas pu vraiment le formuler, mais j'en suis sûr à présent : je nous croyais immortels. Plutôt, je pensais que le championnat se terminerait sans qu'aucun de nous ne meure.

Et il est mort...

J'approche de l'échiquier. Je ne sais pas ce qui va se passer.

L'arbitre m'attend.

Je m'assieds et le regarde. Il ne dit rien.

Je ne sais que faire et le silence dure.

Il dit :

- Un événement nouveau fait que le championnat prendra une forme nouvelle. Je vous rappelle le règlement : une partie est gagnée si, au bout d'une heure, votre adversaire n'a pas joué.
- Mais, dis-je, en me tournant vers le corps de A..
- Oui ?
- Non... je...
- Je vous rappelle que vous pouvez jouer cinq parties par jour. Il vous suffit d'établir une demande par une lettre dûment datée et signée. Je vous signale que vous avez tout intérêt à profiter de cette possibilité.

Il s'éloigne.

J'ignorais qu'il fût possible de jouer plusieurs parties par jour. Pourquoi ne l'a-t-il pas dit plus tôt ? A.. aurait sans doute accepté et nous aurions fini, maintenant.

Je regarde A..

Quatre bougies sont dressées aux quatre coins du lit.

La mère l'a veillé toute la nuit.

Elle est assise, de dos, et m'empêche de le voir.

Je me penche de côté et découvre sa tête de profil.

Les traits sont doux, reposés. Je suis attendri.

Mais je sens que, malgré moi, j'ai un visage triomphant.

... je vais gagner le championnat.

La mère, qui a dû sentir la présence de mon regard, se retourne. Je baisse les yeux comme si elle avait surpris mes pensées.

Je regarde l'échiquier. La position est vierge.

Que dois-je faire ? Dois-je jouer un coup ? Faut-il, parce que j'ai les blancs, faire un mouvement pour gagner la partie ?

L'arbitre n'est plus là.

Je me résous à aller le trouver.

En arrivant, je n'ose lui adresser la parole. Je me place bien en face de lui pour l'inviter à me poser une question.

Il ne dit rien.

En détournant la tête, je demande :

- Dois-je jouer le premier coup ?

- Comme il vous plaira.

Pour avoir une confirmation plus ferme, je dis, comme à moi-même :

- Ah, de toutes façons, je gagne la partie.

- Non.

Je me sens mal. Une trop longue posture debout me fatigue.

- Ne venez-vous pas de me dire qu'il en était à ma guise ?

- C'est exact.

Je ne comprends pas.

Peut-être se montre-t-il évasif parce que je ne le regarde pas dans les yeux ? Je rassemble mon inquiétude et le fixe.

Ses yeux filent vers le plafond.

- Je suis désolé d'insister, mais je voudrais savoir à quelles conditions je gagne la partie ?

- Il me semble que je vous l'ai déjà dit.

- C'est vrai, mais cela reste confus dans mon esprit. Auriez-vous l'obligeance de répéter ?

- Une partie est gagnée si, au bout d'une heure, votre adversaire n'a pas joué.

- Mais il est...

Je me retiens de le dire. Je n'insiste pas et regagne l'échiquier. Je ne sais toujours pas si je dois jouer un coup.

À tout hasard, j'avance mon pion roi de deux cases.

Une heure plus tard, la voix de l'arbitre me fait sursauter. Elle n'est pas puissante mais, après une heure de silence, elle m'a effrayé. Il dit :

- A., vous ne vous êtes pas présenté à l'échiquier.

Vous perdez de ce fait [\[55\]](#) la partie par forfait. Le nouveau score est de 7509 à 6513 [\[56\]](#).

Cette nuit, j'ai très peu dormi ; mais quand je me suis réveillé, A. et sa mère n'étaient plus là. Les lits étaient faits. Leurs effets personnels avaient disparu.

Sur ma chaise avait été déposé un pull en grosse laine violette et un morceau de papier avec ces mots : Pour Monsieur Koronskis.

Maintenant je suis seul.

L'arbitre frappe trois fois dans ses mains.

Pourquoi continue-t-il à frapper ? Je suis seul dans la pièce et déjà assis à l'échiquier. Qui prévient-il ?

J'ai les noirs.

Je ne peux tout de même pas jouer le premier coup.

Je n'ai aucune envie de demander à l'arbitre ce qu'il convient de faire. Au bout de quelques instants, il vient à moi.

- Il est dix heures. Je mets en marche la pendule de A... Je vous signale que tant que je n'aurai pas reçu votre lettre vous continuerez à ne jouer qu'une seule partie par jour.

- À ce propos, je voulais vous demander s'il y a une formule consacrée ? Je vous avouerais que je suis dans l'embarras pour la rédiger.

Il ne dit rien.

Il ne s'en va pas du reste, mais ne répond pas.

- Que dois-je écrire pour la lettre ?

- La lettre. répète-t-il sur un ton qui n'est ni une réponse, ni une interrogation ; mais une sorte d'enchaînement qui n'engage pas celui qui l'utilise et encourage l'interlocuteur à poursuivre.
- Vous savez bien, la lettre.
- Quelle lettre.
- Ma demande pour jouer plusieurs parties par jour.
- Oui, eh bien ? Il me semble que je vous l'ai déjà dit : vous devez m'adresser une lettre dûment datée et signée.
- J'entends bien, mais la date ! la date...

Je laisse traîner le mot. Il n'enchaîne pas. Je poursuis :

- La date je... je ne...

Il s'éloigne.

IX

Je suis assis en face des pièces dans leur position de départ. Je les regarde. Elles ne brillent plus. Elles sont usées. Le contact des doigts les a meurtries. Le socle, plus préservé des manipulations, n'a pas trop souffert, mais le haut est rongé jusqu'au bois. Le rond dodu des fous, la tête des cavaliers, la couronne des Dames, sans compter la cicatrice que le roi noir garde de ma première défaite, portent des marques nettes, des marques qui creusent, qui déforment. Je distingue encore les couleurs, mais au delà de quelques centimètres, tout est flou.

Ma vue est parcellaire.

Si d'aventure il m'arrive de vouloir regarder quelque chose de variable, mon image dans la glace par exemple, ou une expression de l'arbitre, ou... non, maintenant c'est tout : le reste est immuable ; j'assemble une série de très gros plans et, comme pour les divers éléments d'un puzzle mis bout à bout, je reconstitue la totalité de l'objet de mon attention.

L'arbitre arrive et dit :

- J'ai bien reçu votre lettre. Je vous signale que vous avez oublié d'y apposer la date. Mais cela ne fait rien. Je l'ai ajoutée moi-même. J'ai pris connaissance de votre requête. J'ai fait le nécessaire en conséquence. Je vous informe que les parties se joueront désormais à dix heures, quinze heures, vingt heures, une heure du matin et six heures du matin.
- Je devrai me déplacer pendant la nuit !

Je me pince les lèvres ; je n'aurais pas dû dire cela [1571](#).

Immédiatement j'ajoute :

- Ne pouvez-vous pas grouper les parties ?
- Non.
- C'est que, vous comprenez, je dors très mal depuis plusieurs mois. Je crains que ce nouveau

rythme ne me fatigue et...

Il me coupe, c'est la première fois qu'il accepte la conversation.

- Il fallait réfléchir avant d'établir votre demande.

- Mais entendez-moi bien, je ne souhaite nullement y renoncer ; mais simplement je vous demande de rapprocher l'heure des parties. Ne vous serait-il pas possible de grouper les parties pendant la journée ?

- Non. Une partie dure cinq heures. C'est tout ce que je peux faire. Vous noterez que je n'ai pas pris en compte l'hypothèse d'un ajournement. Si le cas se présentait, j'aviserais [\[58\]](#).

- Mais c'est impossible !

- Pourquoi. demande-t-il de la curieuse façon qu'il a de poser les questions d'une manière affirmative.

Je me tais.

Il s'éloigne. Je le suis des yeux. Son pas est assuré. Surpris, je remarque qu'il a encore tous ses cheveux. Plus qu'avant, même...

Ma plaisanterie ne m'amuse pas. J'ai peur. violemment peur. Depuis le début du championnat il m'intrigue.

Je le savais présent, je sentais qu'il existait ; mais je n'en avais pas peur.

Je ne le regardais jamais en face ; depuis quelques années je le regarde en biais et maintenant il est là. Concret.

Les jours qui suivirent la disparition du militaire, je me souviens que j'en ai eu spécialement peur et, en un éclair, je me rappelle que lors de ma tentative, il m'avait suivi des yeux. Je n'y avais pas fait très attention. Mais j'en suis sûr à présent : l'arbitre était à côté de la porte.

Tout cela est passé.

Et voilà que cela revient brutalement.

Je suis incapable de le quitter des yeux. Il n'a jamais été aussi près de moi. Il occupe mon esprit. Il m'envahit.

Je ferme les yeux et enfonce mes doigts dans les paupières. Le noir se brouille, de petits ligaments verts le zèbrent ; mais l'arbitre est toujours là.

Présent.

J'ouvre les yeux. L'arbitre range des papiers. Cette image me rassure, elle est proche, familière... et me donne de nouvelles forces. Je veux résister. Combattre. Nier. Je veux le chasser : l'arbitre n'existe pas !

Je cherche à me le prouver ; mais je ne peux pas, mes yeux sont toujours fixés sur lui, incapables de le quitter.

Je ne contrôle plus mon angoisse, je tremble, je panique : je vais le tuer !

Prendre ma chaise, marcher vers lui, la projeter à toute volée et viser le crâne, la tempe, un seul coup, sinon.

Je me lève.

Je marche. Je marche difficilement. Mes jambes sont raides. Mes mollets sont gonflés. À chaque pas je m'appuie lourdement sur ma canne. Je marche. Je m'arrête tous les deux mètres, mais j'avance...

La silhouette de l'arbitre se détache de l'ombre.

Je m'immobilise en face de lui. Je cherche son regard.

Il se dérobe.

Mes yeux le scrutent, le détaillent ; ils sont orientés, bien droit, vers son visage. Je demande :

- Voulez-vous faire une partie d'échecs avec moi ?

L'arbitre relève doucement la tête... il me regarde dans les yeux, ses yeux !... son regard !

C'est la première fois que je les vois.

Il a les yeux noirs !

Il répond tout de suite, comme s'il avait prévu la question :

- Ce n'est pas la peine.

X

Je baisse les paupières, enfonce ma nuque dans l'oreiller, dépose mon bras le long du corps, la main contre la cuisse, et expire longuement.

Je couche mon avant-bras sur le front pour en faire une compresse qui soulage les tempes et protège les yeux. Puis, je m'efforce de détendre mes membres, de les décontracter totalement, au point de les sentir se séparer de moi, s'évaporer lentement de ma conscience et devenir des chairs indépendantes. Mais ils s'accrochent, résistent et se maintiennent.

Ils demeurent tendus et lourds comme des corps mort qu'il me faut traîner sur le chemin de l'assoupissement.

Chemin que j'emprunte maintenant cinq fois par jour [\[59\]](#).

Oui, après chaque partie je répète les mêmes gestes rituels de ma minutieuse préparation au sommeil, et tente de m'endormir. À une pensée que je médite lâchement, j'essaie de joindre quelques détails inconscients de mon demi-sommeil, pour que ceux-ci m'entraînent vers les zones plus obscures où le sommeil règne.

La route est longue et ne mène plus nulle part.

Comme mon corps, mon esprit est raide. À la moindre déviation il me ramène au point de départ : dans mon lit, éveillé, pensant. S'endormir n'est pas une prouesse de la volonté, mais un engourdissement passif, une souplesse.

Une souplesse qui me manque. Je ne dors plus.

Plus du tout !

La fatigue s'accumule [\[60\]](#) et s'accumule encore. Ses effets maléfiques me transforment complètement : mes yeux s'alourdissent, mon estomac s'aigrit, mon cerveau s'embrume, mon regard se noircit et mon corps attend. Je ne vis plus, j'essaie de dormir.

Le drapeau de la pendule de A.. tombe. Et toujours cette même phrase de l'arbitre :

- A.. vous ne vous êtes pas présenté. Koronskis gagne de ce fait cette partie.

qu'il détache cinq fois par jour, d'un ton grave et convaincu comme si c'était la première fois.

Et encore un parcours à travers la pièce. Et toujours mon lit. Je prends appui sur le matelas, écarte proprement les draps et glisse une jambe sous les couvertures. Dès que je sens la perte d'équilibre, je me laisse tomber. Je reprends mon souffle et attire l'autre jambe. Je place mes bras et ferme les yeux. Depuis quelques minutes j'agence des pensées sans intérêt, l'angoisse de la dégradation de ma vue, une comptabilité sans intérêt, le souvenir d'une crampe particulièrement douloureuse ; et j'attends toujours ce glissement incontrôlé vers le sommeil qui me délivrerait, mais rien ne se passe, mais jamais rien n'arrive ; j'évolue sur le fil de mes pensées en funambule impeccable, l'équilibre est total, le maintien est parfait [\[61\]](#).

L'horreur.

J'ouvre tout grand les yeux.

Je suis commotionné. Je me redresse dans mon lit [\[62\]](#).

Assis, le dos appuyé contre un coussin, la tête penchée, je me masse doucement le front... et essaye de me calmer.

L'horreur.

Pendant qu'une partie de mon cerveau s'abandonnait pour trouver le sommeil, une autre était tendue, concentrée pour observer la genèse du processus onirique, et moi je me battais pour concilier les deux : je voulais rêver et me regarder rêver.

La tension dans ma tête était telle [\[63\]](#), que si j'avais un tant soit peu poursuivi mes efforts, j'aurais sans doute perdu la raison.

Et de fait, sur le moment, il m'a semblé que je devenais fou. Mais je suis et ne serai jamais fou. Ce n'est pas dans mon tempérament. Cet accident est vraisemblablement une conséquence de mon excès de fatigue. Mon cerveau a une telle habitude de l'activité, qu'il ne peut plus s'arrêter de penser.

Je ne pourrai plus jamais dormir.

XI

Ce n'est rien.

C'est un murmure, deux petites notes qui se succèdent avec une régularité hallucinante.

Ce n'est rien. J'ai toujours vécu sans y faire attention ; sauf les rares fois où je fus en retard au temps.

Ce n'était rien.

Il y a quelques jour, j'y ai prêté l'oreille, distraitement ; j'étais seul, seul en face de la pendule, et j'attendais que l'heure passe. Le silence était doucement rythmé par son imperceptible chant. Un chant de Sirène.

J'ai écouté le tic, le tac, un moment, un long moment ; puis j'ai voulu penser à autre choses. C'était trop tard.

Le bruit battait dans mon esprit, lancinant ; toujours doux, mais inexpugnable. Les battements collaient à mes tympans. La pendule s'était greffée dans mon esprit. Définitivement. Le Tic, le Tac, le Tic, le Tac.

L'arbitre frappe trois fois dans ses mains. Je me lève.

La pièce est sombre. Les objets ne ressortent guère de la pénombre. Les murs disparaissent dans une transparence floue. Je reste une heure en face de la pendule.

L'aiguille hoche la tête, tantôt à gauche, tantôt à droite. Je la regarde. Elle me regarde. Elle m'attend.

J'attends.

L'heure passe. Je me lève, traverse la pièce, me couche, essaye de m'endormir ; déjà l'arbitre frappe trois fois dans ses mains. Cinq fois par jour. Je me lève. Je marche.

La pendule.

Je ne vois plus qu'elle, l'aiguille qui se déplace, le triangle qui tourne, le drapeau qui penche, qui vacille, qui tombe.

Je rentre.

L'arbitre frappe.

La pendule me fascine.

Le Tic. Le Tac. Le Tic. Le Tac.

L'arbitre frappe, je me lève. L'arbitre frappe, je me couche.

L'arbitre frappe, je m'assieds. Tic, Tac, les jours passent. Tic, Tac, les mois passent. Tic, Tac, Tic, Tac.

Dans deux cents jours j'aurai gagné le championnat...

Je marche mal. Je ne vois presque plus. Je n'ai pas le temps de m'endormir entre les parties.

Mais je marche.

La nuit je n'avance pas. Je m'endors debout. À chaque pas, je crois que mon corps va me lâcher, m'abandonner, s'allonger, brûlé de sommeil. Mais je ne dors pas.

Je suis épuisé, mais je marche.

Un jour je suis tombé. Je me suis démis l'épaule. À mon âge, cela ne se remet plus.

Je souffre. Mais je marche.

Tic, Tac, Tic. Tac.

L'arbitre frappe trois fois dans ses mains.

Je grogne, me retourne dans mon lit... et m'aperçois que je dormais. Je dormais ! pour la première fois depuis quarante huit heures. Je dormais... et il m'a réveillé.

Mes yeux sont lourds. Je fais battre mes paupières pour chasser la douceur qui sommeille et je pars, titubant, endormi, dans le bleu sombre de la pièce.

J'atteins l'échiquier, me laisse tomber sur la chaise, me couche sur mes avant-bras et...

- A.. vous avez gagné la partie ! Koronskis n'a joué aucun coup.

Je m'étais endormi ! On me réveille en sursaut pour me dire que A.. a gagné une partie ! A.. est vivant ! C'est un cauchemar. Je ne comprends pas... oh, que je suis fatigué. Laissez-moi dormir. Je n'en peux plus. Je pleure. Je crie.

L'arbitre frappe trois fois dans ses mains.

Je me lève. Je marche. Je m'assieds.

Tic, Tac, Tic, Tac.

Dans cent jours j'aurai gagné le championnat.

Je suis assis en face de la pendule.

Je la regarde, la fixe, la dévisage.

Tic, Tac, Tic, Tac.

Je la prends dans mes mains et, doucement, dis :

- Tais-toi.

Tic, Tac, Tic, Tac, Tic. Tac...

L'arbitre frappe trois fois dans ses mains.

J'ouvre les yeux. Les néons sont éteints.

La pièce est dans l'obscurité.

Tout est noir ; un noir lourd, pesant, étouffant.

Effrayant !

Ce n'est pas la première panne d'éclairage ; mais aujourd'hui, je crains que... non, je ne la supporte pas !

Je crie à l'adresse de l'arbitre :

- Veuillez rétablir l'éclairage !

Il ne répond pas.

- Allumez les néons !

Il ne répond pas.

J'ai peur. Je me sens menacé. J'entends des pas.

Je grimpe sur mon lit, recule jusqu'au mur et, terrorisé, me recroqueville. Je crie encore :

- Mais répondez !

Le grincement des semelles se rapproche. L'arbitre doit être à quelques mètres de moi. Je ressens sa présence comme celle d'un couteau. Un couteau pointé dans ma direction. Un couteau qui avance. Il s'immobilise contre mon lit les genoux se posent contre le sommier, le lit s'ébranle, les pieds glissent et produisent un son strident. Je murmure :

- C'est vous ?

- Qui voulez-vous que cela soit.

- Pourquoi avez-vous éteint les néons ?

- Je n'ai pas éteint les néons.

- C'est une panne ?

- Qu'est ce qui vous le fait croire.

- Mais on ne voit rien !

- Vous, ne voyez rien...

D'abord je ne comprends pas, je ne veux pas comprendre, j'écarquille les yeux au maximum et force, force, m'efforce de distinguer ses traits : je ne vois qu'une ombre pâle.

La détresse vient lentement. Je laisse tomber la tête sur ma poitrine. Je ressens le picotement qui accompagne les larmes, mais je ne pleure pas. Ainsi les néons sont allumés... et je suis aveugle.

Je murmure :

- Je ne vois plus du tout...

J'attends un réconfort, une main sur mon épaule, une parole douce ; un quelconque geste de condoléance qui me ferait tant de bien.

Rien. L'arbitre reste silencieux.

J'écoute encore :

tic. tac, tic. tac.

- Je vous signale que j'ai mis votre pendule en marche.

Il s'éloigne.

L'arbitre frappe trois fois dans ses mains.

Je me lève. Je marche. La pièce n'a plus de limites.

Le noir est infini.

J'évolue dans la nuit comme un animal dressé. Je crois que l'on pourrait enlever l'échiquier. débarrasser mon coin ; je continuerais à errer d'un bout à l'autre à chaque signal.

L'arbitre frappe trois fois dans ses mains.

Oh... je le hais, ce bruit. Je marche. Mon trajet est précis, direct, lorsque je voyais mal, j'étais incapable de maintenir mon cap. Aveugle, je marche droit.

Je m'assied.

Tic, Tac. Tic. Tac.

La pièce est noire. Mon lit est noir. L'échiquier est noir. Les blancs sont noirs.

La nuit est maintenant continue...

à la nuit d'hui

Dans soixante quatre jours, j'aurai gagné le championnat. Mais je ne pense pas à ma victoire, je marche. Comme un coureur de marathon inconscient, mes membres obéissent et ma tête est vide. Dès que l'arbitre frappe, je me lève.

Ses trois coups sont un signal aigu qui m'arrache à ma torpeur, qui me force à bouger, qui m'oblige à marcher.

à la nuit d'hui

Depuis que je ne vois plus, il me semble que la grande pièce, blanche, rectangulaire s'est resserrée autour de moi.

Comme si ma solitude sombre lui avait donné une dimension nouvelle ; elle semble exister, telle une personne à part entière. Je ressens sa présence à tous moments.

Tous les jours.

Même quand j'essaie de dormir... elle reste là. Tout près.

Elle me regarde vivre.

Dans ma jeunesse, moi, je la regardais peu, tant mon paysage mental était riche, varié, coloré, émouvant.

Chaque partie était une telle expédition que, l'après-midi j'étais ailleurs, encore en voyage, déjà prêt à repartir.

Je l'habitais ; en l'ignorant.

Elle se venge. C'est elle qui m'habite à présent. Maintenant j'ai conscience de vivre dans cette pièce. Pire, j'ai conscience d'y avoir toujours vécu.

à la nuit d'hui

L'arbitre frappe trois fois dans ses mains.

Je me lève. Je rejoins l'échiquier. Je veux bouger un pion. Le calcul est mauvais. Plusieurs pièces tombent. L'arbitre me signifie ma disqualification. A.. gagne la partie.

Cet incident me démoralise.

à la nuit d'hui

Ma peur de l'arbitre se trouve renforcée dans ma pénombre quotidienne.

Sa voix, ses claques, ses bruits de pas me terrorisent.

à la nuit d'hui

Il me semble que l'on meurt d'insomnie. Je crois que le sommeil est plus nécessaire à la survie que la nourriture. Je n'ai plus dormi depuis six jours. De tristes pensées occupent mes veillées.

Je voudrais dormir, ne fût-ce que quelques heures...

à la nuit d'hui

Mon corps s'affaiblit de plus en plus ; je suis aveugle, je n'arrive pratiquement plus à marcher, je suis épuisé au delà de tout ce que j'aurais pu imaginer... cela fait onze jours complets que je n'ai pas dormi... ou seulement quelques minutes, d'autant plus horribles qu'elles m'ont donné le goût du sommeil.

Physiquement je n'existe plus, mais il me semble que mon esprit n'a rien perdu de sa vivacité. Je continue d'élaborer des raisonnements cohérents, j'ai des idées, je parviens à réaliser des associations intéressantes... oui je pense encore facilement.

Arrive-t-il un moment où l'on ne pense plus ?

Où l'on ne devient plus qu'un malaise, une douleur pure, vide de toute activité intellectuelle... où l'on végète en souffrant ?

Non.

à la nuit d'hui

La victoire approche. Je n'y peux plus rien : je serai déclaré vainqueur. Je n'ai pas la force de me réjouir, de prendre des résolutions, d'imaginer l'avenir ; mais cette pensée m'apporte un immense soulagement, quelque chose comme la douceur de vivre.

Ma vie future sera à l'image du Temps, simple, lente, inexorable.

à la nuit d'hui

Quand je pense au comportement que j'avais pendant ma jeunesse, j'ai honte. Ma grossièreté me semble inexcusable.

Pourtant, s'il me l'était donné à nouveau, je recommencerais de la même façon.

Car malgré l'insupportable mépris que je portais à autrui, j'étais plutôt amusant...

J'imagine que si j'avais dû porter mon ambition purement et simplement, sans le recul que m'apportait l'humour, je n'aurais pas pu me supporter.

L'humour, en quelque sorte, était la politesse de mes espoirs. Ou leur hygiène.

Oui, j'avais tort avec morgue. Maintenant j'ai raison tristement. Oh ! si je pouvais rallumer l'étincelle d'un quelconque espoir et me plonger voluptueusement dans une belle erreur de jeunesse ! ... de jeunesse, oui, il est trop tard.

J'ai très mal aux jambes.

à la nuit d'hui

L'attente du sommeil devient intolérable.

J'ai peur de mourir.

C'est inutile : on n'est pas vieux impunément.

D'ailleurs on ne vit pas impunément.

à la nuit d'hui

Je me souviens d'une phrase que le militaire répétait constamment avant de mourir

- Depuis que la terre existe, quatre-vingt-dix milliards d'hommes sont morts.

À l'époque le chiffre m'avait intéressé, comme une information pittoresque. Je n'avais tiré aucune fierté de vivre. Maintenant que ma vie est fragile, je pense à ce chiffre avec dégoût.

à la nuit d'hui

J'ai cru que j'allais m'endormir. Mais la douleur d'une violente crampe m'a excité.

Je suis épuisé.

à la nuit d'hui

Je suis très nerveux. Je perds la mémoire. Je ne suis même pas certain de pouvoir encore parler

convenablement.

Je vais bientôt gagner. Le gagnant de dix mille parties sera déclaré vainqueur. Je serai déclaré vainqueur.

J'ai sommeil.

à la nuit d'hui

Pour dormir, il faut s'arrêter de penser.

Moi, je n'arrête plus de penser ; mais plutôt que de s'enrichir par ce mouvement perpétuel, j'ai l'impression que ma pensée tourne en rond ; j'en reviens toujours aux mêmes points : mes jambes, mes insomnies, ma mort et, parfois, mavictoire. C'est malheureux de penser cela, mais je crois que maintenant, intellectuellement, je radote.

à la nuit d'hui

Oh si cette douleur dans les jambes pouvait s'arrêter et me laisser dormir. Me laisser dormir huit heures.

Le sommeil nettoierait tous mes tracas.

Non seulement je ne parviens pas à dormir, mais je souffre.

à la nuit d'hui

J'ai atteint un tel état d'épuisement que je crois que même le sommeil ne pourrait plus rien pour moi.

Depuis quelques heures, je suis angoissé : j'ai le pressentiment que je ne vais pas tarder à mourir. Curieusement, c'est à un certain mieux de mon état général que je dois cette impression ; je me sens comme reposé et mes jambes ne me font plus souffrir.

Mais que de fois ne me suis-je dit que j'allais mourir ? Combien de fois n'ai-je pris mon dernier repas, ma dernière douche, jouer ma dernière partie ? Rien n'arrivait et je restais déçu par la médiocrité de mon don.

Et puis, combien de fois n'ai-je eu la prémonition de la mort de A.. ? Lors des dernières semaines, je le voyais mourir constamment.

Mais maintenant j'ai tellement l'impression que je suis au bout de ma vie... qu'il ne peut plus rien

m'arriver... que c'est fini... que c'est vraiment par hasard que j'ai découvert le jeu d'échecs...

Je me promenais comme d'habitude, plutôt seul. Dès que je suis sorti, j'étais certain qu'il allait m'arriver quelque chose. Je n'étais pas inquiet ; c'était une sensation connue, comme être sûr de rencontrer quelqu'un.

J'étais serein.

Je marchais.

Assez bien habillé, rasé, les cheveux propres ; je me sentais agréable, plaisant, sympathique.

Et je marchais, droit devant moi, en direction de la gare. Le soleil était bas. La lumière chaude. Les gens bons.

Je leur souriais abondamment, comme pour compenser ma mauvaise humeur habituelle.

J'attendais. Sans la moindre impatience. Je savais que la rencontre se ferait au moment précis où je le voudrais.

En attendant, je savourais ce bonheur. Je goûtais ces derniers moments avec une intensité particulière.

Quand je l'ai vue... avec sa robe blanche, légère et ses si grands yeux verts... j'étais sûr que c'était elle. Elle attendait.

Elle m'attendait.

Oui, je savais que la rencontre se ferait au moment précis où je le voudrais... et je le voulais !

Nos yeux se sont souris. J'ai lu ma vie dans ce sourire.

Elle m'attendait, je l'attendais

... elle est partie.

Ce n'était pas elle. Oh mon amour !

Je sens la fin... les forces me quittent... le corps disparaît... la pensée s'affaisse... à peine le temps d'une dernière pensée... toujours le temps d'une dernière pensée je vais m'évanouir... mourir sans doute... je devrais choisir ma dernière pensée et m'y tenir jusqu'à ce que mes forces m'abandonnent... complètement... mais je ne ressens rien ! ... penser à ma dernière pensée... trouver une...

Je tombe sur l'échiquier. Un choc... sans douleur... une peluche s'envole du pilou de mon pull. fffh.

Mat

I

Lors du choc, un pion a glissé très loin, à huit mètres du centre de la pièce. L'arbitre le ramasse. Il regagne son bureau, ouvre un tiroir et range la pièce. Il se redresse et dit :
- Aux suivants.

Fin

Paris, 1979-1981.

[1] Dans cette version de 1981, l'initiale « A » est systématiquement suivie de deux points : il n'y en aura plus qu'un dans les versions postérieures.

[2] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon au dessus de « score » : « <la pancarte des résultats> ».

[3] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <le cartable protège les [mot illisible]> ».

[4] Ajout manuscrit au crayon en bout de ligne : « <<En avance, en avance.>> »

[5] « ~~un peu fort~~ » est biffé au crayon et le dactylogramme contient une insertion manuscrite interlinéaire (au crayon également) : « <regrettable> ».

[6] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <Il [mot illisible] immobile> ».

[7] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <rappelant tout ce qu'il a dit lui-même> ».

[8] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <deux> », mais le « trois » du texte n'est pas biffé.

[9] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <est à l'horizontale Pour mieux tomber [mot illisible] à se redresser> ».

[10] Insertion manuscrite au crayon dans la marge : « <<Moins d'>> ».

[11] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <par la poignée du cartable> ».

[i] Adouber : aux échecs, remettre en place une pièce, déplacée accidentellement, qu'on a pas l'intention de jouer (*note de Jean-Philippe Toussaint*).

[12] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <le teint blafard des gens mangeurs de terre> ».

[13] Sans être biffés les segments de phrase « Après quatre ans de fessée, il me tient à la gorge » sont mis entre crochets au crayon.

[14] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <très> ». Le mot « parfaitement » n'est qu'à moitié biffé dans le texte.

[15] Sans être biffées, les phrases « Je lui souris gentiment. Méchamment, donc. / Je joue. » sont mises entre parenthèses au crayon.

[16] Insertion manuscrite au crayon dans la marge de droite : « <<à deux ou trois variantes mineures près>> ».

[17] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <je me suis lavé les pieds, pour me changer les idées> ».

[18] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <mœurs de province> ».

[19] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <Les yeux dans le vide, il dort à voix haute> ».

[20] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <J'ai pas [mots illisibles]. Même quand j'[mot illisible], je contourne l'angle.> »

[21] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <didactique> ».

[22] Insertion manuscrite au crayon dans la marge de droite : « <<Douze heures vingt>> ».

[23] Insertion manuscrite au crayon dans la marge de droite : « <<Goudron vaseux, son contact empoisse>> ».

[24] Insertion manuscrite au crayon dans la marge de droite : « <<Un peu de chou ? dit le père>> ».

[25] Insertion manuscrite au crayon dans la marge de droite : « <<et nous nous séparons>> ».

[26] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <arrachées arrachées> ».

[27] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <regroupées dans un petit cahier> ».

[28] Sans être biffées, ces deux phrases sont mises entre crochets au crayon.

[29] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <évidemment> ».

[30] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <ainsi qu'il l'a dit selon les termes du journaliste> ».

[31] Insertion manuscrite au crayon en bout de ligne : « <<dis-je>> ».

[32] Sans être biffées, ces trois dernières phrases sont mises entre crochets au crayon.

- [33] Les mots « puisqu'il est coutumier du fait » sont biffés au crayon et on lit l'insertion manuscrite interlinéaire au crayon suivante : « < tout particulièrement > ».
- [34] Insertion manuscrite au crayon en bout de ligne : « << Je ne comprends pas >> ».
- [35] Sans être biffé, le segment « d'avoir perdu la partie » est mis entre crochets au crayon.
- [36] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « < F e2 était astucieux > ».
- [37] Le segment « ~~sont mourantes~~ » est biffé au crayon et on lit l'insertion manuscrite interlinéaire au crayon suivante : « < meurent > ».
- [38] Le mot « en » est biffé au crayon et on lit l'insertion manuscrite interlinéaire au crayon suivante : « < , de la > ».
- [39] « Ses » est corrigé en « Les » au crayon.
- [40] « Sa » est corrigé en « La » au crayon.
- [41] Le segment « ~~longtemps~~ » est biffé au crayon et une insertion interlinéaire apparaît en début de phrase : « < Longtemps encore > ».
- [42] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « < le plie à chaque pas > ».
- [43] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « < plus > ».
- [44] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « < Au moment de sortir, > ».
- [45] Insertion manuscrite en bout de ligne au crayon : « << ferais remarquer >> ».
- [46] Insertion manuscrite au crayon dans la marge de droite : « << Je pense qu'il va mourir >> ».
- [47] « ~~C'est dramatique~~ » est biffé au crayon.
- [48] « Sa » est corrigé en « La » au crayon.
- [49] Ce début de phrase est corrigé au crayon et se présente comme suit : « ~~H essaie à~~ <À> deux mains et, ~~cahin-caha~~, <il> parvient ».
- [50] Le segment « ~~C'est pire~~ » est biffé au crayon.
- [51] Insertion manuscrite au crayon dans la marge de droite : « << en lettres >> ». Il s'agit donc d'une injonction que Toussaint s'adresse à lui-même, ce qu'il semble faire rarement.
- [52] Le segment « ~~de gagner~~ » est biffé et surmonté de l'insertion interlinéaire au crayon « < de le rattraper > ».
- [53] Cette phrase est corrigée au crayon comme suit : « ~~Les larmes rendent inintelligibles s~~ <L> es derniers mots < sont inintelligibles > ».
- [54] Insertion manuscrite au crayon dans la marge de droite : « << La mère le soutient, le console. >> »
- [55] Le segment « de ce fait », sans être biffé, est mis entre crochets et le début de la phrase est

surmonté de l'insertion interlinéaire au crayon : « <En conséquence,> »

[56] Insertion manuscrite au crayon dans la marge de droite : « <<en lettres>> ».

[57] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <il ne fallait pas le dire.> »

[58] Ces deux dernières phrases, sans être biffées, sont mises entre crochets.

[59] Insertion manuscrite au crayon dans la marge de droite : « <<les jours se réduisant>> ».

[60] Insertion manuscrite quelque peu sibylline au crayon dans la marge de gauche : « <<~~À partir~~
les pas se [mot illisible] Cinq parties parties marche sommeil tic tac>> ».

[61] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <l'équilibre impeccable.> »

[62] Insertion manuscrite dans la marge de droite au crayon : « <<à contention>> ».

[63] Insertion manuscrite interlinéaire au crayon : « <à contention> ».

- Mais oui , si vous voulez ... je vais commencer dès maintenant . Voilà , je commence , je commence . Regardez , je suis à la première page .

Je ne regarde pas . Je m'éloigne . Inquiet .

7ème partie de l'ouvrage. 17ème quat. d'un vers, je calcule l'angle.

Je me lève tôt , bois un café et pars marcher .

Le journaliste dort encore . J'en déduis qu'il a veillé tard pour terminer mon livre .

Je le secoue . Sans ménagement .

- Que voulez-vous ? panique-t-il , les yeux pollués de sommeil diurne .

- Votre avis .

- Je ... vous permettez que je me lave les dents ?

- Non dites .

Il se redresse à contre-coeur et dit :

- Je ... voilà , je voudrais vous demander un petit délai . J'aimerais , en effet , relire votre texte avant de vous donner mon avis définitif . Mais n'ayez crainte , je peux d'ores et déjà vous dire que je trouve cela remarquable . Seulement , vous comprenez , cette nuit je n'étais pas dans les meilleures conditions de lecture . J'étais fatigué . Je n'avais pas l'esprit très clair ; il est possible que certaines subtilités m'aient échappé . Et puis , pourquoi ne pas vous l'avouer , j'étais très impressionné . Je vous confesserais même que je ne parvenais pas à lire convenablement tant j'étais ébloui . Tandis que mes yeux suivaient les lignes , je préparais déjà un discours critique ; voyez-vous , je m'imaginai en train de vous dire : " c'est remarquable , vous réalisez là une des plus grandes oeuvres humaines ; je savais , en vous voyant commencer toutes vos parties par l. e4 que vous aviez un constant souci d'absolu , d'universalité même ... " . En même temps , je poursuivais la lecture ; mais bien évidemment je n'enregistrais plus rien . C'est pourquoi , avant de vous faire une critique détaillée , j'aimerais le relire à tête reposée . Vous n'y voyez pas d'inconvénients ?

- Rendez-le-moi , je vous prie .

- Mais non . Vous m'avez mal compris . Laissez-le moi encore

prévu de se référer par
la feuille à l'ind
p. 100

mémoire , pour la fixer à tout jamais , je détaille chaque
chiffre , ~~je détaille~~ chaque lettre . Puis me retourne brus-
quement , et marche . Je marche . Les murs blancs avancent
à la même vitesse que moi . Je dépasse le coin de mes voi-
sins , je dépasse mon coin , je longe le lit du journaliste .
Je marche . Je passe à côté de l'échiquier , je le frôle .
je ne le regarde pas . Je marche sereinement vers ~~la porte~~ .
L'arbitre est debout , adossé contre ~~le mur~~ ^{la porte} . Il me ~~soit~~ ^{est} regardé
~~des yeux~~ . Je marche . J'avance encore . La porte est aussi
grande que moi . J'ai encore le temps de penser . On a tou-
jours le temps de penser . Sauf . La porte approche encore .
Je sors les mains de mes poches . L'arbitre s'écarte pour
me laisser passer . Mon bras quitte mon corps et monte vers
la poignée . Déjà je pressens le contact froid du fer gris .
~~Mes doigts vont toucher la poignée~~ . Et à la vitesse d'une
balle une idée me traverse le cerveau . Il ne peut en être
autrement , la porte doit être fermée à clé . Je m'immobilise .
Je tremble . Je transpire . Je repose mon bras le long du
corps , ma main est glacée .

« Longé ~~sur~~ ^à lit , je songe à la prochaine partie ,
puis à la prochaine partie . etc . »

Le couloir est interminable . La porte grandit à peine . Elle est encore petite , loin . J'ai encore le temps de penser . On a toujours le temps de penser . Sauf . La porte est aussi grande que moi . Je saisis la poignée , la tourne , la tire . Par l'entrebâillement je vois la pièce . J'entre . La pièce est grande , blanche , rectangulaire . Très peu meublée . Les lits , les tables , les chaises et les quelques armoires s'agencent dans l'espace avec une précision géométrique . L'échiquier est au centre .

Mon Adversaire est un individu quelconque . Jeune . Iris très bleus . Visage inexpressif . Habillement médiocre . Il est entouré de père , mère , militaire , valises : de grosses valises brunes , gonflées , que ligote de la ficelle rustre . Ses parents , à quelques pas de lui , le dévorent des yeux avec le mélange d'anxiété et de fierté qui donne du charme aux visages les plus ingrats . Sans hésiter , je fais mouvement vers eux . Leur conversation cesse et , pour se donner une contenance , ils touchent leurs vêtements , les froissent , les lissent . Mon Adversaire se retourne et soulève le bras . Nous nous serrons la main . La sienne est moite .

L'arbitre porte un smoking noir . Il a des épaules lar-

- Mais oui , si vous voulez ... je vais commencer dès maintenant . Voilà , je commence , je commence . Regardez , je suis à la première page .

Je ne regarde pas . Je m'éloigne . Inquiet .

Non regardant l'angle. Mais quel genre, par exemple l'angle.

Je me lève tôt , bois un café et pars marcher .

Le journaliste dort encore . J'en déduis qu'il a veillé tard pour terminer mon livre .

Je le secoue . Sans ménagement .

- Que voulez-vous ? panique-t-il , les yeux pollués de sommeil diurne .

- Votre avis .

- Je ... vous permettez que je me lave les dents ?

- Non dites .

Il se redresse à contre-cœur et dit :

- Je ... voilà , je voudrais vous demander un petit délai . J'aimerais , en effet , relire votre texte avant de vous donner mon avis définitif . Mais n'ayez crainte , je peux d'ores et déjà vous dire que je trouve cela remarquable . Seulement , vous comprenez , cette nuit je n'étais pas dans les meilleures conditions de lecture . J'étais fatigué . Je n'avais pas l'esprit très clair ; il est possible que certaines subtilités m'aient échappé . Et puis , pourquoi ne pas vous l'avouer , j'étais très impressionné . Je vous confesserais même que je ne parvenais pas à lire convenablement tant j'étais ébloui . Tandis que mes yeux suivaient les lignes , je préparais déjà un discours critique ; voyez-vous , je m'imaginais en train de vous dire : " c'est remarquable , vous réalisez là une des plus grandes oeuvres humaines ; je savais , en vous voyant commencer toutes vos parties par l. e4 que vous aviez un constant souci d'absolu , d'universalité même ... " . En même temps , je poursuivais la lecture ; mais bien évidemment je n'enregistrais plus rien . C'est pourquoi , avant de vous faire une critique détaillée , j'aimerais le relire à tête reposée . Vous n'y voyez pas d'inconvénients ?

- Rendez-le-moi , je vous prie .

- Mais non . Vous m'avez mal compris . Laissez-le moi encore

publique de sa surface par
la fissure à l'air
par

mémoire , pour la fixer à tout jamais , je détaille chaque chiffre , ~~je détaille chaque lettre~~ . Puis me retourne brusquement , et marche . Je marche . Les murs blancs avancent à la même vitesse que moi . Je dépasse le coin de mes voisins , je dépasse mon coin , je longe le lit du journaliste . Je marche , Je passe à côté de l'échiquier , je le frôle , je ne le regarde pas . Je ~~marche sereinement vers la porte~~ . L'arbitre est debout , adossé contre ^{la porte} ~~le mur~~ . Il me ~~est~~ ^{est} ~~209~~ ²⁰⁹ ~~de~~ ^{de} ~~des~~ ^{des} yeux . Je marche . J'avance encore . La porte est aussi grande que moi . J'ai encore le temps de penser . On a toujours le temps de penser . Sauf . La porte approche encore . Je sors les mains de mes poches . L'arbitre s'écarte pour me laisser passer . Mon bras quitte mon corps et monte vers la poignée . Déjà je pressens le contact froid du fer gris . ~~Mes doigts vont toucher la poignée~~ . Et à la vitesse d'une balle une idée me traverse le cerveau . Il ne peut en être autrement , la porte doit être fermée à clé . Je m'immobilise . Je tremble . Je transpire . Je repose mon bras le long du corps , ma main est glacée .

~~Longé vers son lit , je songe à la prochaine partie , puis à la prochaine partie .~~

1

Le couloir est interminable . La porte grandit à peine . Elle est encore petite , loin . J'ai encore le temps de penser . On a toujours le temps de penser . Sauf . La porte est aussi grande que moi . Je saisis la poignée , la tourne , la tire . Par l'entrebâillement je vois la pièce . J'entre . La pièce est grande , blanche , rectangulaire . Très peu meublée . Les lits , les tables , les chaises et les quelques armoires s'agencent dans l'espace avec une précision géométrique . L'échiquier est au centre .

Mon Adversaire est un individu quelconque . Jeune . Iris très bleus . Visage inexpressif . Habillement médiocre . Il est entouré de père , mère , militaire , valises : de grosses valises brunes , gonflées , que ligote de la ficelle rustre . Ses parents , à quelques pas de lui , le dévorent des yeux avec le mélange d'anxiété et de fierté qui donne du charme aux visages les plus ingrats . Sans hésiter , je fais mouvement vers eux . Leur conversation cesse et , pour se donner une contenance , ils touchent leurs vêtements , les froissent , les lissent . Mon Adversaire se retourne et soulève le bras . Nous nous serrons la main . La sienne est moite .

L'arbitre porte un smoking noir . Il a des épaules lar-